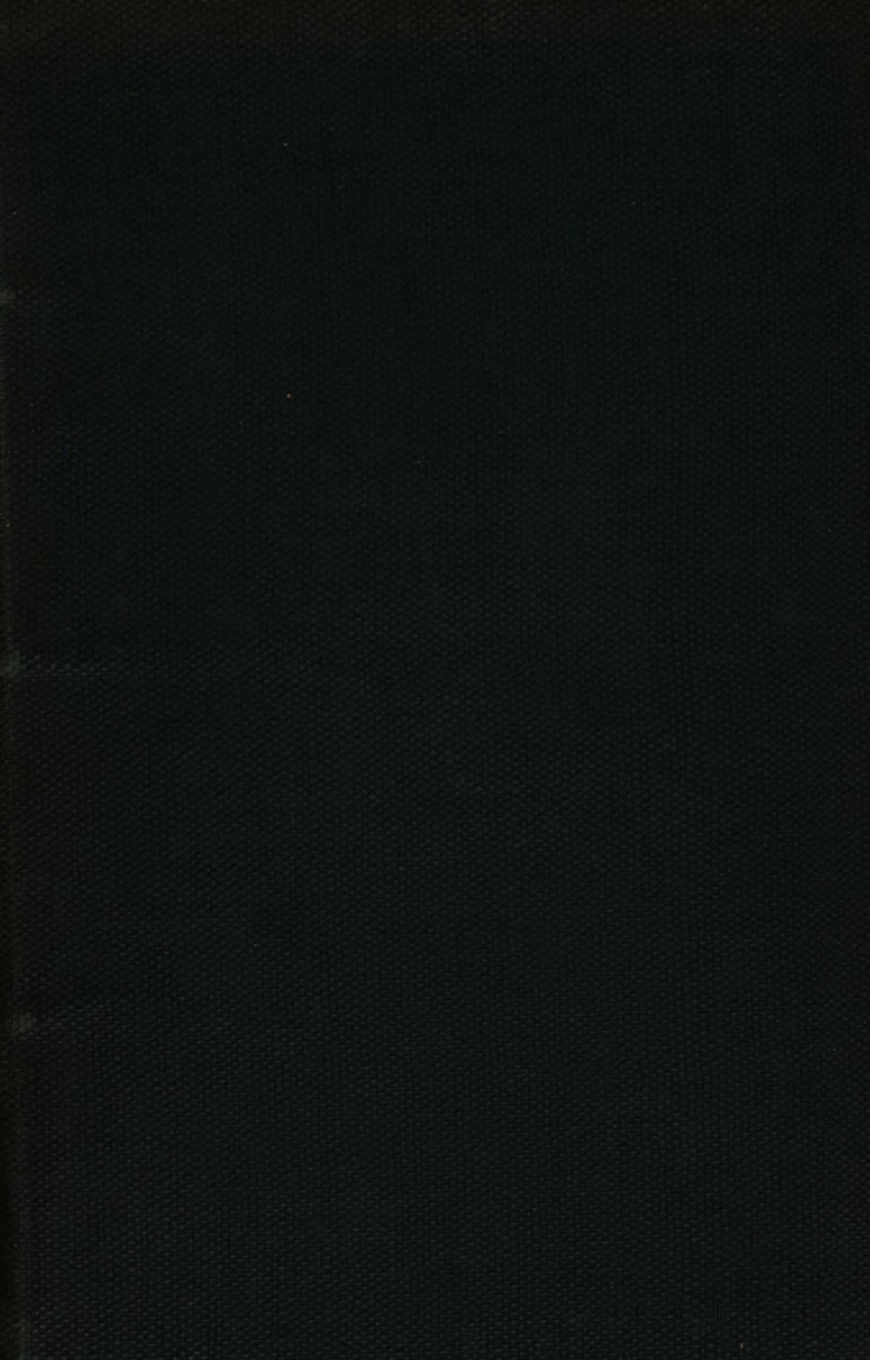
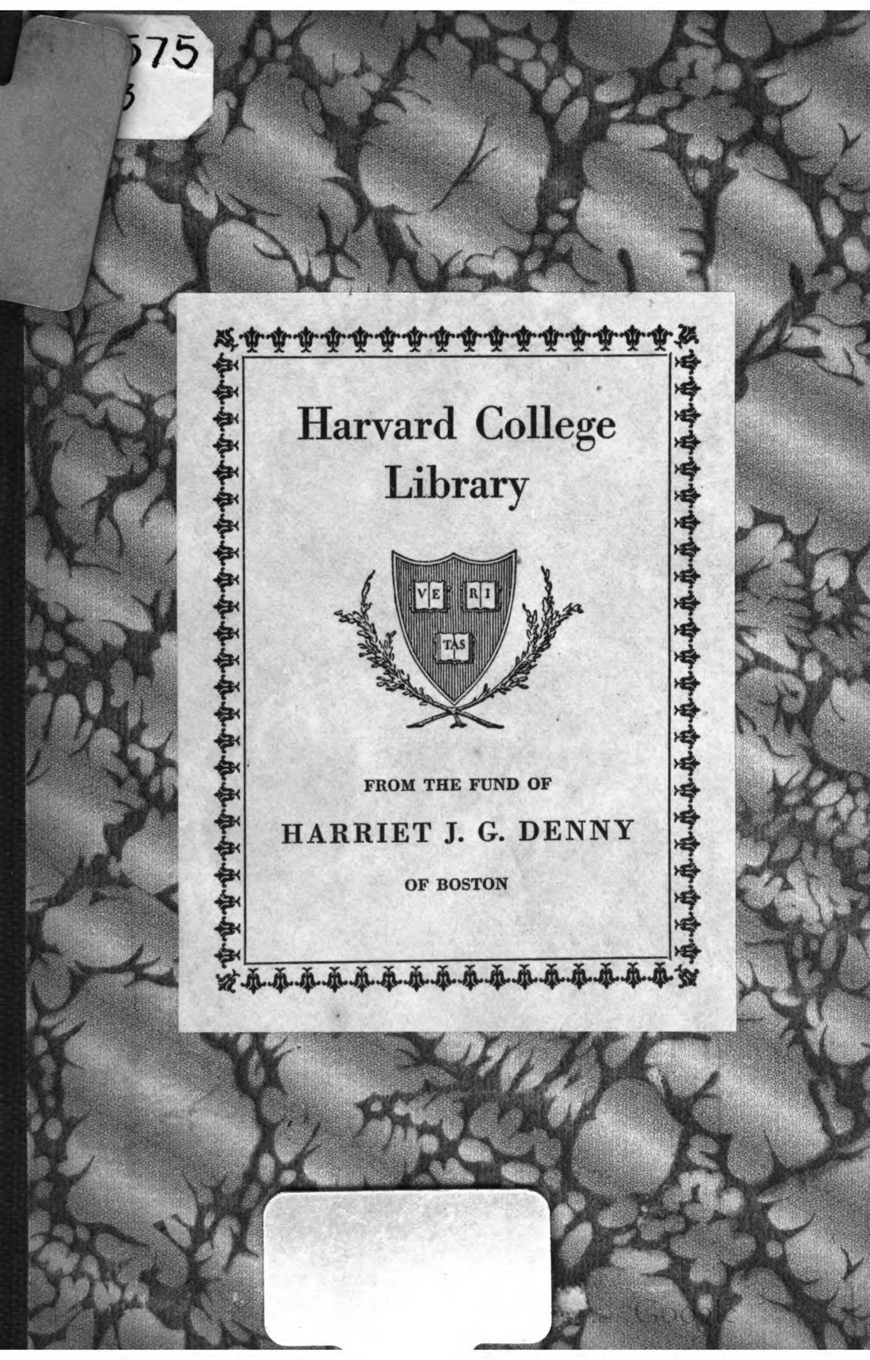
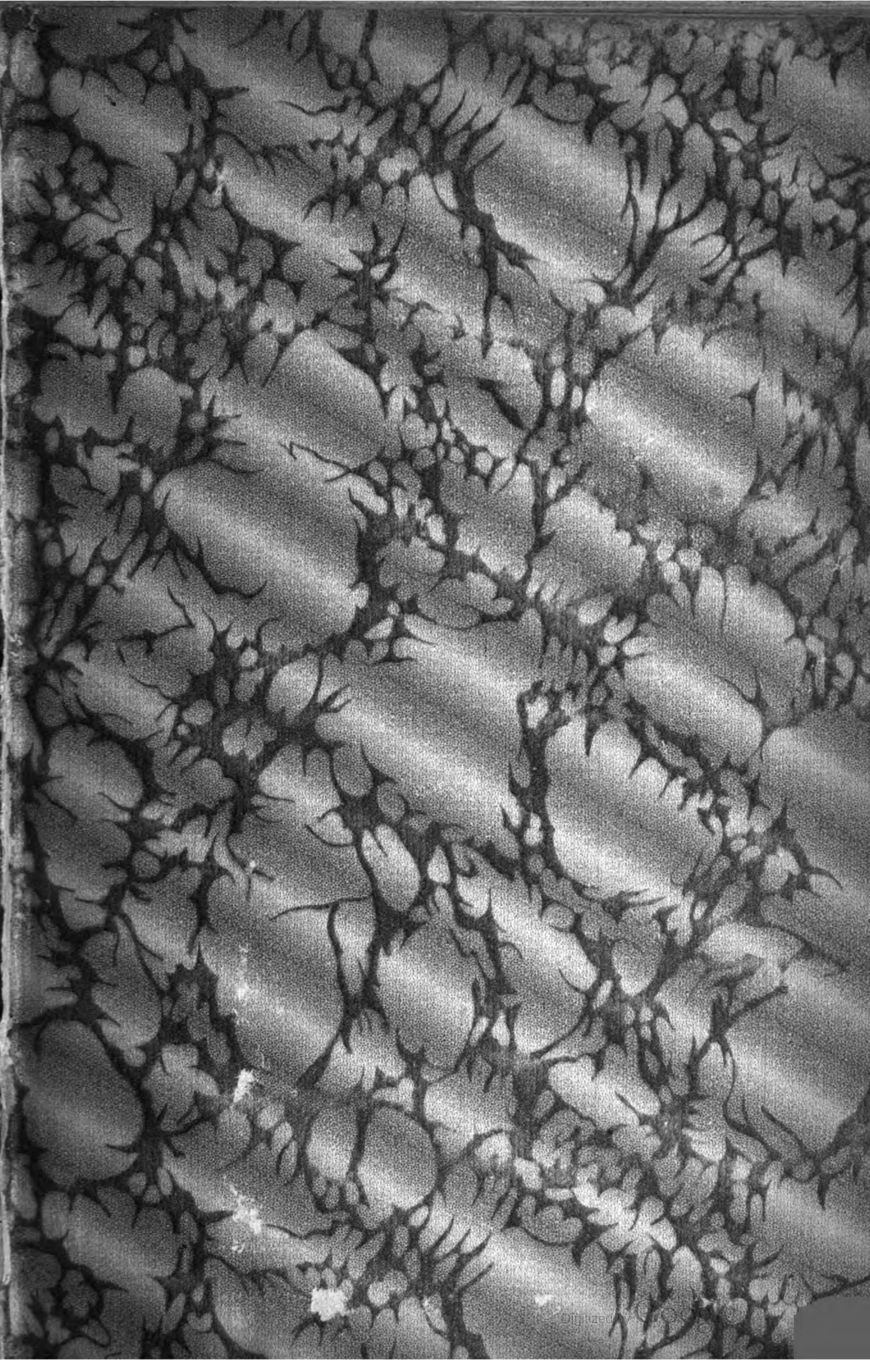
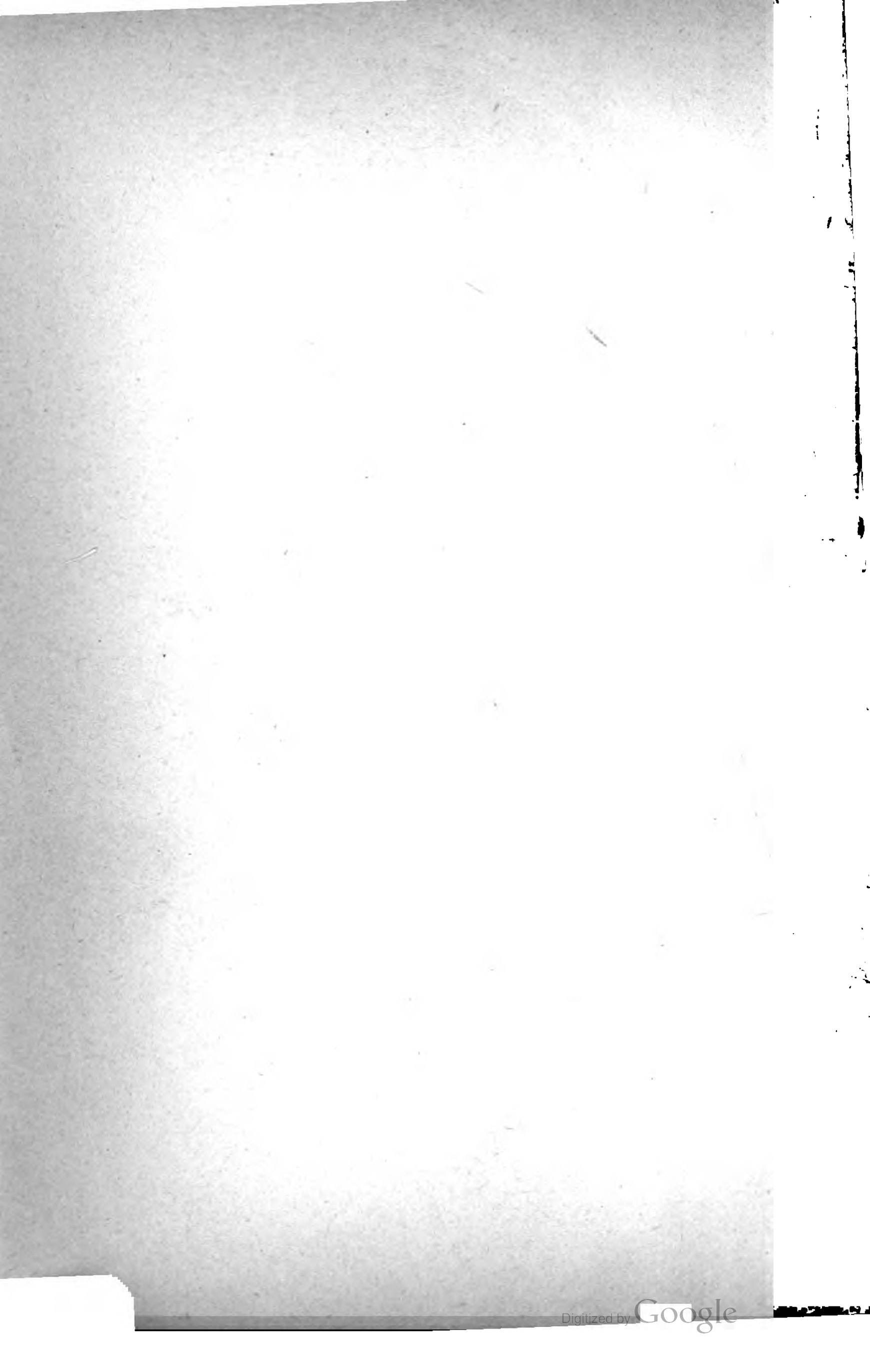



575
3
Harvard College
Library
VE
RI
TAS
FROM THE FUND OF
HARRIET J. G. DENNY
OF BOSTON





A monsieur Jules Claretie
bien cordial et sympathique hommage
Emile Fage

CAUSERIES LIMOUSINES

ÉMILE FAGE

CAUSERIES
LIMOUSINES



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 BIS, RUE DE RICHELIEU, 28 BIS

1889

A MON FILS RENÉ

Je te dédie ces pages, mon cher René, en témoignage de notre affection réciproque et de notre similitude de goûts.

Elles ont été écrites en des temps plus heureux pour nous, alors que notre famille était encore entière et que vivait à nos côtés, nous animant de sa gaieté et de sa jeunesse, ton frère Baptiste, mon enfant bien-aimé, d'un naturel si droit, d'une bonté si attrayante.

Que sa chère mémoire y soit, du moins, associée à ton nom et à nos regrets éternels !

L'initiative de cette publication t'appartient; ton amitié filiale me l'a conseillée; je crains bien qu'il n'y ait eu de ma part quelque imprudence, sinon un peu de folie, à t'écouter. J'ai cependant souscrit à ton désir, par condescendance pour un vœu qui ne pouvait que me toucher, venant de toi; dans l'espoir d'être agréable à quelques amis, et dans

la pensée de léguer aux miens un souvenir de famille, comme une sorte de portrait moral, où mes petits-enfants pourront me chercher et me revoir, si le Dispensateur des noirs soucis et des heures clémentes consent à leur en laisser le loisir.

J'ai cédé aussi au besoin qui nous prend, à un certain âge, de nous ressaisir nous-même et de nous retenir, la vie manquant sous nos pas, aux branches du passé.

A mesure qu'on s'éloigne de la jeunesse et que se dessinent à nos yeux, en un relief de plus en plus redoutable, les mystérieux contours des sombres rivages, on éprouve je ne sais quel plaisir mélancolique à remuer les cendres des foyers éteints, à tisonner, à reparcourir, comme en un rêve, les sentiers autrefois suivis, à évoquer, chemin faisant, les paysages, les scènes et les figures qui frappèrent notre attention, à se rattacher à la vie par la chaîne des idées, des impressions et des sentiments dont elle se compose. Il semble qu'on se procure ainsi l'innocente et douce illusion de recommencer une existence qui touche à sa fin.

D'autre part, si notre voix a trouvé jadis, çà et là, un écho, n'est-il pas permis d'espérer qu'elle continuera d'être écoutée un jour ou l'autre, et suscitera peut-être, dans le petit espace où elle s'est fait entendre, des voix nouvelles, des confraternités et des sympathies profitables aux Lettres ?

Je ne saurais oublier que je dois à ces muses immortelles quelques-unes de mes meilleures jouissan-

ces. On a dit d'elles qu'elles font le charme de la vie. Cela est vrai, surtout en province. Il n'est pas nécessaire de s'y consacrer exclusivement pour les aimer et en tirer, dans la mesure du possible, les biens qu'elles renferment; je ne les ai cultivées qu'à mes moments perdus, durant les heures propices que me laissaient mes occupations professionnelles; le métier, qui est pour chacun de nous l'instrument de travail indispensable, loin d'en souffrir, gagne, ce me semble, au contact de leur flamme pure et ennoblissante, je ne sais quelle aisance favorable, quelle clarté morale.

Chateaubriand, qui me fit l'honneur de m'écrire en 1839, au sujet d'un envoi de méchants vers, disait en un passage de sa lettre : — « Je me suis fait un devoir de ne point encourager les jeunes gens à se livrer aux muses, à moins qu'ils ne soient indépendants par la fortune et que le talent, quand ils en ont, soit l'ornement et non le soutien de leur vie. »

Ce qu'il disait des vers s'applique aux lettres. Il ne faut pas songer, dans nos petites villes et nos campagnes, sauf de rares exceptions, à vivre de leur seul commerce. Tout le monde, du moins, peut y trouver des distractions élevées et aimables. L'horizon provincial, quelque rétréci qu'il soit, s'accroît singulièrement en leur compagnie, entre par elles en communication avec les parties supérieures de l'humanité.

Les plus heureux ne sont pas ceux qui composent

des livres. La renommée qu'ils peuvent acquérir, la gloire qui est là récompense suprême du petit nombre des élus contient plus d'amertume qu'on ne croit. Les lecteurs, qui aiment l'éloquence, la poésie, l'atticisme et la sagesse, les leçons du Lycée et d'Auteuil, du Portique et de la Sorbonne, les beaux livres, les grands ouvrages de l'esprit, et qui se plaisent à en propager autour d'eux la bienfaisante influence, goûtent des jouissances sans mélange.

Je n'ai été qu'un amateur respectueux des œuvres de l'intelligence, un spectateur curieux des choses et des hommes de mon temps. Si je ramasse aujourd'hui quelques-unes des feuilles tombées sur ma route, ce n'est pas pour en tirer vanité. A quoi donc servirait la fréquentation des auteurs, s'ils ne nous apprenaient à porter sur nous-même un jugement modeste ! Ceux qui me connaissent me rendront cette justice que j'ai recherché dans l'étude des lettres la lumière et la paix intérieure qu'elles procurent, de préférence au faible bruit qui s'attache à nos productions éphémères.

Ce que j'ai désiré, c'est de contribuer pour ma part, quelque minime qu'elle fût, à maintenir dans notre pays corrézien les traditions littéraires qui, depuis longues années, s'y sont établies, grâce au zèle d'un groupe d'hommes distingués dont les rangs, toujours restés ouverts, se sont heureusement renouvelés depuis le commencement du siècle. Je ne puis parler que des morts, mais je citerai, parmi eux, Anne Vialle, un érudit caustique, le Désaugiers

de notre chanson patoise; mon maître Jean Sage, que, tout jeune, je suivais comme Elisée suivait Elie, poète et prosateur, orateur abondant et brillant, qui mourut chrétiennement dans l'impénitence finale, je veux dire dans les bras de la folle du logis; François Favart, spirituel et fin, élégant et correct comme un académicien; Roussarie, le philosophe visionnaire, instruit comme un normalien et malin comme un singe; de l'Ébraly, un des maîtres chanteurs de la cour de Clémence Isaure; Alexis de Valon, esprit charmant, ingénieux et sobre, à la Mérimée; Victor Borie, intelligence ouverte, judicieuse et ornée, l'enfant gâté de Nohant; Auguste Lestourgie, front rêveur, baisé au berceau par les fées de Lamartine et de Brizeux; Meynard de Chabanes, le Musset de Blanchefort; et le dernier disparu, Charles Sudour, animé du feu sacré, curieux insatiable, le causeur lettré, gourmet de poésie comme une abeille de l'Hymette.

Ce que je désire, c'est que cette lignée éloquente ou spirituelle, amie des sentiers choisis et du bien dire, accrue, à l'heure actuelle, de tant de notabilités et d'illustrations marquantes, se continue et se perpétue; c'est que les jeunes qui arrivent, s'engagent à leur exemple dans les mêmes chemins, boivent à la même source et s'appliquent à faire des lettres, suivant l'expression de Chateaubriand, l'ornement de leur vie.

Mon recueil formera deux volumes, ayant pour

titre, le premier, Causeries Limousines, *et le second,* Variétés Limousines. *J'ai tenu à noter d'un trait distinctif, par cette qualification, le milieu où ces articles ont paru, à dénoncer leur goût de terroir, leur tache originelle, afin que le lecteur, duement averti, ne puisse me reprocher de lui avoir, par un titre mensonger, tendu un piège.*

Je ne me dissimule pas le mince intérêt et l'écueil de ces sortes de livres, composés de morceaux écrits à des dates différentes, dans des conditions d'actualité qui en faisaient le seul mérite; ce qu'il y a de suranné et d'obscur dans tels et tels passages, clairs à l'époque; la difficulté qu'éprouve le public d'aujourd'hui à se mettre au point de vue du moment, dans un courant d'idées et d'impressions disparu, à saisir et à reconstituer, à distance, tant de choses effacées ou sous-entendues ou à peine indiquées. J'ai dû revoir et retoucher ces esquisses, en maint endroit, pour les harmoniser et en former un ensemble d'une certaine unité; bien des lacunes s'y font sentir encore. La bonne volonté et la bienveillance du lecteur ne seront pas de trop pour renouer les fils brisés et suppléer à ce qui manque.

En inscrivant ton nom, mon cher René, en tête de ces pages, que tu as bien voulu réunir et que tu m'as engagé à publier, je ne puis m'empêcher de penser à ce vœu d'un ancien, si approprié à notre cas, mais qui fait sourire sous la plume de l'immortel ami de Tacite, au souhait que Pline-le-Jeune

exprimait à Septicius, au moment de livrer ses lettres à la publicité : Superest ut nec te consilii, nec me pœniteat obsequii.

Tulle, 17 mai 1889.

ÉMILE FAGE.

CAUSERIES LIMOUSINES

PARIS ET PROVINCE[1]

La province a depuis un certain temps la parole dans le monde littéraire ; c'est un commencement de réhabilitation. Quelques voltigeurs perdus de la bohème, enfants dégénérés de Brive-la-Gaillarde ou de Falaise, fils ingrats, protestent seuls, faisant métier de lancer contre leur obscure patrie, pour divertir les désœuvrés du boulevard, d'innocentes bombes chargées de calembours, de méchantes fusées éventées ; mais les choses ne vont pas plus loin, et l'escarmouche se borne à une bordée de plaisanteries devant un public de rieurs qui n'habite pas exclusivement les bords de la Seine.

(1) A propos des *Jeudis de Mme Charbonneau,* par M. Armand de Pontmartin, et de *la Nouvelle Babylone*, par M. Eugène Pelletan.

Des esprits sérieux ont daigné reconnaître que la province est, à tout prendre, une personne bien élevée, de bon goût et de bon ton ; qu'elle a renoncé à ses chapeaux impossibles, à ses couleurs criardes, à ses falbalas, et fait peau neuve ; que maintenant, habillée à la parisienne, brillante et pimpante, elle ne pourrait être distinguée, un soir d'Opéra, d'avec les élégantes de la Chaussée-d'Antin. On lui a su gré de l'esprit qu'elle a montré en mainte circonstance, du tact littéraire dont elle a fait preuve en plus d'une occasion : *Marie*, de Brizeux, les *Poèmes* de Victor de Laprade, les *Marines* d'Autran, *Mireïo,* de Mistral, — on porte, même dans Lutèce, des bijoux d'un moindre prix.

De récents ouvrages, qui ont eu un certain retentissement, sont allés plus loin dans cette voie de réhabilitation et n'ont pas craint de faire la leçon à Paris par la bouche d'un provincial.

L'entreprise est hardie, à tel point que nous-même, tout provincial que nous sommes, et en cette qualité intéressé à la réussite, nous ne savons au juste, tant la transition est peu ménagée, ce qu'il faut penser de cette réaction qui se dresse contre le despotisme parisien, si elle est sincère ou jouée, si nous avons affaire à une levée de boucliers sérieuse ou à une mystification, à la leçon d'un moraliste ou au persifflage d'un *fruit sec.* Toutes ces douceurs distillées en l'honneur de la province nous allèchent et nous effraient à la fois ; elles ont un goût mélangé de flatterie et de sarcasme, qui

paraît suspect; si bien que, par prudence, nous ne nous approchons du miel qui nous est offert qu'avec un masque sur la figure, de peur des abeilles.

Le personnage qui a pris la tête du mouvement se nomme George de Vernay. Il est comte, il a un beau nom, de la fortune à l'avenant, une verve aiguisée, l'esprit cultivé d'un académicien et de la malice à réjouir Figaro. La distinction de ses manières, ses relations de famille lui ont facilement ouvert la porte des salons renommés de la capitale; grâce à son esprit, il a été accueilli et fêté au foyer de nos grands théâtres; son portefeuille doublé de billets de banque lui a permis de faire avec succès le tour du monde des coulisses, ce qui ne l'a pas empêché d'être refusé à la Comédie-Française et sifflé au théâtre Beaumarchais.

Il vit retiré, pour le quart d'heure, en pleine province, dans le chef-lieu de l'un de nos départements du centre, à l'état de Coriolan chez les Volsques, mettant la dernière main à la troisième édition d'un ouvrage qui a fait explosion récemment sur la capitale, et dans lequel les réputations du jour sont passées au crible d'une impitoyable critique; il en a lu dans le salon de Mme Charbonneau quelques passages qui ont été vivement applaudis.

Mme Charbonneau est la femme du directeur de l'enregistrement; les libertés et le piquant de sa conversation, l'élégance de ses toilettes, le ton de sa maison trahissent aisément son origine: elle

est née et a passé sa première jeunesse à Paris. Est-il nécessaire d'ajouter que l'élite de la société de l'endroit fréquente son salon ? M. Dervieux, président du tribunal, M. Verbelin, juge d'instruction, M. Toupinel, archiviste, y sont des plus assidus. On est possédé, en province, de la manie des qualifications ; le salon de Mme Charbonneau n'a pas échappé au coup de griffe de la malignité publique. Les mécontents, c'est-à-dire les profanes qui n'ont pas droit d'entrée, l'appellent par dérision *le salon de Philaminte;* depuis l'arrivée de M. de Vernay, l'enseigne est changée, et par allusion sans doute aux *exécutions* littéraires de cet auteur sifflé, on dit : *le salon de la place de Grève.*

Une de nos connaissances, M. Léon Bernis, garçon d'avenir, qui s'est fait avantageusement remarquer par quelques articles publiés dans les journaux de la localité et par un volume de poésies intitulé les *Lilas du Luxembourg,* assistait aux lectures du soir. Il en est revenu désolé, bouleversé, exaspéré.

— Ah ! mon cher, s'est-il écrié, en se laissant tomber de mes bras dans un fauteuil, c'est bien la peine d'aimer les lettres, la poésie, la gloire, de rechercher ces douces ivresses ; tout cela n'est qu'un vain bruit, un rêve. Sous cette surface polie qui réfléchit le ciel et la nature, le monde étoilé de l'imagination, rampent toute sorte de mauvaises passions, de basses envies : le mensonge, le libertinage, l'orgueil, le dénigrement, la calomnie. J'ai vu de près nos talents du jour, nos grands hommes, ces

idoles qui m'avaient paru si attrayantes, — et mon cœur s'est soulevé de dégoût. M. de Vernay n'a rien inventé, rien exagéré ; il a passé dix ans de sa vie dans ce monde-là ; il l'a vu en toilette et en deshabillé. Il a vécu de sa vie. Il a été admis à sa table. Lui-même était arrivé plein d'illusions et de ravissements ; il croyait marcher dans la forêt enchantée d'Armide, et c'est dans la forêt de Bondy qu'il se trouvait. Comprends-tu cela ? Tant qu'il a été généreux et prodigue, il a passé pour grand ; tant qu'il s'est tu, il a eu du génie. On ne lui a pardonné ni sa fortune, ni ses premiers succès. On s'est ameuté contre lui. Poètes, vaudevillistes, littérateurs de tous rangs et de tous étages, tous, ils l'ont traqué à l'envi, pourchassé, insulté. Voilà comment, pour la dignité de son caractère et la paix de son esprit, M. de Vernay a pris le parti de se fixer au milieu de nous, de mettre cent lieues de distance entre lui et cette cabale. Naïf que j'étais ! Je croyais à la noblesse de l'intelligence, à la sincérité du talent, au désintéressement des lettres ; journaux et revues, je lisais tout avec passion ; j'ouvrais un livre avec émotion, en tremblant ; et qu'y avait-il au fond de cela ? Une morale de bohème, une littérature de brasserie, une philosophie pour rire. Ainsi, je m'étais épris de billevesées, j'avais mis mon cœur au pied de folies brillantes, livré mon esprit à des fantômes.

Vois-tu, mon ami, la dignité, la fierté, la probité, l'homme enfin, avant tout ! La littérature n'est

qu'une abstraction vide de sens, un vain mirage, si on ne sent pas dessous le cœur d'un homme. L'honneur des lettres tient plus à la moralité qu'au talent. Le talent ! il court les rues en France, cela est connu, bras dessus bras dessous avec l'esprit; il encense Galimard, baffoue Lamartine, signe Véron, bat monnaie dans les petits journaux, exalte les danseurs, prend mesure de la jupe des actrices, monte la garde, en riant, à la porte des Tuileries académiques. Le talent ! quel est le rapin qui n'a pas exposé une *croûte* à côté de Delacroix, le feuilletoniste qui n'a pas eu son heure, le philophe qui n'a pas eu son disciple, le critique qui n'a pas reçu le sourire d'un maître ! Est-il une chimère, une vanité, une sottise qui aient passé sans être applaudies ? Les chefs de division ont greffé de notre temps la rhétorique sur le rapport administratif et créé de la sorte un nouveau genre de littérature qui n'est pas sans mérite; tous les ans, les compagnies des chemins de fer remplissent les journaux de leurs longues harangues cicéroniennes. Assez de talent comme cela ! J'en suis écœuré et rassasié; j'ai horreur des faiseurs, des poseurs, du ruolz, des revues, de la Librairie Nouvelle, des brochures de Dentu, des volumes de Michel Lévy. Je fais fi d'Argyre, de Colbach, de Porus Duclinquant, de Clistorin, de Molossard, de Schaunard et de tous les autres; je ne donnerais pas une cigarette pour voir Marphise chez elle; Polychrome me fatigue la vue avec ses feux de bengale; et quant

à Polycrate, je déclare que son thé du lundi est insipide. J'aimais Julio; Léotard le gymnaste lui a fait du tort dans mon esprit. Bourimald a de l'imagination, mais M. Mirès n'en manque pas, et je donnerais volontiers toutes les poésies écloses sur le boulevard pour une action du port de Marseille. Bats les buissons, fouille les estaminets, explore les promenades, le café de la Régence et la brasserie de la rue des Martyrs, les académies et les portiques, cherche bien et tu ne trouveras qu'un éditeur, M. Buloz; qu'un littérateur, un philosophe, un moraliste, un romancier, un critique, un seul, entends-tu bien, l'homme vainement cherché par Diogène, George de Vernay enfin, M. de Pontmartin pour l'appeler par son nom.

Cette tirade avait épuisé mon ami; je le laissai reprendre haleine; quelques secondes après, je répliquais à peu près en ces termes : — Mon cher Léon, tu me fais peur; tes traits sont bouleversés; ton œil a le brillant de la fièvre; le langage que tu viens de tenir dénote une surexcitation d'esprit extraordinaire. Quelque chose de grave se passe en toi. Tu as l'imagination en délire, les extrémités froides; tout à l'heure tu as suivi le fil de ton monologue à la dérive, comme un poisson qui a pris de la coque suit le fil de l'eau. Tu es empoisonné, cela est clair. Le thé de Polycrate t'affadit le cœur, dis-tu, et tu t'es fié, malheureux, à celui de Mme Charbonneau ! Eh bien ! écoute moi, tu me connais de vieille date, tu sais que je ne joue pas avec les mots dans les cas

extrêmes : c'est cette boisson perfide, c'est ce thé des *Jeudis de Mme Charbonneau,* préparé par ton bas-bleu de l'enregistrement, sophistiqué par ton grand homme de Vernay, qui a bouleversé à ce point ton être et te rend méconnaissable.

M. de Vernay, ce faux réfugié, ce Coriolan de carton, ce révolutionnaire de paravent, tu le prends au sérieux, tu l'écoutes, tu enregistres ses sentences ; le connais-tu, au moins ? C'est un débarqué de la veille, un nouveau venu, une recrue de Mme Charbonneau ; et voilà que, sur son nom, sur sa mine, sur une causerie de salon, tu te jettes dans ses bras ; tu te prends à te méfier de toi-même, de tes idées, de tes bonnes admirations, de tes chauds enthousiasmes, de ta propre raison ! Il t'a suffi d'une heure pour abdiquer, fouler aux pieds tes plus chères croyances, tes meilleures illusions, pour te séparer violemment de ton passé, à ce point que ton intelligence, vive et sûre, impartiale et bienveillante, en est venue à douter de tout, excepté de M. de Vernay, et de M. Buloz qui a inventé M. de Vernay ; quelle chute !

M. de Vernay a écrit, dis-tu, un magnifique livre. Pétillant de sel et de malice, j'en conviens. J'ai lu ses ouvrages et goûté quelquefois les séductions de son talent. Mais pourquoi ce livre et quelle en est la conclusion, la morale ? Il a paru en feuilleton, il y a deux ans, dans un journal de modes ; je le connais ; tu m'en as dit assez pour raviver mes souvenirs et me permettre de le juger.

Faisons-nous donc jurés pour un instant et recherchons ensemble le mobile de cette publication. L'énigme n'est pas impénétrable. M. de Vernay a tenu à tirer lui-même le lecteur d'embarras, et, alors que nous aurions pu hésiter entre plusieurs hypothèses, il a parlé ; il a mieux aimé déchirer le voile et faire acte de franchise.

« Il n'y a pas, dit-il, dans la république des lettres de citoyen plus impopulaire que moi. J'ai eu à traverser d'orageux trimestres, pendant lesquels il m'était impossible d'ouvrir un journal sans m'y heurter contre mon nom encadré dans une malice souvent plaisante, quelquefois grossière. Je ne suis pas même Fréron — ce serait trop beau — mais Patouillet ou Nonotte, une espèce de long fantôme noir, aux doigts crochus, qu'offusque la lumière du soleil et qui va, le soir, ramasser dans les ruines quelque grosse pierre pour la jeter à nos plus glorieuses statues. Journalistes de la démocratie en sabots, comme les beaux esprits du *Siècle,* ou en gants jaunes comme les raffinés de la *Presse*, courtisans du Palais Royal, littérature officieuse, républicains pour rire, vaincus de carnaval, libéraux de mardi gras, haute et basse bohème, tous m'ont déchiré avec un ensemble d'autant plus édifiant que j'étais plus faible, plus seul et plus désarmé. »

Ainsi parle M. de Vernay, et pour montrer qu'il n'était ni faible ni désarmé, qu'à lui seul il pouvait tenir tête à la bande, il a entrepris cette œuvre de démolition que Mme Charbonneau appelle



emphatiquement ses *Jeudis*. Les *Jeudis* de Mme Charbonneau, comme on dit les *Lundis* de M. Sainte-Beuve ! Cela fait bien en province et pose tout de suite une femme dans le monde. Avoir ses jeudis, tenir les assises du bel esprit, et s'entendre dire : — A quand votre prochaine session, madame la Présidente ? Combien de causes instruites, et tenez-vous en réserve pour la galerie quelque criminel célèbre ? Est-ce le tour aujourd'hui de Mürger, ou de Taxile Delord, ou de Gautier ? Je retiens une place pour l'exécution de Janin ; car on n'y fait pas autre chose dans ces *Jeudis* fameux qu'exécuter ses émules ou ses maîtres et glorifier de rares amis ; c'est une œuvre de représailles. Voilà le mobile. — A ce point de vue, le livre laisse beaucoup à désirer, et tu me concèderas, je l'espère, qu'il ne possède pas tous les mérites, puisque de prime abord nous constatons qu'il lui manque un mérite essentiel, généralement apprécié et fort louable, le mérite d'une intention désintéressée, l'esprit d'impartialité et de droiture.

Les *Jeudis de Mme Charbonneau* ont été écrits uniquement en vue de M. de Vernay, pour sa défense d'abord, pour son exaltation ensuite. Une personne qui résiste à une attaque dont elle se dit l'objet, qui se croit, à tort ou à raison, en état de légitime défense, ne mesure pas la force dont elle dispose, ne calcule pas le nombre des coups qu'elle porte ; elle frappe : d'un coup porté dans ces conditions à un jugement rendu en connaissance de cause,

il y a loin. M. de Vernay est une des parties au procès; il a voulu de plus être juge dans sa propre affaire, d'où il suit que ses beaux raisonnements sont le plus souvent déraisonnables, que ses portraits sont faits de tête et à plaisir, que ses inventions sont plus amusantes qu'instructives et qu'en fin de compte il a énormément dépensé de verve pour démontrer au public cette vérité peu consolante qu'il est plus facile d'avoir de l'esprit que de la charité, de la vanité que de la justice.

De la charité, de la justice, parlons-en. Voici un jeune homme que l'amour du bruit, l'éclat des célébrités contemporaines, le démon des vers ou de la prose, attire dans la capitale. Il se jette à corps perdu dans le monde de la presse. Il est reçu avec bienveillance. La camaraderie des lettres lui donne des entrées de faveur dans les grands et petits journaux. Eutidème est son ami. Il fait sa partie avec Stephen. Il est prié d'assister aux premières représentations. Il a dit au théâtre : Sésame, ouvre-toi, et tous les mystères de cet univers en miniature se sont découverts à ses yeux. Les rimeurs et les dramaturges, les musiciens et les peintres, les directeurs de théâtre et les éditeurs lui ont donné, à l'entendre, du *Monsieur le comte* avec la plus plate unanimité.

Notre jeune homme était donc adulé, encensé, ne se sentait plus de joie; c'est pourquoi un jour vint où, comme le corbeau de la fable, enivré de tant d'honneurs, il ouvrit son bec aristocratique et laissa



tomber sur les flatteurs de Monsieur le comte les plus vilaines sottises du monde. Le groupe des amis se rebiffa comme un cheval qu'on étrille, puis se retira, et le vide se fit autour de l'écrivain gentilhomme.

Oh ! les beaux commencements ! quelle ivresse ! tout disait à cet heureux néophyte de l'art : Tu luiras, sinon comme un soleil splendide, du moins comme une étoile sereine dans le ciel où brillent les constellations de Chateaubriand, de Lamartine, de Musset, de Hugo. Quand il se reporte à cette riante période de sa vie, M. de Vernay, n'est-ce pas, doit se sentir revivre aux effluves du passé, aux rayons de ses premières espérances. Comme il va, ce semble, mettre bas les armes et s'oublier dans ce frais silence des jours heureux ! Eh bien ! non, il fera étalage de ses mécomptes littéraires ; il en voudra à son meilleur ami Eutidème de lui avoir demandé, un jour, un petit verre d'eau-de-vie ; il racontera, ce précieux, les ragoûts frelatés dont se compose la cuisine des artistes, l'âcre senteur de tabac et les odeurs rances dont le temple du goût est imprégné. Il se gaudira des joues hâves de ces malheureux jeunes gens, de leurs barbes en broussailles, de leurs mouvements de bêtes fauves. Il se moquera du mérite, parce qu'il a faim, du talent, parce qu'il est pauvre ; il daubera sur la misère qui travaille, parce qu'elle rit ; il apprendra à ses contemporains qu'il a donné trois louis à Stephen et payé à boire à Schaunard.

Est-ce louable, cela, Léon ? Que dirais-tu d'un

camarade auquel tu te serais ouvert franchement, en bon jeune homme, que tu aurais accepté, introduit dans ton intimité, dans celle de tes amis, et qui, dix ans après, livrerait au vent tes confidences, tes folies de jeunesse, tes misères d'autrefois. Tu as vécu dans le Quartier Latin. Les étudiants pauvres y sont plus nombreux que les riches; tu as ouvert ta bourse, comme tant d'autres, pour donner ou pour recevoir, sans orgueil et sans fausse honte. Cela se passe ainsi journellement; rien de plus simple; on n'exige ni témoins ni reconnaissance. Il faut avoir l'âme bien ulcérée, singulièrement gonflée de déception et d'amertume, pour sacrifier à un défi, à une vanité blessée, les plus intimes délicatesses du cœur.

A un point de vue plus général, qu'espère M. de Vernay de son livre ? A-t-il la prétention de donner le jour à une génération de Crésus écrivains et de Vestales artistes ? Il fait dire quelque part au maire de Gigondas qu'il faut nettoyer les écuries d'Augias; le rôle d'Hercule gentilhomme tenterait-il M. George de Vernay ? Que rêve-t-il donc pour lui-même ? Un peu de bruit ? Il a réussi. Mais après, les lettres, qu'y gagneront-elles à ces fantaisies, à ces emportements, à ces méchancetés ?

Aimons les lettres, Léon, mais pour elles-mêmes, pour les jouissances qu'elles nous procurent, sans esprit de parti et de dénigrement; respirons-en le délicieux parfum, sans rechercher le mystère de leur floraison. Lamartine a épuisé goutte à goutte



la coupe de la fortune; il est devenu pauvre comme Schaunard et a tendu la main. Les *Méditations* en sont-elles moins divinement belles ? Donc, pour conclure, un détestable mobile, beaucoup d'habileté au service d'une vengeance personnelle, des représailles sans dignité, inspirées par un sentiment d'orgueil. En conscience, cette cause est-elle de nature à toucher une raison aussi droite que la tienne, une âme aussi généreuse ? — Je résume en quelques mots et d'un trait les *Jeudis de Mme Charbonneau :* ces jeudis-là sont de véritables jeudis d'écoliers, où l'on voit un auteur d'esprit et de très méchante humeur, faire l'école buissonnière, aller à la maraude, abattre les fruits du voisin, rosser ses camarades et finalement s'écrier, au bout de la journée et du volume, en se pâmant d'aise devant ses exploits : Ce gaillard-là a toujours eu de la chance; qui sait où il s'arrêtera !

J'aime mieux la *Nouvelle Babylone*. Un tabellion de province, en tournée à Paris, a transcrit ses impressions de voyage, ses notes, ses réflexions dans un livre intitulé la *Nouvelle Babylone* et signé Eugène Pelletan. Il n'y va pas non plus de main morte, le notaire en vacances, et Paris est drapé de la belle manière. Y aurait-il un mot d'ordre ?

Ce personnage a fait son droit, il y a quelques trente ans, au beau temps de la seconde renaissance, en pleine floraison romantique, alors que Dumas Ier régnait au théâtre et que le père Lahire trônait au

boulevard Mont-Parnasse. Les jeunes gens portaient en ce temps-là des cheveux mérovingiens, des barbes taillées en quenouille ou lancées en plein vent. Dédaigneux de la mode banale, ils prenaient leurs modèles dans le monde littéraire, adoptant tour à tour, suivant l'heure, la crinière léonine de Gautier, les airs penchés de Joseph Delorme, les grâces fauves d'Antony, le débraillé impertinent de Rolla. Les générations de cette époque étaient marquées extérieurement comme d'un cachet d'originalité excentrique ; mais elles avaient, en revanche, toutes sortes de nobles enthousiasmes ; elles croyaient, elles pensaient, elles luttaient; elles avaient enfin le mérite et la joie de vivre, mais aujourd'hui !

Jean-Jacques a été vraiment le prophète du Paris nouveau : « Ville de boue et de fumée ! » Ce n'est même plus assez dire et il faut ajouter : « Ville de goudron et de mortier, de plâtre et de gâchis ! » Donc, respect aux vieux Paris ! — O cité souveraine, ville de Pascal et de Montesquieu, de Corneille et de Molière, de Voltaire et de Rousseau, de Diderot et de Beaumarchais, immortelle patrie des grands hommes, te voilà devenue la patrie des maçons, des carriers, des menuisiers, des vitriers, des charpentiers !

Et ainsi de suite, car je résume. Sur ce chapitre notre notaire est intarissable ; pas une hypothèse ne lui échappe ; il interroge les boutiquiers et les gens du monde, les propriétaires et les locataires, recueille, chemin faisant, les griefs épars, les opinions individuelles, les protestations anonymes ;

puis il expose et discute les différentes considérations stratégiques, politiques et artistiques qui ont servi de pilotis au Paris nouveau.

Ces récriminations sont éloquentes, habilement déduites, frappées à l'emporte-pièce ; elles nous touchent peu cependant. Pourquoi ? C'est que, placées dans la bouche d'un étudiant devenu notaire, qui, pour le quart d'heure, est redevenu étudiant, elles manquent de vérité et d'autorité.

Personne ne s'y trompe en effet ; ce qu'il regrette, le bon notaire, ce n'est pas la rue de La Harpe, ni la rue des Mathurins-Saint-Jacques, ni la rue du Fouare, ni ce quartier-ci, ni ce quartier-là ; c'est le temps déjà éloigné où il parcourait d'un pied leste les rues de Paris ; joyeux et chantant avec la folle bande du mardi gras de sa jeunesse ; c'est la belle saison qui s'est enfuie. Qu'il s'en prenne au temps impitoyable et à lui-même, comme Lisette, à la bonne heure ! mais jeter l'anathème au Paris moderne et s'écrier : Rends-moi mon Pays-Latin que tu saccages, mon jardin du Luxembourg que tu éventres, le Paris enfin des bonnes gens et des bons diables, des rêveurs et des poètes, des publicistes et des historiens, celui de Lamartine et de Béranger, de Royer-Collard et de Berryer, de Carrel et de George Sand, de Pradier et de Delacroix, le Paris où l'on portait Chateaubriand en triomphe, où l'on se livrait bataille autour de *Cromwel* et de *Lucrèce Borgia*. — Ah ! bien oui, monsieur le notaire, étais-je tenté de lui dire, troc

pour troc, rendez-moi mes vingt ans et je vous rendrai votre Paris.

Le livre de M. Pelletan pêche, à notre avis, par la situation même du personnage mis en scène. Le tabellion se souvient trop de l'écolier ; il juge le Paris nouveau, ce qui est un anachronisme, du point de vue des chansons de Béranger et du grenier de Lisette.

Puis c'est un provincial, autre grief. Que les Parisiens se plaignent, se récrient, protestent, pétitionnent, rien de mieux; cela se comprend. Condamnés aux travaux forcés du déménagement continu, campés dans leur ville comme des locataires dans une maison en démolition, ils ont vraiment quelque raison de maudire les merveilles du moellon, les exigences du coup d'œil, le despotisme de la ligne droite, de se plaindre de leur grandeur qui les attache au rivage de la Seine, c'est-à-dire à tous les tours de roue de l'imprévu, au bouleversement en permanence, au sens dessus dessous à perpétuité.

Mais nous, provinciaux, que nous serions ingrats de nous plaindre ! C'est pour nous, en effet, que toutes ces métamorphoses du mortier et du moellon sont imaginées, réalisées. Quand le gâchis a fait place au square, quand le parc fleurit sur un abattis de rues, et que le boulevard aligne à perte de vue ses maisons neuves, nous prenons la diligence ou le chemin de fer suivant la chance, et, fouette, cocher ! ou siffle, vapeur ! nous voici dans la nouvelle Babylone. Nous arrivons à point nommé : le râteau a

2

passé partout; les fontaines de marbre et de bronze jaillissent en gerbes ou en cascades; la dorure resplendit; les hôtelleries de la grande ville ressemblent à des palais; la capitale est le Versailles des provinciaux et les Parisiens sont créés pour leur servir de ciceroni! Prenons place et admirons et jouissons : « Qui a maison en Limousin a château à Paris. » C'est le proverbe renversé.

Voilà pourquoi nous ne comprenons pas le notaire de M. Pelletan. Un Parisien nous exposant ses griefs et ses doléances aurait pu nous intéresser. Placée dans la bouche d'un provincial, la critique manque d'à-propos et de justesse.

Mais quelle thèse hardiment abordée, vivement soutenue, développée avec art ! Quel éclat et quelle magie ! Quelle étonnante vigueur !

A côté du Paris monument, l'auteur a parcouru, fouillé, raconté le Paris de l'intelligence et des arts, le Paris moral. De vives pages sur l'état de la littérature contemporaine, sur les progrès effrayants de la vie désœuvrée et facile. Le coup d'œil d'un philosophe sur le luxe dans la société moderne. Ce qu'une femme du monde coûte à son mari ! une amusante démonstration. Une noble défense de M. de Lamartine; une sortie éloquente mais injuste contre M. Sainte-Beuve considéré comme type de la critique rompue aux métamorphoses. Il y a dans la *Nouvelle Babylone* toute une suite de chapitres d'un curieux intérêt, qui font honneur à

l'écrivain éminent, au moraliste, à l'homme de cœur.

Une seule observation cependant, pour terminer, qui répond à un sentiment presque pénible, sous l'impression duquel la lecture de ce livre nous a laissé. M. Eugène Pelletan, par une disposition d'esprit particulière, — sans parler de certaines circonstances de sa vie militante qui ont dû agir puissamment sur lui, — est un pessimiste convaincu, de très bonne foi, mais enfin un pessimiste renforcé. Il y a du noir dans ses écrits comme dans sa personne ; il est voué à une espèce de deuil à vie ; on sort toujours triste de sa maison.

Aux questions qu'il se pose dans son dernier volume, M. Pelletan répond à peu près comme le savant de *Candide :* « Je trouve que tout va de travers chez nous ; que personne ne sait ni quel est son rang, ni quelle est sa charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, et qu'excepté le souper, qui est assez gai, et où il paraît assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes : jansénistes contre molinistes, gens de Parlement contre gens d'Eglise, gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parents contre parents ; c'est une guerre éternelle. »

De là une teinte d'acrimonie, un ton violent, quelque chose d'excessif et d'emporté dans le relief des peintures.

Toutefois, nous devons dire que le livre de la *Nouvelle Babylone* se termine par un hymne char-

mant à l'espérance. Le savant de *Candide* a brisé ses formules sceptiques ; le pessimiste se relève fièrement et contemple d'un œil ravi le jour qui point à l'horizon. Espérance ! espérance ! Douce lumière ! Roméo boit à Juliette, et l'alouette matinale chante dans les airs les amours de la Jeunesse et de la Liberté.

25 juin 1864.

UNE REVUE DE FIN D'ANNÉE

—

LETTRE A M. JEAN SAGE.

Si vous vous nommiez tout simplement Clairville ou Cogniart, Duvert ou Lauzanne, et qu'il vous prît fantaisie de composer, pour le Vaudeville ou le Gymnase, une de ces machines théâtrales qui, sous le nom de *revue* de fin d'année, font régulièrement leur apparition, aux approches du jour de l'an, sur les scènes du boulevard, le lendemain de la première représentation Paris et la province connaîtraient votre ouvrage et parleraient de votre gloire, car vous auriez, pour perpétuer la mémoire de votre bluette, un burin qui s'appelle Gautier, un pinceau qui a nom de Saint-Victor, une plume de colibri qui signe Janin.

Vous n'avez pas recherché le bruit qui peut se faire autour d'une pièce nouvelle ; l'étroite et prosaïque sphère dans laquelle nous vivons ne se prête ni aux illusions de la scène ni aux créations familières à l'art parisien. Aussi, dans la rapide pointe

que vous avez poussée sur le domaine du théâtre, vous êtes-vous contenté de quinze couplets pour passer notre monde en revue.

J'avais entendu dire que vous étiez brouillé avec tous les démons de votre jeunesse ; c'est une calomnie, je proteste ! il vous en reste au moins un, le démon des vers, votre vieux camarade, celui qui a toujours eu de l'empire sur vous et auquel je vous félicite d'être demeuré fidèle.

Giboyer, Nadar, le punch Grassot, l'almanach Mathieu de la Drôme, les chemins de fer et le gaz, Victor Hugo et les *Misérables,* le Mexique et le couronnement de l'édifice, vous avez marqué d'un trait léger, en courant, les évènements et les hommes de l'heure présente, les babioles qui amusent l'esprit, les œuvres qui le réconfortent, les grandeurs et les misères, les folies et les espérances du jour.

Vous vous êtes bien gardé d'oublier nos horloges ennemies et le balcon de notre hôtel de ville, où nicheront les hirondelles municipales, vous qui les avez si souvent sous les yeux, en rêvant sous vos ombrages d'Académus, entre le pont Choisinet et le pont Milet-Mureau. Aussi, rien ne manque à votre chanson, pas même le couplet final :

> Si toujours la salle était complète,
> Ah ! vraiment, le tour serait charmant.

Le *Couronnement de l'édifice !* voilà, si je ne me trompe, celui de vos souhaits qui a été le plus ap-

plaudi. Parlons-en donc, comme il convient de le faire, à propos d'un couplet, et d'autant mieux que les ouvriers sont à la besogne.

Les historiques *Cinq* et leurs recrues nouvelles ont pris vaillamment en main la truelle et le marteau et travaillent, comme des limousins, à l'édification attendue ; tout le monde est d'accord, dit-on, et veut se mettre à l'ouvrage ; bravo !

Mais le plus vigoureux et le plus agile est incontestablement M. Thiers. Il a un talent tout particulier pour marcher sur le bord des gouttières, courir d'une poutre à l'autre, ayant l'œil à tout, mettant la main sur tout. Il va, vient, monte et descend, se promène et court sur les toits du fameux édifice avec la rapidité d'un écureuil. Tout dernièrement il a exécuté, aux applaudissements du public européen, l'ascension périlleuse du budget. Mais aussi quelle désinvolture et quelle hardiesse ! Et comme il s'est élancé au faîte du grand arbre du budget français, de ce cèdre incomparable, voltigeant de branche en branche, preste et sautillant comme un oiseau mouche.

Et son discours de lundi dernier, son premier grand discours, quelle entrée en matière, quel vaste et profond regard, que d'esprit uni à un bon sens supérieur et quelle fleur d'esprit ! Voltaire parlant sur des notes de Montesquieu.

Il nous semblait voir David, fils d'Isaïe, maniant d'une main sûre, et comme en se jouant, la fronde de l'opposition devant le Goliath de la majorité, ou

bien Ulysse, fils de Laërte, tendant son arc redoutable avec la force et la grâce d'un dieu.

Le petit Thiers, dit le peuple ; oui, mais comme on dit le petit Caporal.

M. Thiers est vraiment aussi jeune d'esprit, de vivacité et d'humeur qu'il y a vingt-trois ans lorsqu'il ramenait de Sainte-Hélène en France les cendres de César. Ce fut un insigne honneur pour lui d'avoir arraché aux flots de l'Océan, et pour mieux dire, à la jalouse Angleterre cette dépouille fameuse. Que de luttes il lui fallut soutenir à la tribune pour conquérir à la France les restes napoléoniens, et dans le château des Tuileries où l'on se défiait, non sans raison, de la surexcitation bonapartiste des esprits et du voisinage de l'illustre mort.

Mais M. Thiers préparait alors les matériaux de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* écrivait son impérissable livre, et tout échauffé par la grande image qui obsédait sa pensée, par l'âme de son héros, héros lui-même, il se battit en brave et gagna la victoire. L'opinion publique, dont il était le champion dans cette mémorable circonstance, l'emporta ; quelques mois après, la frégate la *Belle-Poule,* commandée par un prince de la maison d'Orléans, introduisait en France, avec la dépouille de l'inoubliable vaincu, le bonapartisme vivant, doublement sacré par la gloire et le malheur.

Ce fut certainement pour le pays un retour triomphal et comme un immense réveil patrioti-

que; pour l'homme d'Etat, ministre de Louis-Philippe, ce fut à coup sûr une faute. M. de Persigny qui aurait dû, ce semble, être plus indulgent que tout autre pour une bévue grosse de si prodigieuses conséquences, a tiré sur le candidat de Paris avec une vivacité extrême, ne prenant pas garde qu'il tirait sur le promoteur et l'organisateur du retour des cendres de Napoléon, sur le ministre bonapartiste de Louis-Philippe, sur l'immortel vulgarisateur des gloires de l'Empire.

Hâtons-nous toutefois de mentionner à sa décharge qu'en se montrant si pressant et si amer, M. de Persigny a cédé sans doute aux sentiments de méfiance que M. Thiers a toujours inspirés à ses amis comme à ses adversaires.

L'ancienne Opposition, quand M. Thiers en faisait partie, le gardait pour ainsi dire à vue, de peur qu'il ne lui échappât par la moindre fissure. Louis-Philippe ne l'appelait dans ses conseils qu'à son corps défendant et lorsque le vaisseau conservateur, après avoir longtemps tenu la haute mer, avait besoin de réparer ses avaries. On peut dire qu'avec lui il était toujours à la parade. Les brusqueries et les coups imprévus de ce génie malin ne permettaient pas de faire fond sur lui.

M. de Persigny, pour esquiver M. Thiers ou du moins pour détourner son éloquence et en préserver la politique régnante, n'avait qu'un parti à prendre : c'était de susciter et de patronner secrètement la candidature de M. Guizot.

Les deux fameux antagonistes se retrouvant en face, dans une arène nouvelle, devant un public déshabitué mais toujours ami des passes-d'armes brillantes, auraient recommencé leurs anciennes guerres de Rome et de Carthage et oublié, comme les héros d'Homère, dans leurs combats singuliers, les querelles du moment.

Si l'idée paraissait bonne au successeur de M. de Persigny et s'il jugeait utile d'en user, à propos des élections prochaines,

Ah ! vraiment, le tour serait charmant.

C'est ainsi, mon cher Sage, qu'avec votre refrain, je reviens à vos couplets. Je me suis un peu trop attardé dans les domaines de la politique fantaisiste, mais vos couplets en sont la cause. Pourquoi ont-ils des ailes ? J'en ai profité pour changer d'horizon.

Oui, j'en ai profité pour revoir le palais du Corps législatif, où nous avons assisté à tant de magnifiques assauts donnés par les premiers maîtres d'escrime du temps, et le palais de l'Institut, qui n'a pas de girouettes (vous vous êtes trompé de numéro) mais bien des paratonnerres, pour garantir du feu du ciel les timides immortels d'ici bas. Il faut reconnaître que les sentinelles de Franklin font parfaitement leur service à l'Institut, car depuis longtemps le feu sacré n'y a pas causé de ravage.

Votre couplet sur Siraudin m'a servi d'introducteur chez le spirituel confiseur-vaudevilliste ; cet

artiste aimable m'a fait présent, à votre intention, de quelques échantillons de sa littérature qui m'a paru délicieuse. Comme je fêtais précisément saint Janvier ce jour-là, je n'ai pas voulu quitter Paris sans faire emplette de bonbons fondants, préparés par l'Académie à l'usage des littérateurs qui n'ont plus de dents.

Grâce donc à vos couplets qui ne manquent, comme vous voyez, ni d'ailes ni d'aiguillons, j'ai fait le tour de Paris, la bonne ville. Rompu comme un provincial qui est sur pied dix heures par jour, je me disposais à revoir *le balcon de Juliette* et déjà je soupirais d'aise en songeant au square de la place Sainte-Ursule, lorsque m'est revenu à l'esprit votre touchant couplet :

> Puisqu'il peut rentrer, puisqu'unanimes
> Mille vœux l'ont toujours attendu,
> Lui ! l'auteur de tant d'œuvres sublimes,
> A nos vœux que ne s'est-il rendu ?

Quel talisman ! changement de tableau à vue. Je suis à Guernesey. Je ne sais pas si je suis parti et j'arrive ; c'est absolument comme dans les féeries du Châtelet.

Vous connaissez le musée de Cluny et le Louvre et le jardin du Luxembourg ; la demeure de l'illustre poète, c'est tout cela réuni, mais réduit dans des proportions exquises de goût et d'art.

Victor, permettez-moi cette appellation familière autrefois usitée dans le cénacle de la rue Royale,



imprime sur tout ce qui l'entoure le cachet de son génie. Rien ne ressemble plus à un livre de Victor Hugo que sa maison. Il répand son cœur, son esprit, ses goûts d'artiste, son imagination de poète autour de lui, dans ses jardins, dans sa maison, comme il les répand dans ses ouvrages. C'est une nature essentiellement créatrice. Il faut que cette personnalité ardente communique quelque chose de sa vie, verse la surabondance de sa sève sur les êtres inanimés qui l'entourent, sur les pierres mêmes qu'elle touche et anime.

Hauteville-house ressemble plutôt à la demeure d'une divinité qu'à la maison d'un mortel. C'est du moins l'apparence, le signe extérieur, car au fond il y règne, vis-à-vis surtout des amis du beau pays de France, une bienveillance exquise, la souveraine et claire bonté des *Feuilles d'automne*.

L'impression première n'en subsiste pas moins et peut devenir un embarras.

Témoin M. Hippolyte Lucas, un ancien de 1830, qui racontait, il y a peu de jours, sa visite récente à Guernesey. Je n'ai pu m'empêcher de rire de son air lourdaud et naïvement stupéfait en présence du vaste et beau jardin d'*Hauteville-house*, mystérieusement étiqueté de citations grecques et latines, de sentences prophétiques, à la vue du palais splendide bâti sur la grève et de l'imposant cérémonial qui semble en défendre les abords.

Oh ! le sot embarras ! est-ce que le mot *ananké* écrit sur la première page de *Notre-Dame de Paris*

vous a effrayé ? non, vous avez poussé la porte et vous êtes entré dans la merveilleuse cathédrale du poète. C'est un jeu du maître : il aime à placer des sphinx sur l'avenue de ses œuvres et de ses promenades.

Et d'ailleurs, toutes ces merveilles ne sont-elles pas un peu nôtres ?

N'est-ce pas la foule de ses admirateurs fidèles, et nous tous qui avons préparé, construit, déployé en l'honneur de l'illustre écrivain ces merveilles déconcertantes ? oui, tout cela est tombé de notre escarcelle et nous avons travaillé, de concert avec Esméralda, Cosette, Eponine et les *Misérables,* à l'édification de ce musée et de ce temple des proscrits.

Je vous avoue que ces reflexions me rassurèrent pleinement, et je frappai sans crainte à la porte comme un actionnaire de la maison.

Le piano résonnait ; la famille était réunie dans le salon ; je pris place au foyer. Mlle Hugo, qui tenait le piano, reprit sa chanson : c'était une *Chanson des rues et des bois*.

Avez-vous respiré, mon cher ami, en plein hiver, l'odeur des violettes ? avez-vous entendu dans les airs l'oiseau des douces aurores, lorsqu'il s'élance et dit aux amants de ce monde la chanson de Vérone : Voilà le jour ! Voilà le jour ! quelles charmantes émotions ! Quoi de plus doux que le printemps de la terre, de plus délicieux que le printemps

de la vie ! — Ainsi le chant du poète évoquait en moi ces images.

Mais le jour a lui en effet et mon rêve s'est évanoui.

Aimable et fugitive illusion ! Je vous la dois encore, mon cher Sage. Seriez-vous par hasard un écrivain spirite ? non, vous êtes mieux que cela, un écrivain d'esprit.

16 janvier 1864.

ALFRED DE VIGNY

—

I

La récente publication des poésies posthumes de M. le comte Alfred de Vigny a ramené sur ce noble et charmant écrivain l'attention du public lettré. Non pas que l'attention des esprits délicats se soit jamais détournée de l'illustre auteur de *Cinq-Mars*, et qu'au milieu des entraînements et des vicissitudes du goût public, il ait eu à se plaindre de l'indifférence de ses contemporains.

Pendant vingt années d'un silence persévérant, d'une retraite presque absolue, aucune des sympathies qui saluèrent ses premiers ouvrages ne lui a fait défaut. Le cercle de ses admirateurs, au lieu de se rétrécir, est toujours allé s'élargissant.

Il existe bien peu d'écrivains de nos jours qui puissent mettre leur renommée à une semblable épreuve. L'Achille de la chanson, ou l'Ulysse, car il était très rusé l'aimable épicurien, Béranger aussi se

retira de bonne heure sous sa tente, sans dommage pour sa gloire, mais c'était Béranger.

Ce qu'il y a vraiment de remarquable dans M. de Vigny, c'est son inaltérable jeunesse.

Que d'œuvres acclamées, il y a trente ans, avec enthousiasme, nous paraissent aujourd'hui languissantes et décrépites ! Les révolutions littéraires, comme toutes celles de ce monde, impriment aux esprits un mouvement singulier. Il se produit dans les régions de l'art des courants nouveaux d'une violence parfois extrême. L'atmosphère est embrasée et les imaginations aussi, et il en sort comme des bruits de foudre et des lueurs d'éclair. Les plus prudents posent le pied sur le seuil, veulent voir, mais sont emportés, de telle sorte qu'il s'établit, à un moment donné, dans les esprits ainsi surexcités et engagés dans la lutte, un niveau extraordinaire mais commun à tous, dont les acteurs et les contemporains ont à peine conscience.

Ce phénomène nous a souvent frappé dans les commotions politiques qui ont agité notre pays. Quand le calme est revenu et que les esprits ont retrouvé leur niveau normal, on s'interroge comme après un rêve, on se cherche pour ainsi dire. A tel acte ou à telle parole, il arrive à plus d'un de ne pas se reconnaître.

Ainsi de la langue de Pascal et de Racine, de Lamartine et de Chateaubriand. Que, dans un moment d'effervescence, les Welches classiques ou romantiques mettent la main sur ce merveilleux

instrument et l'avilissent dans des compositions dépourvues de goût et de justesse, mais conformes à la mode du jour, les lecteurs welches qui sont le grand nombre s'écrieront avec enthousiasme : Bravo, messieurs les Welches ! — Après, plus tard, quand le bon sens aura repris son empire, on sera tout stupéfait et honteux d'avoir préféré le jargon de Madeleine de Scudéri au français de Molière, la *Phèdre* de Pradon à celle de Racine.

Les plus forts et les mieux doués d'entre les écrivains sortent de la lutte agrandis et renouvelés. Ceux qui s'attachent à l'heure présente et ne regardent pas au-delà, les flatteurs du goût dominant, ceux-là se contentent d'apparences, de formes passagères, et, après avoir brillé un jour, s'évanouissent comme elles.

M. de Vigny, par tempérament et par un heureux privilège de son esprit, s'est tenu soigneusement à l'écart des excès littéraires. Tel il nous apparut, vers 1830, à l'aurore de ces temps héroïques, dans tout l'éclat de la jeunesse et de l'inspiration, plus attaché à l'essence du beau qu'à ses fugitives images, tel il s'offre encore à nos yeux. Les *Premières Poésies* n'ont pas souffert de l'injure des ans. Elles ont le même air simple, distingué et sérieux, qui nous a autrefois charmé, et nos oreilles sont agréablement bercées, comme au premier jour, par la chaste muse de *Dolorida*.

Ces poésies furent publiées en plein mouvement romantique; on ne s'en douterait pas, tant les vers

de M. de Vigny ont une physionomie correcte, régulière, presque académique. Rien qui se ressente de la bataille. Et cependant on se battait dans les théâtres de Paris, dans les cercles et les athénées, avec une vivacité inouie; combats mémorables dont les vainqueurs comme les vaincus font l'orgueil de notre chère Lutèce. Lamartine, Hugo, Musset, Sainte-Beuve, Nisard, Silvestre de Sacy, croisés et Sarrasins, tenaient le premier rang. M. de Vigny, beau, courageux, imberbe, était reconnaissable dans la mêlée à ses longs cheveux blonds, à la douceur et à la finesse de ses traits. Quel brillant capitaine ! quelle vaillante et pure poésie ! A voir tant d'élégance et d'intrépidité, on eût dit Renaud dans la foule des jeunes guerriers. C'est bien là, en effet, ce me semble, la personnification de son talent : de la chaleur, de nobles élans, une dignité naturelle, la grâce, une grâce attendrie et sincère, et par dessus tout, un air de chevalerie qui rappelle les lais d'amour et les tournois.

Cette fière tournure caractérise M. de Vigny dans les *Poésies complètes, Cinq-Mars, Grandeur et Servitude militaire, Stello*. C'était de la bonne couleur romantique; c'est mieux que cela, son esprit même. La fin qu'il poursuit dans ces écrits est superbement généreuse : il exalte les vertus; il préconise les âmes fortes; il divinise les bons sentiments; il enseigne l'amour du sacrifice, la pitié pour les opprimés, les obscures grandeurs du devoir; enfin il met son cœur au service d'un idéal élevé, ce qui

est le propre des chevaliers avec lesquels M. de Vigny a plus d'un trait de ressemblance.

Mais dans les *Destinées,* son dernier livre si émouvant, cette façon de voir et de traiter en paladin les choses du monde présent a imprimé à certains morceaux une fâcheuse couleur de donquichottisme.

Pourquoi donc, ô féal rêveur, vous qui avez écrit ce drame charmant, *Chatterton*, et ce poème exquis, les *Amants de Montmorency,* un chef-d'œuvre, pourquoi ferrailler comme un hidalgo vulgaire, et diriger contre votre temps et votre pays de vains coups d'estoc et de taille ? Oui, lui aussi, il a ferraillé et il a fondu, la lance en arrêt, sur le régime parlementaire, la tribune, les orateurs, les avocats, les libertés modernes. Quel dommage ! s'appeler Alfred de Vigny et se faire le plagiaire du premier venu du *Constitutionnel* et du *Pays !* c'était bien la peine. Il y a tant de gens qui sont empressés à cette besogne-là et M. Granier de Cassagnac s'en acquittait si bien.

Un féroce romantique, celui-là ! Dans le même temps que M. de Vigny, discret et bienveillant, souriant aux efforts et aux conquêtes de la nouvelle école, mais plein de respect et d'admiration pour les gloires consacrées, publiait les *Poésies, Stello, Cinq-Mars,* M. Granier de Cassagnac prenait hardiment sa place aux avant-postes. Il se faisait remarquer par le ton excessif de sa polémique, par de bruyantes et folles escarmouches ; il rossait volontiers M. de Jouy, M. Viennet et M. Etienne et le

guet du vieux temps; il cassait sans plus de façon les vitres de la Comédie-Française, traitait les Anciens de perruques et Racine de polisson, tout comme Auguste-Guillaume Schlegel, un Allemand il est vrai, a traité notre immortel Molière de farceur. C'était alors un révolutionnaire à tous crins ! Il a prosterné depuis son âme fougueuse au pied de toutes les servitudes, et dernièrement on l'a vu lever, lui journaliste, contre la Presse, sa mère, une main parricide.

Dès cette époque-là aussi, apparaissait son futur antagoniste, Jules Simon, couronné des grâces de Platon et de Virgile, esprit séduisant, sérieux, un ami des beaux chants et des graves problèmes, un disciple fervent des Vigny et des Lamartine, et aussi des Jouffroy, Cousin, Villemain. Il était encore rayonnant d'enthousiasme et de jeunesse, quelques années plus tard, lorsque pour la première fois je l'entendis, maître lui-même, dans la chaire de M. Cousin, à la Sorbonne. D'abondantes boucles de cheveux noirs tombaient sur ses épaules que la méditation commençait à faire fléchir. Il semblait souffrant et intéressait par les grâces languissantes de sa personne. Son corps amaigri, très délicat, semblait participer aux travaux de sa pensée et avait quelque chose d'immatériel. Avant de prendre la parole, et comme pour entrer en communication avec son auditoire, il promenait autour de lui, dans le silence de la salle, un regard profond et doux, au fond duquel il me sem-

blait voir luire, comme une étoile, l'idéal philosophique. Sa parole lente d'abord et hésitante s'animait bientôt, s'échauffait, développait comme par degrés ses ailes et s'élevait sans effort dans les régions de la pensée pure, de l'absolu et de l'infini. La vieille Sorbonne, tout émue et rajeunie par les discours du savant virtuose, éclatait en applaudissements. Le philosophe a quitté aujourd'hui l'abstraction pour la réalité, et de son pied habitué à courir sur les nuages, il a touché notre humble planète. Qui n'a lu et médité la *Religion naturelle*, le *Devoir*, l'*Ouvrière*, de beaux livres, d'où la morale la plus pure s'épanche, comme un grain fertile, sur le sillon humain? Enfin la France intelligente est encore remuée, au moment actuel, par cette parole neuve et pénétrante de M. Jules Simon, qui tient à plus d'un égard de l'éloquence de M. Thiers et de celle du grand économiste anglais, M. Cobden.

Le nouvel ouvrage de M. de Vigny était précisément livré au public pendant les débats de l'Adresse dont la voix retentissante a un peu couvert les *canzones* de notre poète, et au moment où, dans le champ clos législatif, se trouvaient aux prises les deux champions dont je viens de tracer incidemment l'esquisse, M. Granier de Cassagnac, lourd routier bardé de fer, venu du fond du moyen âge et des bords de la Garonne pour livrer bataille aux légions démocratiques, et M. Jules Simon, fils

de Descartes et de Pascal, simple volontaire de la liberté.

M. le comte Alfred de Vigny était, lui, royaliste de tradition et de conviction. Il se rattachait à l'ancien régime par ses antécédents de famille, ses souvenirs d'enfance, ses services militaires. La révolution de 1830 brisa son épée et dissipa ses rêves de gentilhomme. Il faut beaucoup pardonner aux hommes convaincus ; toutefois il est utile de rechercher, même à l'égard de ceux qu'on estime le plus, si dans la balance de leurs jugements ils font à la justice une part suffisante. Il existe pour les esprits sages une mesure que les passions, les regrets ou les sympathies ne doivent dépasser jamais. M. de Vigny dont les œuvres sont empreintes à un si haut point de modération et de goût, a franchi cette limite dans la pièce intitulée les *Oracles*. C'est une diatribe violente écrite de sang-froid, quatorze ans après leur chute, contre la dynastie d'Orléans et les hommes qui l'ont servie. M. Cuvillier-Fleury, ancien précepteur d'un prince de cette famille, collaborateur du *Journal des Débats,* vient de relever très vertement, dans un article de critique littéraire, cette provocation rancunière à l'adresse des vaincus de 1848.

M. de Vigny ne s'en tient pas là, et, généralisant ses haines, il déverse l'ironie et le dédain sur le rôle des assemblées politiques dans nos temps modernes.

Ils ont pour horizon leur salle de spectacle ;
La Chambre, où ces élus donnent leurs faux combats,

Jette en vain, dans son temple, un incertain oracle ;
Le peuple entend de loin le bruit de leurs débats,
Mais il regarde encor le jeu des assemblées
De l'œil dont ses enfants et ses femmes troublées
Voient le terrible essai des vapeurs aux cent bras.
L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle,
Et que pour le scrutin on quitte le labour.
Cependant le dédain de la chose immortelle
Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour ;
Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.

Il n'est guère possible de s'arrêter, une fois qu'on a mis le pied dans cette voie de dénigrement et de satire. Après la négation des formes protectrices du droit moderne, viendra la résistance aux conquêtes de l'esprit scientifique. A l'étincelle électrique et à la vapeur on osera dire : Halte-là! on ne passe pas. Il est vrai que la vapeur et l'étincelle passent toujours.

L'anathème de M. de Vigny contre les chemins de fer est du moins bien lancé. C'est une consolation pour les artistes. Et nous autres, Tullistes, qui courons depuis si longtemps après des promesses qui ne se réalisent jamais, nous pouvons aussi nous en prévaloir, et par dépit narguer avec le poète les cruelles rigueurs du sort qui persécute si misérablement notre pays :

Evitons ces chemins — leur voyage est sans grâce,
Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
Que la flèche lancée à travers les espaces
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.

Ainsi jetée au loin, l'humaine créature
Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.
On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu ;
Adieu voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.
La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le monde est rétréci par notre expérience
Et l'Équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur la ligne,
Immobile au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Oui, ce sont là de beaux vers qui verseront dans nos cœurs désappointés le baume de la poésie et de la résignation. Nous les chanterons en chœur sous les verts châtaigniers ; nous les apprendrons aux oiseaux limousins, et les merles de nos vallons iront les siffler aux oreilles de nos protecteurs oublieux et des rois Midas de *l'Orléans*.

II

Un souffle supérieurement mélodieux, une imagination subtile et ornée des grâces les plus décentes,

le tour d'une inspiration élevée et suave, une transparente pureté de style, dans l'expression des tendres sentiments quelque chose de mystérieux et de tempéré comme la lumière des églises, et aussi, pourquoi ne pas en tenir compte, l'élégance native de son aristocratique nature, les syllabes mêmes de son nom délicieusement musical — de Vigny, — tous ces dons réunis avaient concouru à laisser dans l'esprit des nombreux admirateurs de cet écrivain une impression de douceur éthérée et de quiétude poétique.

Pour nous, provinciaux, qui prenons les auteurs tels qu'ils se montrent et les livres tels qu'ils nous les donnent, sans trop nous préoccuper du *dessous* des hommes et de leurs ouvrages, nous approchions naïvement nos lèvres de la source enchantée que nous présentait M. Alfred de Vigny et nous savourions à longs traits le sacré breuvage.

Oh! la belle source, disions-nous, et comme elle coule pleine de clarté sur le sable d'or et sur les mousses! Ecoutez! elle mêle si heureusement sa note brillante aux chansons qui éclatent dans les branches et elle contient, ô merveille! dans chacune de ses gouttes l'infini du ciel.

Ainsi nous parlions, et l'écrivain idéalisé nous apparaissait debout, le front ceint d'une auréole, sur une sorte de Sinaï, tenant plus du séraphin que de l'homme. Il y avait dans les plis flottants de sa tunique, dans le timbre de sa voix, je ne sais quoi qui rappelait les musiciens des divins con-

certs. On eût dit un de ces anges chantés par Thomas Moore qui, épris d'amour pour de simples mortelles, vinrent poser auprès d'elles leurs tentes d'azur et remplir les vallées terrestres de leurs mélodies. C'était, du moins, le Vigny rêvé.

Cette image aérienne du poète, flottante entre ciel et terre, s'est évanouie pour faire place à une forme plus arrêtée et plus sévère, ou, en d'autres termes, elle s'est rapprochée de nos regards, s'est mise à notre portée et mêlée à nos querelles ; elle n'a pas craint de poser ses pieds d'ivoire sur nos tristes chemins, dans les carrefours de nos villes, au milieu des multitudes; et voilà comment la chanson de Manfred et d'Obermann a résonné de nouveau à nos oreilles, non moins poignante et d'autant plus amère qu'elle s'échappait d'une lèvre accoutumée à traduire les mystiques sentiments du spiritualisme.

Par quelle série d'épreuves a passé ce grand esprit pour aboutir à un tel désenchantement ? Quels sont les évènements, les circonstances qui ont si lourdement pesé sur sa vie ? — Il est impossible de voir dans le livre des *Destinées* une fantaisie réaliste, un simple jeu d'imagination ; c'est bien un cri sorti du plus profond des entrailles humaines ; nous avons sous les yeux un être qui souffre, blessé dans les parties vives de l'âme.

Ce qu'on sait de M. de Vigny, ce qu'on peut en avoir appris par la lecture de ses récents ouvrages, une certaine hauteur de nature, un grand soin



de sa dignité de poète, de sa fonction d'artiste, une sorte d'isolement jaloux, et, pour ainsi dire, de quarantaine établie entre ses confrères des lettres et lui, l'importance excessive qu'il attachait au pontificat littéraire et plus particulièrement au sien, tout cela accusait une personnalité ombrageuse, préoccupée d'elle-même, qui, dans certains cas donnés, suivant l'impulsion du moment ou les circonstances, pouvait prendre les développements du plus intraitable égoïsme. Mais c'était alors, dans les premiers poèmes, si adouci, si enveloppé de séduisantes images que vraiment on n'y prenait garde, et qu'on se sentait au contraire disposé à considérer ces faiblesses d'un homme supérieur comme l'apanage obligé de ses brillantes qualités. Je parlais tout à l'heure de quarantaine ; on ne s'y est pas trompé ; j'en parlais seulement au sens moral et pour figurer la ligne idéale qui séparait M. de Vigny des autres gens de lettres. Autrement et dans les rapports de société et de confraternité, à la condition toutefois que son apostolat fût honoré, il était le meilleur des hommes, très empressé, charitable, d'une bienveillance inépuisable, prodigue dans toutes les occasions de ses conseils comme de sa bourse.

La plupart des jeunes écrivains de notre temps savaient son faible et lui témoignaient une entière déférence, de très bonne foi certainement pour le grand nombre, mais aussi quelques-uns, non les meilleurs, par spéculation et pour arriver plus

facilement à un journal, chez un libraire, ou pour obtenir tel ou tel prix de l'Académie.

Une semblable prédisposition d'esprit, quelque latente qu'elle fût, dissimulée avec art, encouragée au surplus et légitimée par le succès, n'en perçait pas moins et devait, avec le temps, sous l'empire des multiples causes qui dirigent la vie humaine, prendre d'énormes proportions.

C'est ainsi que cette recherche de l'isolement, d'abord discrète et contenue, revêt dans la *Maison du Berger* un caractère passionné et la forme d'un détachement absolu des choses de la terre.

Ce qui n'était, dès l'origine, dans le *Moïse,* par exemple, qu'un hommage désintéressé à la haute mission des lettres, devient dans le poème intitulé l'*Esprit pur* et sous la plume de l'écrivain, un dithyrambe en l'honneur de sa propre individualité, une des plus hardies apothéoses que l'homme puisse se décerner à lui-même.

Telles sont, à notre sens, quelques-unes des causes, tirées de la nature intellectuelle et du tempérament de M. de Vigny, qui ont exercé sur le cours de sa pensée une influence prédominante.

Certains incidents de sa vie n'ont pas laissé des traces moins profondes dans l'œuvre des *Destinées*. Un amour désespéré, indignement trahi, qui a dû occuper dans l'existence du poète une large place, a évidemment inspiré la colère de *Samson*. Une composition purement plastique n'aurait pas cet accent ému et vrai; c'est bien le cœur accablé du

poète qui s'en prend tour à tour à son mal et à sa faiblesse et enveloppe toutes les femmes dans la malédiction qu'il jette à la femme parjure, à *Dalila*.

Ceux qui savent la terrible blessure que M. de Vigny reçut de M. le comte Molé, en plein Institut, le jour de sa réception à l'Académie française, considèreront sans hésiter le morceau intitulé les *Oracles*, si agressif, si injurieux pour la dynastie d'Orléans, le régime parlementaire, les hommes de tribune, les politiques, comme l'expression de ses dédains accumulés et d'une tardive mais implacable revanche.

Guidé par le poète lui-même, il nous serait, je crois, possible de suivre ainsi, ses œuvres à la main, les différents degrés qu'il a successivement parcourus avant d'aboutir à cet enfer de doute, d'abattement et de souffrance dans lequel il a pétri avec le sang et les larmes de son cœur le livre des *Destinées*. Un ouvrage écrit dans de semblables conditions est plus qu'un livre. L'écrivain cède la place à l'homme; la fiction disparaît devant la réalité. C'est, comme dans les drames antiques, la victime du Destin qui offre elle-même ses entrailles au couteau sacrificateur, ou bien Orphée éperdu se déchirant de ses propres mains.

Voilà l'étrange et puissant attrait du dernier ouvrage de M. de Vigny.

A un état de l'âme aussi violent correspond une forme poétique appropriée. Presque toujours pure et



d'une élévation soutenue, elle gagne en précision et en énergie ce qu'elle perd du côté de la mollesse attique et de la grâce. Le vers est plus serré, plus sonore ; la véhémence des impressions lui communique une allure nette et rapide ; la rime, sous le coup d'aiguillon, jaillit abondante et riche.

Lisez le *Mont des Oliviers*, une pièce d'un grand caractère, et un morceau de moindre haleine, d'un réalisme très cru mais parfaitement réussi, la *Mort du Loup*. Il n'est guère possible d'aller plus loin dans la peinture du doute affolé et se maudissant lui-même, ni dans l'expression du mépris de la personnalité humaine. Mais quels admirables vers ! quel rythme plein et vibrant ! L'inspiration a le feu et le jet de la lave.

En présence de ces belles et navrantes compositions, qui portent l'empreinte d'un esprit vigoureux, merveilleusement doué, on ne peut se défendre sans doute d'un mouvement d'admiration, mais aussi d'un sentiment de pitié pour cette âme désolée qui, après avoir vécu avec les anges dans le monde surnaturel d'*Eloa*, en vient un jour de chasse, dans le coin d'un bois, à envier la stoïque fierté d'un loup mourant :

> Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
> Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
> Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
> C'est vous qui le savez, sublimes animaux !
> A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
> Seul, le silence est grand, tout le reste est faiblesse.

— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler;
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Nous avons hâte d'ajouter que sur cet ensemble d'uniforme tristesse, se détachent quelques morceaux d'un ton différent, d'une inspiration relativement apaisée, qui reposent doucement l'esprit. Le poème la *Sauvage* pourrait être intitulé *Charité;* la *Flûte* contient à l'adresse des artistes malheureux et découragés une leçon éloquente, dont la sévérité est tempérée par une sorte d'Élévation vers l'art idéal;

Le Pauvre alors rougit d'une joie imprévue,
Et contempla sa flûte avec une autre vue;
Puis, me connaissant mieux, sans craindre mon aspect,
Il la baisa deux fois en signe de respect,
Et joua, pour quitter ses airs anciens et tristes,
Ce *Salve regina* que chantent les Trappistes.
Son regard attendri paraissait inspiré,
La note était plus juste et le souffle assuré.

Un vif courant de patriotisme et d'humanité anime la pièce qui termine le volume, *Wanda*. Il s'agit d'une noble famille russe qui a encouru la



disgrâce du czar et qui, du faîte des honneurs et de la fortune, est tombée dans les mines de la Sibérie. Le poète a mis la scène dans un bal et tiré de ce contraste des effets dramatiques d'un intérêt saisissant. Quelques vers placés à la fin et datés de l'Alma, de Sébastopol, annoncent la défaite du despotisme russe et projettent, comme un éclair des canons français, sur les froides ombres de Tobolsk une lumière d'espérance. Mais, hélas! la pauvre mère n'a plus besoin des consolations d'ici-bas ; elle est morte.

Sébastopol détruit n'est plus. — L'aigle de France
L'a rasé de la terre, et le czar étonné
Est mort de rage. — On dit que la balance immense
Du Seigneur a paru quand la foudre a tonné.
— La sainte la tenait flottante dans l'espace.
L'épouse, la martyre a peut-être fait grâce,
Dieu du ciel ! — mais la mère a-t-elle pardonné ?

Ce dernier vers est un trait de génie. Le poète du sentiment, Racine, n'eût pas mieux rencontré ni mieux dit.

Les bonnes inspirations ne manquent donc pas au livre des *Destinées*. Elles en éclairent d'une faible et réconfortante lueur les parties sombres, comme ces rares flambeaux dont la lumière perce çà et là la nuit des catacombes. Le regard s'attache à elles comme à l'espoir suprême ; et l'esprit du lecteur, ballotté avec l'âme du poète de l'abattement au doute et du doute au vain rêve, se prend à contempler avec délices le coin du ciel qui lui est ouvert.

Ainsi, dans les tableaux de bataille peints par les maîtres, on voit apparaître sur un fond de carnage, au milieu des scènes de désolation, quelques épisodes touchants qui rattachent à la vie et en rappellent les émotions familières.

Maintenant, faut-il se demander si le livre des *Destinées* marque un progrès sur les précédents ouvrages de M. de Vigny ou si, au contraire, il leur est inférieur. Nous en avons dit assez pour démontrer, ce nous semble, qu'il serait injuste d'établir une comparaison rigoureuse entre deux ordres d'idées et de sentiments dont le lien commun est presque invisible.

Si on ne peut dire que les *Destinées* ont ajouté à la gloire de l'auteur d'*Eloa,* elles n'accusent pas non plus de défaillance.

Ce qui leur donne un prix singulier, c'est qu'elles constituent un développement nouveau du génie poétique de M. de Vigny.

Aux deux ordres d'idées que nous venons d'indiquer correspondent, en effet, deux périodes de la même existence, et comme deux Vies distinctes. L'une est personnifiée dans *Eloa,* la première muse du poète; l'autre, dans *Eva,* la Béatrix désespérée de la seconde Vie.

Eloa, l'ange du mysticisme et des purs sentiments, plane dans les sphères supérieures; *Eva,* l'ange du doute et des communes souffrances, se tient plus près de nous et rase la terre; mais l'une et l'autre

sont animées du souffle immortel et soutenues par de puissantes ailes, qui porteront à travers les siècles le nom et les chants de l'illustre écrivain.

28 mai 1864.

LE MARÉCHAL DE SAXE

La première figure qui se présente à nos yeux, dans la galerie des bâtards de rois dont M. Victor de Seilhac a entrepris de raconter l'histoire, est celle du maréchal général des armées de France, Maurice, comte de Saxe.

C'est une physionomie à part dans l'histoire du XVIIIe siècle, empreinte d'une rare énergie et de la plus étrange originalité, moitié allemande et moitié française, qui résume à souhait les qualités et les défauts de la dure race saxonne et de la brillante société de Louis XV. Elle appartient à ce groupe d'hommes de guerre, de philosophes et de poètes qui jetèrent un vif éclat sur les derniers moments de la monarchie. Peu de personnages se rencontrent dans nos annales, qui aient porté aussi loin la gloire dans la fortune des armes et la folie dans les scandales de la vie privée. Maurice a un droit égal au burin de l'histoire et aux tablettes

de la chronique galante. Notre époque, si friande du merveilleux et du romanesque, des détails et des accidents historiques, a dû trouver de son goût le fils du roi Auguste. Les plus belles conceptions de nos auteurs modernes pâlissent devant l'étonnant imbroglio d'aventures, de passions, de coups de tête, d'actions d'éclat dont se compose la courte carrière de Maurice.

La publication récente de documents importants, trouvés dans les archives de Dresde, a offert un aliment nouveau à la curiosité et porté la lumière sur certains côtés de la vie du maréchal, notamment sur sa vie allemande, ses commencements, son éducation, ce que j'appellerai son temps de préparation aux grandes affaires.

Le comte de Saxe avait vingt-quatre ans lorsqu'il vint en France, déjà célèbre. Pendant son séjour à Paris, il entretint une vaste correspondance avec les cours du Nord, les ministres saxons, le roi de Pologne, Aurore de Kœnigsmarck, sa mère. Le duché de Courlande qu'il convoita toute sa vie, qui fut son ambition dominante, l'avait aussi engagé dans un échange actif de lettres et de mémoires. Ces divers documents ont vu le jour depuis peu de temps. M. de Seilhac dont le livre, au moment de cette publication, était fort avancé, a pu cependant les consulter, les confronter avec ceux déjà connus, leur emprunter quelques faits caractéristiques. D'autre part, il a eu la bonne fortune de posséder les notes et les papiers de M. le baron d'Espagnac,

son parent, ancien lieutenant général et gouverneur des Invalides, ami et compagnon d'armes de maurice de Saxe.

C'est au moyen de ces éléments divers, en les coordonnant avec soin, et surtout en s'inspirant du véritable esprit de son héros, du milieu dans lequel il vivait, que M. le comte de Seilhac a composé sur le maréchal de Saxe une curieuse monographie. Il a fourni dans cet ouvrage de son savoir étendu et varié, de sa judicieuse sagacité, de son talent d'analyse une preuve décisive. Le cadre est bien tracé; des détails choisis donnent du pittoresque au récit sans en ralentir la marche. Les événements s'enchaînent sans confusion; l'intérêt grandit avec le personnage lui-même, et, ce qui est une preuve de goût, l'écrivain, au lieu de s'arrêter aux faits qui ont popularisé Maurice en France, se borne à les reproduire d'un trait rapide, dans une peinture nette et raccourcie, mettant en un suffisant relief les qualités de sagesse, de prévoyance et de force avec lesquelles l'esprit supérieur de son héros ordonnait et exécutait toutes choses.

Les débuts du maréchal de Saxe, ses premières années, ont été dans le livre de M. de Seilhac l'objet d'une étude attentive.

A voir cet enfant vigoureux, intrépide, d'une rare fermeté de caractère, insatiable d'activité et de plaisirs, préoccupé déjà, hanté par les visions de gloire et de domination qui assiègent les âmes prédestinées, on pouvait aisément tirer son horos-

cope. Maurice est venu au monde tout d'une pièce ; il a reçu en naissant, pour ainsi dire, sa trempe définitive. Aucune des qualités ni aucun des vices qui ont percé dans l'enfant ne feront défaut à l'homme mûr ; ils ne recevront du temps et des circonstances que leur complet épanouissement.

Maurice est né le 15 octobre 1696, dans un petit village d'Allemagne, à Gosslar, près de Quedlinbourg. A douze ans, poussé déjà par ce besoin de mouvement qui le tourmenta toute sa vie et par son génie familier, le démon de la guerre, il quittait la cour de Dresde, la comtesse de Kœnigsmarck, traversait l'Allemagne et allait prendre rang dans l'armée des alliés sous le commandement du prince Eugène et de Malborough. Il assistait à la prise de Lille, avait un cheval tué sous lui au siège de Tournai et son chapeau percé de balles. L'année suivante, il prenait part au siège de Mons et s'y faisait remarquer, au milieu des plus grands dangers, par la vigueur de ses coups et une témérité plus heureuse que sage.

— Comte, lui dit le prince Eugène, il ne faut pas confondre la témérité avec le vrai courage.

— Il n'y a qu'un homme ne connaissant pas le danger, s'écriait le duc de Marlborough, qui puisse faire ce qu'il fait.

L'impétueux Maurice, tout enflammé alors, comme les jeunes gens de son temps, par les récits des victoires de Charles XII, brûlait de se mesurer avec ce capitaine. Il eut le bonheur de le rencontrer

à Stralsund et d'apprendre l'art de la guerre à son école.

C'est à cette époque — il avait seize ans — que se place un malheureux épisode de sa vie, son mariage avec la fille d'un grand seigneur, la comtesse de Loeben, dont les immenses richesses étaient convoitées par tous les princes en disponibilité du royaume de Saxe. La comtesse se nommait *Johanna Victoria*. — Allons, c'en est fait, dit-il, j'épouse la *Victoire !* — Il épousa la victoire en effet, mais aux dépens de *Victoria* dont il dissipa la fortune et qu'il abandonna peu de temps après. Cette nature emportée était peu faite pour se plier aux lois du mariage et en observer les devoirs. De son côté, la comtesse de Loeben avait des habitudes de dissipation dont son nouvel état ne put l'affranchir; elle donna plus que jamais carrière à ses passions. Les chroniqueurs du Nord se sont montrés fort sévères pour cette jeune femme et sont allés jusqu'à l'accuser d'avoir médité l'empoisonnement de Maurice et d'Aurore de Kœnigsmarck. Rien de moins justifié que cette accusation. Mais Maurice voulait le divorce; sa mère secondait ses vues; le roi lui-même avait cédé aux instances d'Aurore et de son fils. Il est probable que, dans un excès de zèle, pour plaire à leurs maîtres, quelques courtisans peu scrupuleux mirent en circulation cette abominable calomnie. Quoi qu'il en soit, le mariage fut rompu et le comte de Saxe, libre de tout lien, vint se fixer en France avec le brevet de maréchal de camp.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette circonstance du mariage de Maurice demeura longtemps ignorée à Paris. Mme de Pompadour, qui aimait à savoir le fond des choses sur les questions d'alcôve, lui demanda un jour s'il avait jamais été marié : — Madame, dit-il, comme le monde va à présent, il y a peu d'hommes dont je voulusse être le père et peu de femmes dont je voulusse être l'époux. Ce propos cynique ne fut pas relevé. Rien n'était plus simple pourtant : — Maréchal, le temps va comme on le pousse ! — Mais il n'y avait pas de moralistes par là, et l'indiscrète favorite se sentit prise.

M. Saint-René Tallandier, qui a publié récemment dans la *Revue des Deux-Mondes* une étude sur Maurice, prétend, contrairement à la version la plus accréditée, que le comte de Saxe quitta l'Allemagne et se rendit à Paris sans opposition de la part du roi son père. Il invoque à l'appui de son opinion quelques indications tirées des documents de Dresde et particulièrement une lettre d'un des conseillers du roi, qui témoigne des dispositions favorables d'Auguste. La tradition suivie par les historiens et biographes du comte de Saxe, adoptée par M. de Seilhac, tradition qui signale les vives résistances de la cour de Pologne, nous paraît devoir être préférée. Le roi Auguste, enveloppé par les querelles et les complications qui divisaient les cours du Nord, avait dès lors le vague pressentiment des périls qui menaçaient son trône; il

ne voyait qu'avec regret s'éloigner un fils digne des hautes destinées qu'il avait rêvées pour lui-même, un fils qu'il avait toujours aimé, dont la renommée avait rejailli sur le trône de Saxe et dont les talents militaires pouvaient, dans de pressantes conjonctures, préserver sa couronne et illustrer son règne.

Les scrupules élevés de notre patriotisme moderne, les sentiments d'honneur national qui ne permettraient pas de nos jours à de jeunes officiers de fortune de mettre leur épée au service de toutes les causes, au risque de s'en servir contre leur patrie, n'existaient pas encore. Les plus nobles étrangers, le maréchal de Berwick, le général de Lowendal, le comte de Saxe, honorèrent les drapeaux de la France, sans manquer à leurs obligations envers leur souverain ou leur pays. La France donna le prince Eugène à l'Autriche. Georges Keith, comte-maréchal d'Écosse, servit successivement à la même époque sous les ordres du tzar et de Frédéric.

On sait ce que fit Maurice en France, avec quelle ardeur il s'occupa de discipliner l'armée, de perfectionner l'art de combattre, réglant tous les détails, prévoyant toutes les difficultés, combinant des manœuvres et une organisation nouvelles, consignant dans un ouvrage célèbre ses *Rêveries militaires*. Des rêveries pour le temps où il vivait, c'est possible ! L'expérience en a consacré le mérite, démontré la valeur. Maurice, en capitaine de génie,

avait discerné les qualités essentielles du soldat français, sa puissance d'attaque, d'élan; il avait imaginé une tactique conforme à ses aptitudes : la rapidité des marches, la spontanéité et l'imprévu des mouvements, le corps à corps à l'arme blanche, le terrible jeu de la baïonnette. Tels furent ses moyens d'action et de victoire.

La paix d'Utrecht avait fait son temps et le vent de la guerre soufflait sur la France. Maurice de Saxe trouva dans notre pays un théâtre au niveau de son génie. Qu'il nous suffise de mentionner pour son impérissable gloire les sièges de Prague et d'Egra, les mémorables campagnes de Fontenoy, de Raucoux, de Laufeld. Maurice, épuisé, languissant, souffrant d'une hydropisie, déploya à Fontenoy des prodiges de bravoure et d'habileté. — Que pourrez-vous faire, lui avait dit Voltaire, en cet état de faiblesse? — Il ne s'agit pas de vivre, répliqua le comte, mais de partir. — Les fatigues, les dangers, les sacrifices de toute sorte qu'impose la guerre n'arrachèrent jamais un murmure à ce vaillant général. Il se montra, par son courage à supporter les plus cruelles privations, le premier soldat de son armée, et par son respect des lois militaires, un observateur exemplaire de la discipline.

Ajoutons qu'il fut aussi le plus humain des chefs d'armée. Un lieutenant-général lui proposait un jour d'enlever un poste ennemi : — Vous y perdrez au plus une douzaine de soldats. — Passe, répar-

tit vivement le maréchal, si c'était une douzaine de lieutenants-généraux.

Les grands capitaines de Louis XIV n'avaient pas mieux fait pour l'illustration des armes françaises. Le XVIII[e] siècle touchait au zénith de la gloire militaire. Maurice avait enchaîné la victoire à nos drapeaux; il ne connaissait pas les revers. Les poètes du temps s'épuisaient en variantes du vers de Boileau : *Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire;* ils célébraient à l'envi dans le vainqueur de Raucoux le favori des dieux et le dieu Mars en personne. Louis XV combla de faveurs et de richesses son invincible serviteur. M[me] de Pompadour lui écrivit qu'il était l'enfant gâté de la fortune. Un connaisseur, Frédéric, roi de Prusse, manda à Voltaire : « J'ai vu le héros de la France, le Turenne du siècle de Louis XV; je me suis instruit par ses discours dans l'art de la guerre. Ce général paraît être le professeur de tous les généraux de l'Europe. »

Le courage, les nobles actions, les vastes desseins exigent une tension d'esprit, une hauteur d'âme qui devraient, ce semble, être incompatibles avec le désordre des mœurs et la bassesse des sentiments. On a peine à comprendre qu'un cœur trempé dans la discipline, dans l'observation des devoirs militaires, élevé à l'école de l'expérience et des rudes périls, mûri par les feux de la gloire, accoutumé aux spéculations de l'ambition politique, ait pu se complaire dans la fréquentation des ignobles plaisirs et la recherche des distractions avilissantes.

Maurice, malheureusement, subit les instincts de sa nature sensuelle et voluptueuse; s'il avait suivi les conseils de son premier précepteur, de son ami le duc de Schulembourg, il aurait peut-être vaincu son tempérament déréglé; mais il n'essaya même pas d'entrer en lutte avec lui-même; la force lui manqua pour ce grand ouvrage.

Il est juste qu'il porte devant la postérité la responsabilité de ses frasques et de ses folies. Le temps où il vivait en partagera avec lui le fardeau. Les exemples qu'il rencontra, enfant et jeune homme, dans les cours de Dresde et de Pologne, n'étaient pas de nature à le préserver des écueils. Son père fut un politique consommé, mais un artisan de scandales et de honteuses dissipations. Le séjour de Paris et de Versailles, loin d'imposer un frein à ce fougueux tempérament, le précipita dans tous les excès. Le fier Saxon était entré dans l'enfer galant de la Régence, la tête haute et le rire aux lèvres, comme un roué des petites maisons. Hâtons-nous de dire à sa décharge qu'il se garda d'y prendre racine et de s'y enfoncer définitivement, comme le duc de Richelieu ou Dubois. Il sut toujours en sortir à temps, lorsque le soin de son ambition ou de son honneur l'exigea. On le voyait passer tour à tour, rapide comme l'éclair, à Berlin, à Varsovie, à Saint-Pétersbourg, à Dresde, à Bruxelles, promenant son ambition inquiète et ses ennuis dans toutes les cours et dans toutes les fêtes. Quand l'heure du danger sonna, il ne fut jamais

absent. Le comte de Saxe accomplit de glorieuses choses; il en rêva de plus grandes : la couronne du duché de Courlande et de Semigalle, le gouvernement de la Corse, le trône de Russie, un empire des juifs, l'organisation et la domination du Nouveau-Monde. Beaucoup des hommes de son temps livrèrent aux voluptés leur vie tout entière; il fit deux parts de la sienne. Celle des nobles soucis et des belles actions ne fut pas la moins large, ce qui ne veut pas dire que la part du diable fût petite.

Maurice fut lié avec Voltaire, comme Frédéric, mais d'une façon plus durable; les relations d'amitié qui s'établirent entr'eux se continuèrent sans interruption jusqu'à la mort du maréchal. Il avait un goût prononcé pour les lettres, les arts, les fictions et les jeux de la scène; il recherchait la compagnie des écrivains et ne dédaignait pas celle des filles de théâtre, qu'il redoutait cependant, s'il faut l'en croire, plus que *les hussards de la reine de Hongrie*. Fils de roi, soldat heureux, capitaine admirable, doué d'un aimable esprit, très fier et très beau de sa personne, ce qui n'était pas un médiocre avantage sous le règne de Mme de Pompadour, on devine aisément les cajoleries et les caresses dont il était l'objet dans les salons à la mode. Il faisait du reste grande figure au milieu de ces éloquents et beaux esprits qui se réunissaient chez Mme de Tencin ou chez Mme de La Poplinière, Montesquieu, Voltaire, Helvetius, Grimm, Diderot, Fontenelle. Tous ces rois et princes de l'intelligence

lui marquaient toutes sortes de respects. Quant aux femmes, elles idolâtraient le galant *Vainqueur,* intriguaient pour lui, le soutenaient, au nord et au midi, de leur crédit, de leurs cabales, de leurs trésors. Adrienne Lecouvreur, la charmante actrice de la Comédie-Française, vendit tous ses bijoux 40,000 écus pour lui venir en aide dans l'affaire du duché de Courlande. Son faste, son grand air, ses prodigalités, séduisaient, fascinaient les frivoles déesses du jour ; ils firent tourner la tête aux graves philosophes, si bien qu'un jour messieurs de l'Académie française vinrent lui offrir une place dans leur compagnie. Le comte s'en défendit spirituellement, alléguant son ignorance de l'orthographe et la surfaisant ce jour-là de plus belle : « Cela, dit-il, miré comme une bage à un cha. Je crains le ridicule et celui-ci en serét'un. »

Notre compatriote Marmontel, qui n'était pas encore de l'Académie, mais qui vivait, en renom déjà, dans le monde des écrivains et des poètes, approuva fort la démarche des académiciens, et pour cause : il avait tout intérêt à se concilier les bonnes grâces du maréchal. Marmontel, disons-nous, en habitué des coulisses, avait un jour fait main basse sur une *connaissance* de Son Excellence, une actrice, Mlle Navarre, fille d'assez bonne maison, jolie et spirituelle, qui était de la troupe du comte de Saxe, et avait passé à l'ennemi sous les ordres de l'heureux auteur d'*Aristomène*. A cette occasion, le Jupiter de Fontenoy avait froncé le

sourcil et Marmontel était consterné. — Mais un malheur n'arrive jamais seul. Quelqu'un de l'entourage du comte de Saxe s'avisa de confier à Marmontel l'éducation dramatique d'une protégée du maréchal, Mlle Verrière. L'élève était belle, intelligente, docile, d'un caractère aimable et d'une *indolence* à se laisser aimer ravissante. Le professeur et l'élève qui répétaient ensemble les premières scènes de *Zaïre* et d'*Orosmane*, prirent leur rôle au sérieux. — Dès notre seconde leçon, dit le trop sensible Marmontel, ces mots *Zaïre*, *vous pleurez !* furent l'écueil de ma sagesse. Le maréchal, qui était alors en Prusse, à la cour de Frédéric, apprit cette équipée ; il éclata de fureur. De retour à Paris, il voulait absolument fustiger le ravisseur. « Il allait, disant dans le monde, à la cour, et au roi lui-même, que ce petit insolent de poète lui prenait toutes ses maîtresses. » Marmontel ajoute dans ses mémoires auxquels nous empruntons l'anecdote, — entre parenthèse, et d'un air contrit : « Je n'avais cependant que celles qu'il abandonnait ! » Il ne savait quel châtiment lui était destiné, ni comment s'y soustraire, était dans des transes cruelles, regardait d'un œil d'envie par delà les montagnes, sa petite ville de Bort, si tranquille, cherchait un coin où se blottir.

Heureusement un ami du maréchal, le prince de Turenne, le tira de peine : — Vous êtes cause que le maréchal de Saxe a quitté mademoiselle Verrière; voulez-vous me donner votre parole de ne plus la voir ? Son malheur sera réparé.

Marmontel lâcha Mlle Verrière, et la paix fut conclue. « Le maréchal avait fini par se montrer magnanime envers moi, dit Marmontel, comme le lion de la fable envers le souriceau. A la première représentation de *Cléopâtre,* s'étant trouvé dans le corridor face à face avec moi, en sortant de sa loge (rencontre qui me fit pâlir) il avait eu la bonté de me dire ces mots d'approbation : *Fort bien, monsieur, fort bien !* »

Fort bien, en effet; le lion de Fontenoy pouvait mettre en pièces le souriceau de Bort; il lui pardonna. En homme d'esprit, il aima mieux jeter un voile sur des faiblesses qui lui étaient habituelles, et ne pas se montrer trop scandalisé d'infidélités qu'il avait mises à la mode. Maurice était bon prince !

— Voilà, sous ses aspects les plus saillants, cette étrange nature de soldat et de bel esprit, de débauché et de héros; le génie marié à la licence; le sublime à côté du trivial; l'illustre champ de Raucoux confinant aux coulisses de l'Opéra. Un fils de roi, comte de Saxe, maréchal général des armées de France, a des appétits inférieurs et grossiers. Lui, le rêveur d'empires et le moissonneur de lauriers, il a fait, comme Faust, un pacte avec Méphistophélès; il montre des audaces à la Richelieu et noue des intrigues à la Scapin. Il a le génie des vastes conquêtes comme Alexandre et le goût des vilenies obscènes comme un habitué du parc-aux-cerfs. Le demi-dieu touche à l'aventurier. Turenne est doublé de Faublas. Ne forçons pas les couleurs :

c'est tout simplement Maurice de Saxe qui s'est endormi, entre deux victoires, sur le *Sopha* de Crébillon.

Exposant un jour, à vingt ans, devant le comte de Friesen, ses plans sur le duché de Courlande, il disait : « Je rêve, ma foi, mon cher comte. »

Plus tard, trente-quatre ans après, les dernières paroles qu'il proféra furent celles-ci : « J'ai fait un beau rêve. »

Maurice se jugeait lui-même. Ses desseins furent préférables à ses actions et son rêve valut mieux que sa vie. Les passions et les intérêts du temps bornèrent ses destinées.

Le comte de Saxe, depuis la bataille de Laufeld, s'était retiré à Chambord. Il y vivait au milieu d'un luxe royal, visité comme Voltaire à Ferney par les grands de l'époque, les ambassadeurs, les ministres, voire même par les filles du roi, Mmes Louise et Sophie de France.

C'est là, un jour de novembre, en 1750, dans un coin du parc, sur le théâtre de ses fastueuses folies, qu'il périt misérablement, percé d'un coup d'épée par le prince de Conti, à la suite d'un duel dont les circonstances sont demeurées mystérieuses.

Triste fin pour un si beau rêve ! La France seule n'a pas le droit d'accuser trop haut sa mémoire.

Maurice, en mourant, légua sa gloire à notre patrie, son génie novateur aux armées de la Révolution et de l'Empire qui allaient venir, son amour des lettres et des arts et même sa plume sans ortho-



graphe à un écrivain de nos jours qui marque au premier rang, une femme, son arrière-petite-fille, l'auteur de *Mauprat* et de *Valentine*, dont l'âme orageuse se ressent de ses origines.

Tels sont quelques-uns des principaux traits de la physionomie du maréchal Maurice de Saxe. Pour pénétrer les ressorts et le sens intime de cette organisation exceptionnelle, il faut lire l'ouvrage de M. le comte de Seilhac. C'est un bon livre, médité avec sagesse, composé avec méthode, écrit avec distinction. Les amis des lettres qui s'intéressent au mouvement de la pensée et au progrès de l'étude dans notre pays, doivent accueillir avec faveur, toutes réserves demeurant faites pour les divergences d'opinion et de vues, des productions où se rencontrent, dans une heureuse alliance, le sentiment éclairé de l'histoire, la sagacité d'un esprit élégant et un jugement libre.

20 novembre 1864.

C. DOUCET ET J. SANDEAU

—

M. le comte Alfred de Vigny logeait à Paris, comme chacun sait, dans une tour d'ivoire où il rentrait ponctuellement chaque jour avant midi. C'est à M. Sainte-Beuve que nous sommes redevable de ce piquant détail :

> ... et Vigny plus secret
> Comme en sa tour d'ivoire avant midi rentrait.

Or, un jour, il arriva que le poète monta dans sa tour à l'heure accoutumée, pour n'en plus sortir, de telle sorte que son fauteuil à l'Académie devint vacant et que les *Quarante* moins un lui donnèrent pour successeur M. Camille Doucet.

De son vivant déjà, comme l'indique la pittoresque image de M. Sainte-Beuve, l'illustre et secret rêveur s'occupait peu des choses de la terre, et, à le considérer uniquement dans ses aspirations idéales et ses délicatesses spiritualistes, abstraction faite du pathétique auteur des *Destinées*, on peut

dire qu'il a passé parmi nous, effleurant le monde, comme un rayon.

Maintenant que le voilà revêtu de la robe blanche des poètes élyséens et admis à la cour de ces rois immortels, Virgile, Dante, Shakspeare, il ne doit prêter qu'une oreille bien distraite aux vilaines harmonies d'ici-bas.

Cependant on raconte que les grands esprits disparus de la terre ne sont pas insensibles aux attentions dont ils sont l'objet de la part des simples mortels et que, semblables aux dieux, ils aiment l'encens. S'il en est ainsi, la dernière séance de l'Académie française a du chatouiller agréablement le cœur de M. de Vigny, car elle a été presque entièrement consacrée à l'Éloge qu'ont fait de lui, suivant l'usage, le récipiendaire M. Doucet et le directeur M. Jules Sandeau.

Leurs discours que nous venons de lire se distinguent par un sincère amour des lettres, une veine de belle humeur et d'urbanité, un ton d'élégante modération qui font honneur aux deux écrivains. Ils sont du reste conçus et ordonnés d'après le plan le plus académique. Les périodes s'y déploient avec la majesté régulière des jardins de Le Nôtre; pas le moindre labyrinthe; pas de surprise; ce sont de droites allées, des promenades parfaitement ornées et ratissées, qui se croisent symétriquement, dont un coup d'œil embrasse l'ensemble et les détails, plantées d'ifs et de cyprès et d'autres arbres funéraires que la main des orateurs a taillés en forme

de berceaux, de colonnades et d'urnes; quelques autels sont ménagés par intervalle, au détour des allées, sous les charmilles, et c'est là, devant ces reposoirs élevés à la mémoire de l'académicien défunt, que les thuriféraires de service entonnent leurs cantiques et font brûler leurs essences odoriférantes.

M. Doucet, le néophyte, quoique visiblement embarrassé dans ses nouvelles fonctions, s'en est acquitté avec une piété louable. J'ai, malgré cela, une préoccupation étrange, un singulier doute qui me fait craindre qu'un aussi beau zèle n'ait pas complètement satisfait le difficile auteur des *Destinées*. Il était très exigeant, en effet, M. de Vigny; son odorat était si fin, si fin ! les vulgaires pastilles du sérail le tentaient peu et ce n'était pas trop des parfums de l'Arabie pour réjouir son aristocratique personne. Oui, il ne fallait rien moins, de son vivant, pour le faire s'épanouir et déployer sa blanche hermine, que le stimulant des louanges les plus raffinées.

On serait tenté de croire que l'Académie qui ne faisait pas précisément mauvais ménage avec lui, mais qui le laissait volontiers à l'écart méditer et rêver sur sa colonne, lui a presque joué un mauvais tour en lui désignant pour successeur un écrivain recommandable à plus d'un titre, mais peu façonné aux manières du barde gentilhomme, inhabile à dégager du nuage les pures spéculations de l'esprit, à exprimer les extrêmes délicatesses du

sentîment, se tenant, à l'inverse de M. de Vigny, plus près de la terre que du ciel, un poète aussi, mais un poète d'antichambre, ami des Frontins et des Lisettes.

Nous ne voudrions pourtant pas être mal compris et donner de M. Doucet une idée désobligeante que nous n'avons pas. On se méprendrait sur notre jugement si on l'interprétait dans un sens trop absolu. Le nouvel académicien a acquis dans le monde littéraire une célébrité qu'il ne nous conviendrait pas d'amoindrir.

Quand les portes de l'Institut se sont ouvertes devant lui, elles n'ont certes pas donné passage à un premier venu des lettres; il faut, à notre sens, tenir en grande estime un écrivain qui unit à l'amour de son art une vérité d'observation et une habileté dramatique peu communes; qui rachète les imperfections de son talent, c'est-à-dire son défaut d'ampleur et d'originalité, par le soin qui préside à ses compositions et le respect de la dignité du public auquel il s'adresse.

M. Camille Doucet est arrivé à l'Académie avec un assez mince bagage, mais les bagages littéraires ne s'apprécient pas au poids. Cela est si vrai que M. Sandeau a osé déclarer, avec toutes les formes requises dans la circonstance, qu'à ce gros colis, en cinq actes, bourré des hémistiches et des intentions les plus honnêtes, qui s'appelle la *Considération,* il préférait la légère valise qui a nom le *Fruit*

défendu et les *Ennemis de la Maison,* deux succès dont l'Académie a paru se souvenir.

Donc, le talent de M. Doucet est hors de cause. Ce que nous avons voulu marquer d'un signe distinctif, c'est son genre d'esprit, sa nuance et son niveau, l'infranchissable ligne qui le sépare de M. de Vigny, et par suite l'effort qu'il s'est imposé pour peindre une nature d'écrivain si différente de la sienne, d'une si rare élévation et en même temps d'une sensibilité si personnelle.

Aussi, son embarras est grand; il tâtonne; il fait le tour du sujet et n'y entre pas; les traits caractéristiques lui échappent; il se prend aux circonstances anecdotiques, fugitives; son discours abonde en détails bibliographiques; c'est un article dans le genre Vapereau, plus soigné et plus complet, fleuri comme il convient pour une fête des lettres; mais de la chose essentielle, de la nature intime de l'écrivain, des éléments constitutifs de son talent, rien ou presque rien. Le personnage disparaît sous les draperies et il s'ensuit que les vibrations du cœur du poète, étouffées sous le poids des ornements accessoires, n'arrivent pas jusqu'à l'oreille de l'auditeur qui les attend.

C'est là une grave lacune. Si *Eloa*, *Moïse, la Fille de Jephté, la Femme adultère,* sont l'expression d'un noble idéal, plein de sérénité et de majesté religieuses, il faut reconnaître que *Chatterton*, *Stello*, les *Destinées,* portent l'empreinte d'un esprit de son temps et d'un cœur débordant de vie. Ce

sont les coups d'aile de cet esprit, les pulsations de ce cœur que nous avons cherchés vainement dans l'Éloge de M. Doucet. Le panégyriste a bien proclamé que le vase est admirablement ciselé et que la liqueur qu'il contient est délicieuse; mais est-ce tout ? Ma curiosité est plus difficile à satisfaire et mes exigences augmentent, en présence d'un talent supérieur dont la physionomie morale m'attire, et d'un écrivain qui parle au nom de l'Académie; je veux écarter les voiles et voir dessous; je veux savoir quels procédés l'artiste a employés pour donner à ses ouvrages l'éclat qui a fait leur fortune, de quelle inspiration ses compositions découlent, quelles influences ont impressionné son esprit, par suite de quelle élaboration s'est amassée en lui cette suave liqueur de poésie qui faisait autrefois, dit-on, la joie des dieux et qui enivrera jusqu'au dernier des hommes.

Le brillant rôle que M. de Vigny a joué dans la croisade romantique, son action sur les esprits de son époque et sa vive trace dans la littérature contemporaine; le sentiment qu'il a toujours tenu si haut du sacerdoce des lettres, de leur mission civilisatrice; sa foi dans les destinées de la poésie qu'il a portée à l'extrême limite, jusqu'aux exagérations d'une sorte de pontificat dont il était lui-même l'expression solennelle; son action toute de modération et d'élévation morale, au plus fort de nos querelles littéraires, par le seul exemple de la décence, de la dignité, de la distinction qui se faisaient remarquer

dans ses ouvrages, drames, romans ou poèmes; enfin les préoccupations, les angoisses et les rêves de ce curieux esprit, qui ont laissé leur visible empreinte dans ses œuvres, depuis le paradis d'*Éloa* jusqu'à la passion et au calvaire des *Destinées,* voilà ce qu'il fallait chercher, étudier, mettre en lumière; voilà le côté intéressant que M. Doucet a laissé dans l'ombre, que M. Sandeau a indiqué.

Votre portrait est fait et bien fait, a dit M. Sandeau dans sa réponse au récipiendaire. Simple précaution oratoire et formule de politesse. M. Sandeau, en effet, a aussitôt repris l'esquisse, l'a modifiée, retouchée, complétée et embellie. Il convient d'ajouter que cet académicien était bien plus à son aise pour parler de M. deVigny, aux côtés duquel il avait autrefois vécu, et qu'il était aussi plus compétent pour le juger, grâce au tour mélancolique de son imagination et aux qualités poétiques de son esprit. Il a donc remis sur le chevalet, d'une façon courtoise et sans que M. Doucet pût en prendre ombrage, le portrait de M. de Vigny, a ajouté quelques traits, insisté sur d'autres et répandu sur l'ensemble du personnage les couleurs et les apparences de la vie.

M. Jules Sandeau est la crême des hommes, le plus édulcoré des écrivains; il distille à ravir les sucs de l'éloge, et comme Ganymède dans le banquet des dieux, il sait d'une main sûre verser à la troupe immortelle le précieux nectar qui flatte le goût sans causer d'ivresse. Son langage élégant,

aimable, éloquent ressemble à ce breuvage inoffensif; il a plus de finesse que de chaleur, plus de grâce que de force; il plaît et ne grise pas. Le public bien élevé le prise fort et le succès n'a pas manqué à ses livres. Du temps même d'*Antony* et de *Cromwel*, sa réserve et sa modération le distinguaient entre ses émules; si parfois il prenait son vol en compagnie des aigles de l'époque, il se tenait prudemment à distance et semblait se méfier du soleil. Une fois seulement, aux jours de sa jeunesse, il se livra, dit-on, à une course folle à travers la forêt romantique; or, comme il portait en ce temps-là une longue chevelure, on raconte qu'il fut pris par les cheveux aux branches luxuriantes du plus tendre réalisme, si bien qu'il fallut l'intervention d'une fée de génie pour le délivrer et qu'en récompense il fit cadeau de la moitié de son nom à la bonne fée Urgèle de Nohan.

Parler de ce bon temps, de ses compagnons célèbres, des héros et des demi-dieux qui peuplaient alors la scène littéraire, de M. de Vigny, d'*Eloa* et de *Chatterton,* et, par devoir comme par goût, être obligé envers son prochain à toute sorte d'égards et de caresses, avoir à tresser une couronne de lauriers en l'honneur de l'auteur de *Cinq-Mars* et une couronne de fleurs à l'intention de M. Doucet, quelle aubaine pour M. Sandeau ! Aussi il faut l'entendre, comme il s'applaudit de la fortune qui lui a permis, en un même jour, de glorifier la mémoire d'un

poète qu'il admire et de souhaiter la bienvenue à un confrère qu'il aime !

Oui, ça été une véritable fête pour lui et il a rempli sa double tâche avec un tact, une dextérité, une finesse de touche remarquables. Il s'est d'abord tourné vers M. Alfred de Vigny et l'a encensé le plus dévotement du monde ; puis, il s'est retourné vers M. Doucet et l'a de même congratulé gravement ; ensuite, comme il a de jolies petites ailes, le gros Jules Sandeau, il a pris son essor et s'est élevé dans les airs, pas trop haut, et là, au milieu des nuages formés par l'encens académique, il a redit aux échos attentifs la gloire et les succès de son nouveau collègue, donnant ainsi à MM. les membres de la Société des gens de lettres l'exemple de la confraternité la plus édifiante.

Le discours de M. Jules Sandeau fait du tort à celui de M. Doucet ; il a du mouvement, de la couleur, du trait, un regain de jeunesse et d'enthousiasme ; il est à citer comme un modèle du genre tempéré. La figure de M. de Vigny s'en détache agréablement. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Le portrait définitif reste à faire.

De même que, dans les solennités du culte catholique, on voit les hauts dignitaires de l'Eglise officier en personne, de même il appartiendrait aux pontifes les plus élevés des lettres de décerner aux renommées d'élite de l'Académie l'Eloge qui leur est dû.

Mais les choses ne vont pas ainsi à l'Institut ; le

hasard distribue souvent les rôles, de telle sorte que, lorsqu'il serait besoin de Talma pour célébrer les funérailles de Britannicus, c'est Beauvalet ou Ligier qui d'ordinaire se présentent.

L'Académie ne déploie toutes ses pompes qu'à de rares intervalles ; elle a ses grands jours et ses modestes assises, ses jours de gala et ses petits raouts.

Nous venons d'assister à un simple raout littéraire.

Il ne sied pas, paraît-il, que les génies de l'endroit se prodiguent inconsidérément, et il ne se peut pas non plus que nous avalions de l'ambroisie à tous nos repas.

Déjà les cloches du palais Mazarin sont en branle et annonçent la prochaine réception de M. Prévost-Paradol ; on en dit merveille ; nous y serons.

En attendant le concert à grand orchestre, je me contente de la petite pièce et je prends plaisir à voir, entre les pieds des coursiers fameux de l'Académie, sautiller et voleter les gentilles bergeronnettes.

3 mars 1866.

PRÉVOST-PARADOL ET GUIZOT

—

Le temps n'est plus où l'on pouvait dire de l'Acamie française ce que Voltaire disait de l'académie de Soissons : c'est une honnête fille qui ne fait pas parler d'elle.

Elle fait au contraire beaucoup parler d'elle, l'Académie qui siège au palais Mazarin, et elle tient à l'heure présente le haut de la scène. Ses faveurs sont l'objet des plus vives compétitions et ses représentations se succèdent avec un redoublement d'éclat.

Nous avions annoncé la grande pièce; elle est jouée. La séance du 8 mars dernier, si elle n'a pas donné raison aux malicieuses conjectures du public, a du moins justifié la curiosité qui s'attachait à une cérémonie d'un caractère exceptionnel et pleinement répondu à l'intérêt qu'on était en droit d'attendre de la distinction des personnages appelés à y remplir un rôle.

Bien que le rideau soit maintenant baissé et que les acteurs, rentrés dans la coulisse, aient déposé leurs costumes de théâtre, les applaudissements durent encore.

Il a dû sentir dans son cœur les plus nobles tressaillements de l'orgueil, le nouvel élu, ce jeune homme comblé des grâces corporelles, orné des meilleurs dons de l'intelligence, animé de toutes les audaces, qui a eu l'insigne fortune d'être nommé, à l'âge de 35 ans, chevalier de l'ordre académique et de recevoir, en cette circonstance, l'accolade de l'un des orateurs les plus renommés de notre temps.

L'heureux écrivain et la belle chance ! — L'élite intellectuelle de Lutèce, les dames titrées du faubourg Saint-Germain, les élégantes baronnes de la finance et de l'industrie le vantaient, le poussaient, lui faisaient cortège. C'était un entraînement, un engouement, comme cela se vit autrefois pour Maurice de Saxe, lors de son entreprise sur la Courlande. Il était le favori de M. Thiers, le protégé de M. Berryer, l'ami de M. Jules Favre. M. Saint-Marc Girardin lui criait : courage! M. Villemain lui disait : bravo ! Il était considéré comme un maître hors de pair dans la salle d'armes des frères Bertin et salué comme une étoile dans l'oratoire de M. Sylvestre de Sacy. Tout le monde conspirait en sa faveur, pariait pour lui. Ainsi prôné, soutenu, comment ne pas arriver ? il suffisait de vouloir.

Et c'est ainsi, grâce à ce concours de sympathies, grâce surtout à lui-même, aux richesses de son es-

prit et à sa valeur morale, par le chemin des relations puissantes, des hautes amitiés, des succès universitaires, des victoires académiques, que le triomphant polémiste tout chargé encore des palmes de l'école, et tout échauffé du feu sacré qui animait le jeune la Boétie lorsqu'il écrivit son traité de la *Servitude volontaire,* patronné et porté par le crédit des grands, par une faveur populaire toujours croissante, est arrivé sans y prétendre et presque sans y croire aux suprêmes honneurs de l'apothéose.

Cette rare fortune est justifiée en bien des points et nous ne voulons en rien rabattre. Songez donc !

M. Prévost-Paradol a fait son entrée dans le monde politique à une époque troublée et profondément bouleversée par nos récentes révolutions. — La Presse, précipitée du Capitole sur la roche Tarpéienne, était tenue en défiance, regardée du plus mauvais œil. L'éloquence passait pour un pathos de mauvais goût et une vile monnaie, tandis que le silence de Conrart était d'or. Il fallait, pour prendre le dessus et ramer contre le vent, une volonté très ferme, et surtout, pour échapper aux écueils de l'avertissement, aux récifs de la suppression, une habileté de main supérieure. Et de fait, M. Prévost-Paradol montra dès ses débuts une souplesse de plume, une flexibilité de talent, une solidité de vues qui lui conquirent tout de suite les plus honorables suffrages, si bien que le *Journal des Débats*, qui est le maître des journaux, n'eut

rien de plus pressé que d'attacher à sa rédaction un débutant qui s'annonçait sous de si favorables auspices, un écrivain de bonne race, aussi courtois qu'indépendant, remarquable par son savoir et son atticisme, né tout exprès et façonné pour parader dans le carrousel *des Débats*, pour aiguiser artistement cette sorte de politique élevée et bienséante, finement ironique et digne tout ensemble, mise en honneur par M. de Sacy et qui confine à la littérature.

La feuille de M. Bertin se ressentit de cette précieuse conquête et connut pour la première fois le coup d'aiguillon de la popularité. Du temps de Louis-Philippe, elle faisait presque exclusivement les délices des politiques lettrés, de ce qu'on appelait la classe bourgeoise, ou du moins de l'élite de la bourgeoisie. Sa sphère d'action s'était élargie, et en haut comme en bas on demandait du Bertin, c'est-à-dire du Prévost-Paradol.

Ce publiciste avait une façon de dire les choses, très originale pour le temps, nouvelle pour la plupart des lecteurs, fort piquante, qui tournait adroitement les obstacles et déconcertait les cent yeux d'Argus. Quand il ne pouvait pas les dire tout haut, il les murmurait à voix basse et quand il ne pouvait pas les dire du tout, il avait encore le talent de les faire comprendre. Jamais l'art des sous-entendus, des réticences, des ruses de guerre et des perfidies permises n'avait été en France poussé aussi loin. Les flèches partaient, sifflaient; l'œil les suivait

curieusement dans l'espace; elles étaient brillantes, acérées, agiles ! Dans le temps qu'on mettait à se garer, on se sentait atteint.

Le *Journal des Débats* d'alors me représentait ces cirques renommés de Séville et de Madrid où se livrent les combats de taureaux. Le peuple était rangé tout autour de l'arène, dans l'amphithéâtre et sur les gradins. Dans les loges privilégiées se tenaient les grands de France, la haute noblesse parisienne, les princes de la littérature, des arts et de la politique.

Quand le robuste taureau impérial, lâché dans le cirque, bondissait et de ses cornes puissantes faisait voler les fragiles barrières, et que M. Prévost-Paradol se présentait dans l'arène, saluait le public, et se tournant vers son redoutable adversaire l'agaçait et l'irritait par ses prestigieuses manœuvres, il me semblait voir un de ces vigoureux et lestes *banderilleros* espagnols, qui se jouent en riant de la colère du monstre et affrontent ses coups à visage découvert.

Le jeune *banderillero* de la presse combattait ainsi, courageusement, le sourire aux lèvres, attirait tous les regards par la grâce et l'intrépidité de son jeu, inspirait un intérêt d'autant plus vif qu'il restait le plus souvent seul en avant, exposé aux ressentiments de son terrible antagoniste, et n'ayant pour se garantir ni le masque de Junius ni les immunités de langage permises sous le règne de George III.

Nous avons cité en commençant le nom de la

Boëtie. Nous ne voudrions pas insister sur la comparaison, mais il nous semble que M. Prévost-Paradol, par la direction de ses études, la générosité de ses instincts, la chaleur de ses convictions, la trempe affinée et résistante de son caractère, par la loyauté de son esprit et sa haine de la servitude, a plus d'un point de contact avec cette âme simple et forte de la Boëtie, dont l'autorité morale fut si grande et le patriotisme si élevé que Montaigne a pu dire de lui : « Il ne fut jamais un meilleur citoyen. »

M. Guizot qui était chargé de répondre à M. Prévost-Paradol, a tout d'abord, par une tactique de bon goût, reporté sur les lettres l'honneur de l'élection du récipiendaire ; et, comme pour mieux fixer la couleur purement littéraire qu'il se proposait de donner à son discours, il a rappelé avec complaisance les vives jouissances que, dans une cérémonie semblable, il lui fut permis de goûter, lorsque, pour la première fois, il eut l'honneur de faire en séance solennelle, il y a quelques années, l'Eloge de M. Biot, un académicien voué pendant sa longue carrière au culte unique des sciences, et de M. de Lacretelle, un écrivain demeuré invariablement fidèle à la cause des lettres.

Puis, après avoir ainsi constaté qu'aucune préoccupation étrangère à la fête du jour n'avait pénétré dans son esprit, ne devait détourner l'illustre assemblée des régions pacifiques où les lettres brillent d'un éclat sans mélange et sans partage, il a tracé du récipiendaire, de son genre de talent, de

ses convictions libérales, de ses passions généreuses, un portrait qui sera respecté des ans à l'égal d'une toile de Rubens ou de Van-Dick. — Comme les morts peuvent attendre, quelque distingués qu'ils soient, M. Guizot n'a fait qu'en dernier lieu la funèbre toilette de M. Ampère, l'académicien défunt dont le fauteuil est échu au publiciste des *Débats*. Mais avec quelle richesse de coloris, quelle abondance heureuse, quelle émotion éloquente ! On était entraîné, subjugué, séduit.

Le piquant de l'aventure, c'est qu'on ne s'attendait pas à une séance aussi bénigne, toute littéraire, et que les curieux étaient venus en foule, dans l'espoir d'assister à un tournoi parlementaire entre le premier ministre du gouvernement déchu et le Swift du second empire, ou tout au moins à quelques escarmouches désagréables au monde officiel. Le plaisir de les voir en présence avait mis sur pied le Paris des grands jours : on s'était fait par avance une fête d'applaudir pour ses malices cuisantes le jeune académicien, si habile dans l'art de lancer le javelot, et d'entendre son vénérable parrain, M. Guizot, l'ancien Jupiter de la majorité philippiste, si savant dans l'art de soulever et d'apaiser les orages. Le ciel, hélas ! est demeuré serein, la foudre n'a pas grondé et pas un éclair n'est venu troubler le limpide azur de la coupole mazarine.

Malgré la déception qui s'en est suivie, il faut savoir gré à MM. Guizot et Prévost-Paradol de leur attitude réservée et digne ; la modération de

ces éminents adversaires de l'empire est d'un bel exemple, et nous estimons qu'en prenant franchement, dans la circonstance, le parti de l'esprit contre l'esprit de parti, ils ont donné au public un signalé témoignage de leur probité politique en même temps qu'une leçon de bon goût.

Les assistants nombreux et choisis qui composaient l'auditoire, ainsi que la masse des lecteurs, ont été, dis-je, un moment désappointés; mais ils ont trouvé une compensation magnifique à leur désappointement dans l'hommage rendu aux lettres françaises par un écrivain qui leur doit son élévation aux plus hautes dignités de l'Etat, et qui, maintenant, rentré dans la paix de l'étude, leur consacre ses dernières ardeurs et ses derniers accents. Ce vieillard et ce jeune homme, venus des points opposés de l'horizon et des deux extrémités de la vie, se rencontrant au pied des mêmes autels, unis dans les mêmes sentiments et enflammés d'un zèle égal, nous ont offert un spectacle tel que la mémoire des hommes amis de l'éloquence ne saurait l'oublier.

M. Guizot nous a depuis longtemps habitués aux triomphes de la parole souveraine. La lumière de son intelligence est aussi pleine qu'au beau temps de son règne doctrinaire.

On ne peut assez admirer cette âme maîtresse d'elle-même, d'un élan toujours soutenu, supérieure aux outrages des ans, dont le foyer semble s'agrandir et projeter des flammes plus pures à

mesure qu'il s'incline à l'horizon. Sa vieillesse tranquille et forte, pleine de modération et d'ordre, nous étonne et nous ravit à la fois. Elle nous rappelle la vieillesse d'un romain célèbre, de Spurinna, l'ami de Pline le Jeune. « Spurinna m'a tellement charmé, écrivait Pline à Calvisius, que, s'il m'est donné de vieillir, je ne sache personne à qui je voulusse davantage ressembler dans ma vieillesse ; rien n'est mieux coordonné que son genre de vie ; j'aime l'arrangement dans la vie des hommes, surtout dans celle des vieillards, comme j'aime le cours réglé des astres. »

Si M. Guizot a éprouvé, lors de la réception de M. Biot, les joies intellectuelles dont il parle dans son discours, combien plus vivement et de plus près il a dû être touché par l'honneur qui lui était échu de décerner à la mémoire de M. Ampère le laurier d'un éloge public.

M. Ampère n'avait jamais été un étranger pour lui ; il était devenu dès la première heure un familier de sa maison, son protégé et son favori. En 1833, étant grand-maître de l'Université, contrairement aux présentations qui lui étaient faites et malgré l'opposition qu'il rencontra, M. Guizot n'hésita pas à lui confier la chaire de littérature française au Collège de France.

Les liens d'une étroite amitié les unissaient. L'intimité de M. Ampère était très goûtée et recherchée, mais n'existait guère qu'à l'état théorique. Son humeur aventureuse ne connaissait

pas le repos; il voyageait toujours, touchait à toutes les sciences, à tous les arts, parcourait dans les sens les plus divers le champ des connaissances humaines, se plaisait à déchiffrer les traditions populaires, à interroger sur place les monuments que l'homme a laissés de sa grandeur dans l'ancien et le nouveau monde, communiquait ainsi par la variété de ses travaux, par des rapprochements ingénieux et de nombreux emprunts faits au génie des langues étrangères, un aliment précieux à notre littérature nationale.

M. Ampère nous représente le type achevé de l'homme de lettres. Il avait un esprit étendu, compréhensif, plein de science, aussi exact que poétique, impressionnable à l'excès, fort appliqué et opiniâtre en ses recherches, mais possédé surtout d'une insatiable soif de curiosité. C'est ce désir immodéré de voir, de savoir, d'apprendre, d'agrandir le cercle de ses études, d'accroître le trésor de ses connaissances, qui l'aiguillonna sans relâche et le poussa à l'aventure dans toutes les capitales, dans tous les pays, partout où il y avait un document à recueillir, une fouille à visiter, une ruine à examiner.

A peine s'arrêtait-il à Paris, entre deux voyages, et prenait-il le temps de raviver les amitiés qu'il y avait, de faire sa cour à la belle Egérie du temps, madame Récamier. J'ai eu le bonheur de l'entendre dans un de ces intervalles, au Collège de France. La salle était comble. Il fit une causerie plutôt qu'une leçon. La conférence avait duré une heure,

était finie, et l'on aurait voulu être encore au commencement. Sa parole aisée, ailée, abondante et nourrie, était un charme. Professeur admirable, mais de passage. *Rara avis !*

Il ne se pouvait pas que le nom de l'adorable *Juliette* fût oublié dans une solennité consacrée à M. Ampère.

Elle fut en quelque sorte la marraine intellectuelle et la providence du volage académicien. M. Ampère s'était élevé sur ses genoux, avait grandi sous ses yeux à l'Abbaye-au-Bois, était demeuré l'enfant gâté de la maison. M. Guizot aussi avait subi l'ascendant de la plus charmante des Grâces, était devenu son confident; enfin M. Prévost-Paradol lui-même, porté d'instinct, dès sa vingtième année, vers les lettres et les différents foyers où elles étaient en honneur, avait assisté aux dernières splendeurs du salon de la rue de Sèvres.

MM. Guizot et Prévost-Paradol ont pieusement payé leur dette en déposant sur l'autel semi-religieux et semi-profane de madame Récamier un *ex voto* attendri et reconnaissant.

Cet hommage public, en pleine Académie, était bien dû à l'étonnante et toute puissante fortune de cette femme, aussi bienveillante que belle, qui, par sa longue participation à la vie littéraire de notre temps, a mérité d'être surnommée la faiseuse d'académiciens, comme on appelait Warwick le faiseur de rois.

17 mars 1866.

LES CHANSONS

DES RUES ET DES BOIS

I

Entre les *Misérables* et les *Travailleurs de la Mer,* deux drames escarpés et sombres, se placent les *Chansons des Rues et des Bois*, une idylle. Ces contrastes violents sont dans les goûts du maître. L'œil fixé sur l'idéal et la main sur la rame qu'a tenue Virgile, il abandonne tour à tour sa voile aux vents les plus impétueux et aux brises les plus caressantes. Par un jeu qui lui est habituel, on voit se succéder dans les ouvrages de Hugo, comme dans la nature, le jour avec ses éblouissements, la nuit avec ses horreurs. Ses joies et ses colères ne ressemblent pas aux joies et aux colères des autres hommes. Il n'a fait que traverser à la hâte les régions tempérées où se plaisent les esprits d'ici bas. Quand il ne tonne pas dans les nuages comme un dieu, il se roule dans l'herbe comme un enfant.

On aurait peine à deviner le dieu dans les *Chansons des Rues et des Bois,* si n'étaient la grâce de la démarche et l'aisance légère qui le trahissent. C'est ici l'écolier des muses qui a rompu son ban, escaladé les murs de l'Olympe et qui est venu, par une belle matinée d'avril, au milieu de nous, parmi les fleurs de la terre et les filles des hommes, faire l'école buissonnière.

Donc, le printemps régnait. Le soleil, les arbres, les oiseaux, les grands monts, les petites herbes, les plantes et les sources mêlaient leurs rayons, leurs parfums et leurs voix dans un délicieux concert. L'enfant qui, ce jour-là, avait festoyé plus que de coutume à la table des Immortels, s'écria :
— La majesté de l'Olympe me pèse. Les professeurs du Parnasse sont des pédants ennuyeux. L'ode et l'iambe n'ont plus de secrets pour moi. Je me sers de la satire, comme les athlètes anciens se servaient du disque et du javelot dans les jeux isthmiques. Le drame et la comédie me sont familiers. J'ai composé un poème, la *Fin de Satan,* qui m'a valu les compliments de la céleste Cour. C'est assez chevaucher à travers les pays invisibles; les abîmes de la pensée donnent le vertige; l'inconnu, plein de merveilles, a ses spectres, comme la nuit pleine d'étoiles. J'ai sondé les cieux et j'en ai rapporté un poème, *Dieu.* J'ai exploré les sociétés humaines et découvert *Valjean.* J'ai fouillé les mers et trouvé *Gilliatt.* Le vieux Pégase ne pouvait plus me suivre; je l'ai mis au vert. Tous les coursiers

fameux qui hennissent dans les prairies de mon maître Apollon, je les ai montés, entraînés dans des voyages sans fin. Griffon m'a emporté dans les espaces sans bornes. Je suis descendu avec Sphinx dans les cavernes de l'Océan. J'ai précipité Chimère dans les plages inexplorées du rêve. Enfin, j'ai voulu tout voir, tout savoir. Les murailles de l'infini se sont abattues devant moi. Mon regard a percé les épais mystères. Mon esprit a vu à l'œuvre les dieux créateurs. Mon cœur a fleuri sous les larmes des choses. J'ai vu l'invisible, éclaboussé les astres, défié les tempêtes, tenu tête aux éléments; j'ai suivi les soleils et les vents à la course. Mon nom est écrit en lettres d'ombre sur la face des étoiles; il est écrit en lettres de feu au plus profond des ténèbres. C'est assez. J'ai soif maintenant de repos. Les cieux me servaient de plancher; je les aurai pour plafond. Les frais ombrages m'attirent. La houlette de Théocrite vaut le sceptre d'Homère. Le berger du roi Admète se nommait Apollon. Place au berger Hugo! Place à la jeunesse et à la gaieté! Prête-moi ta flute, ô Tityre, et voilà pour toi, Lycoris, le baiser de Gallus.

> Mon vers, s'il faut te le redire,
> On veut te griser dans les bois.
> Les faunes ont caché ta lyre
> Et mis à sa place un hautbois.
> Va donc. La fête est commencée.

C'est en effet une œuvre de printemps et de

gaieté effrénée que les *Chansons des Rues et des Bois*. Le faune et le poète s'y donnent la main. Les oiseaux y font leurs nids. Les Tircis y soupirent tendrement. Les nymphes rient derrière la haie. La sève coule à pleins bords dans ce livre étrange et s'y épanouit en rosées, en parfums, en chansons, en baisers, en mille touffes fleuries. Folie charmante ! l'arbre reverdit de plus belle sur la fin de l'année et Hugo redevient jeune en devenant vieux.

La gaieté de Lamartine est discrète comme une source cachée. Celle de Musset pétille comme nos vins blancs de France. Béranger rit du fond du cœur, Sainte-Beuve du bout des lèvres. Emile Deschamps sourit, de Vigny à peine. Gautier rit à la turque, gravement.

La gaieté de Hugo est une gaieté à part. Rien de comparable. Elle éclate, elle déborde, elle éblouit, elle prend les tons les plus divers, se déguise sous mille formes. Elle a l'ironie de Rabelais, la grâce de Catulle, la finesse d'Horace, le hoquet de Silène, le mordant de Martial. Elle se répand sur toutes les choses et convie tout le monde à la fête. Elle donne de l'esprit aux linottes, de la voix aux bergeronnettes, de la malice aux orties, de la grâce au chardon. Elle fait faire des folies aux mésanges, elle en fait dire aux roses. Le liseron est cousin de Lisette. Le mirliton de Saint-Cloup donne la réplique à la lyre de Thèbes. Gothon est une Vénus en cornette et Victor Hugo est le Lindor des marguerites.

Le rire est contagieux. Voyez le poète : il interpelle les astres, il brusque les chênes, il lutine les primevères, il chiffonne les papillons, il tutoie les tulipes, il taquine Néère et décoiffe Jeanneton ; et les étoiles, les chênes, les primevères, les papillons, les tulipes, Néère et Jeanneton, loin de s'en fâcher, font leur partie dans cette symphonie bizarre, fille du bel esprit et de la belle saison.

Un écrivain qui est le Pylade de l'hôte illustre de Guernesey, qui a passé sa vie à contempler Hugo, à questionner ses livres, a donné de ses premières œuvres poétiques la définition suivante : les *Odes,* c'est l'amour; les *Orientales,* l'art; les *Feuilles d'Automne,* le foyer; les *Chants du Crépuscule,* les *Voix intérieures,* les *Rayons et les Ombres,* la société.

Les *Chansons des Rues et des Bois* pourraient être définies par ce sous-titre : *les Vacances de l'Esprit.*

Le Prométhée d'Hauteville-House, débarrassé des fers de Vulcain, a donné congé aux tristesses de l'exil, aux sombres visions, à ses rêves de titan, aux plaintives *Océanides ;* il s'est mis en grève, a pris ses vacances et décrété, en bon maître qu'il est, dans ce curieux livre qui s'appelle les *Chansons des Rues et des Bois* la liberté universelle du rire.

Le rire est notre meilleure aile ;
Il nous soutient quand nous tombons.

Le philosophe indulgent mêle
Les hommes gais aux hommes bons.

Soyons joyeux, Dieu le désire.
La joie aux hommes attendris
Montre ses dents et semble dire :
Moi qui pourrais mordre, je ris.

M. Hugo mord bien, tout le monde le sait. Il rit mieux encore ; evohé !

II

A le voir, le terrible joûteur, dans son île, là-bas, assis sur la falaise bretonne que la mer ronge incessamment, la tête pensive, blanchi par l'écume des flots et des ans, qui croirait au miracle de cette âme toujours vive, amoureuse, à ses rajeunissements de fée, à ses extases d'enfant ! Eh ! quoi, cette bonne humeur gauloise, tant de malice comique, ces gamineries de chérubin sont signées Hugo, comme les *Contemplations* et la *Légende des Siècles*. On n'ose vraiment y croire. Victor Hugo aurait-il pour collaborateur l'enchanteur Merlin ? La fée *Morgane* et *Titania* seraient-elles venues à lui, disant : Maître, voici vos très humbles servantes ! Il ressemble à certain personnage de Shakespeare qui est fait de la même étoffe que le rêve. On ne peut le suivre dans ses brusques soubresauts, dans ses mé-

tamorphoses. Ruy-Blas courtisait ce matin la reine dans son palais; il soupe ce soir chez Ninette. Esmeralda est sœur de Glycère. Marius s'enfuit derrière les saules avec Amaryllis. Hernani trinque avec Marion.

Je sais bien que le bon goût, dans l'acception classique du mot, souffre parfois de ces rencontres et que la morale des pinsons dans les bois, des moineaux dans les rues, préconisée par le poète, laisse à désirer.

Un jour que je lisais à haute voix la charmante pièce, *Meudon :*

> Pourquoi pas montés sur des ânes ?
> Pourquoi pas au bois de Meudon ?
> Les sévères sont les profanes;
> Ici tout est joie et pardon.
>
> Rien n'est tel que cette ombre verte,
> Et que ce calme un peu moqueur,
> Pour aller à la découverte
> Tout au fond de son propre cœur.
>
> On chante. L'été nous procure
> Un bois pour nous perdre. O buissons !

une dame qui était présente et fort attentive se leva précipitamment et dit en riant : — Je me sauve; Hugo va faire des bêtises.

Je ne prise pas les livres qui font fuir les dames. J'aime pourtant les *Chansons des Rues et des Bois*. Elles sont écrites avec un art incomparable. L'art

est un voile exquis ; il ne faut pas regarder dessous avec l'œil de Tartufe.

Goûter un livre, ce n'est pas aimer tout dans un livre. Mon enthousiasme a des bornes. Je fais mes réserves. Le naturalisme outré de certaines pièces m'impressionne péniblement. La philosophie du poète se dérobe, sous un triple voile, comme la déesse Isis. Je me défie des systèmes. Victor Hugo tient de Virgile, non de Platon. L'esprit a ses difformités. Le génie manque parfois de bon sens. Quand on entre dans une église, c'est pour y rencontrer Dieu. Dans l'*Eglise* de Hugo, un chef-d'œuvre d'invention et de finesse, je cherche Dieu et je trouve Hugo ; ce n'est pas assez.

Les *Chansons des Rues et des Bois* sont divisées en deux livres. L'un est intitulé *Jeunesse,* l'autre *Sagesse.* Le premier occupe les deux tiers du volume. La sagesse aurait pu être mieux traitée.

Mais la *Sagesse,* pourquoi ce nom auguste ? Victor Hugo a vingt ans d'un bout du livre à l'autre ; sa barbe grise ne s'y montre pas ; l'ensemble du recueil procède de la même inspiration, est composé dans le même esprit. Puis, vraiment, quelle sagesse !

> Sénèque, aujourd'hui sur un socle,
> Prenait à Chloë le menton.
> Fils, la sagesse est un binocle
> Ouvert sur Minerve et Gothon.

Quelques morceaux d'une sévère élévation se trou-

vent cependant mêlés aux légers badinages, dignes de Catulle ou de Parny, qui remplissent le volume, et peuvent justifier jusqu'à un certain point, par la gravité de leur accent, le titre donné à la seconde partie du livre.

Lisez par exemple ce passage émouvant :

Depuis six mille ans la guerre
Plaît aux peuples querelleurs,
Et Dieu perd son temps à faire
Les étoiles et les fleurs.

La gloire, sous ses chimères
Et sous ses chars triomphants,
Met toutes les pauvres mères
Et tous les petits enfants.

L'acier luit, les bivouacs fument ;
Pâles, nous nous déchaînons ;
Les sombres âmes s'allument
A la lumière des canons.

Et cela pour des altesses
Qui, vous à peine enterrés,
Se feront des politesses,
Pendant que vous pourrirez.

Il est impossible de mettre en doute la trempe souveraine du grand esprit dont nous parlons. On peut regretter que des qualités si hautes se trouvent parfois unies à de choquantes trivialités de sentiments et d'images ; on ne saurait les méconnaître. M. Hugo ne veille pas assez sur son magnifique génie. Ses défauts prennent leur source

7

dans une trop grande complaisance pour lui-même. Il suit son imagination au lieu de lui commander. On serait tenté de lui rappeler le conseil d'Epictète : « Les sentinelles demandent le mot du guet à tous ceux qui approchent; fais de même, demande le mot du guet à tout ce qui se présente à ton imagination et tu ne seras jamais surpris. »

12 mai 1866.

MÉRY

Un charmant et rare esprit qui vient de disparaître, Méry.

Il n'a pas creusé dans la littérature contemporaine un sillon durable comme Villemain ou Sainte-Beuve, mais on est sûr de le rencontrer à la surface de toutes les créations élégantes et polies que la période romantique a marquées de son estampille.

Dans le groupe des hommes qui ont captivé l'attention de notre temps, on distingue, non sans plaisir, la figure de Méry. Elle a un cachet d'intelligence poétique, de bonhomie railleuse, de pétillante finesse, qui plaît et attire. Parmi les écrivains les plus populaires, combien ont une place vraiment enviable et se détachent sur le fond banal des célébrités à la mode ! Méry a eu cet avantage et cette supériorité d'une originalité très réelle unie à beaucoup d'imagination. Il a mérité le *coin à part* qui est le rêve des écrivains et le lot d'un petit nombre.

Le rang qu'il occupe dans la galerie des auteurs modernes, il ne le doit pas à des compositions de mauvais aloi, à des exagérations brutales, à l'étalage des difformités humaines et des luxures secrètes. Son bon goût et son sens délicat ont fait son succès.

Dumas, Soulié, Eugène Sue se sont bien plus que lui imposés au public par l'inépuisable *merveilleux* de leur imagination. Le cercle de ses lecteurs était moins étendu ; il était mieux trié et de choix.

MM. Flaubert et Feydeau, dans ces dernières années, Mürger dans les commencements, Gautier dans ses jours de caprice, ont mis en émoi tout le Landernau parisien par leurs escapades littéraires. Les bons bourgeois de la capitale, en entendant ces renommées bruyantes qui s'annonçaient si joyeusement au milieu des fanfares et des coups de pistolet tirés en l'air, croyaient à une insurrection, se mettaient à la fenêtre, et, voyant qu'il ne s'agissait que d'une partie fine entre gens d'esprit, savaient bientôt gré à nos jeunes batailleurs d'avoir substitué aux vilaines émeutes d'autrefois ces jeux fantaisistes et leur décernaient une ovation. Méry ne détestait pas les tapageurs, frayait même avec eux mais ne se compromettait pas, se gardait bien de faire chorus.

Il n'était pas doué de la forte conception dramatique qui a fondé la fortune de nos romanciers hors ligne. Il avait, plus que Soulié et Sue, le jet poétique, l'*humour,* la spontanéité d'un esprit facile et heureux. Il se rapprochait davantage de Dumas,

poète et romancier, improvisateur comme lui, qui, par l'universalité de ses aptitudes, a marché de pair, un jour ou l'autre, dans tous les genres, avec les premiers inventeurs de notre époque.

Le genre d'originalité de Méry aboutissait parfois à l'excentricité. Ses excentricités ont eu leur vogue. Elles trouvaient grâce, à force d'esprit, devant les juges les plus sévères. Leur décence excusait leur folie. Il y avait de l'art jusque dans ses saillies de tous les jours. S'il a tiré aussi son coup de pistolet par la fenêtre, on ne dit pas qu'il ait jamais visé la morale, comme M. Flaubert, ni blessé personne, comme M. de Pontmartin.

Cette originalité-là, par le temps qui court, en vaut une autre.

Tenir une plume et respecter ses semblables; posséder dans le cœur les flammes du Midi et se refuser à incendier la morale et la religion; avoir de l'esprit par surcroît au profit de tous et ne pas en avoir aux dépens de ses amis, c'est le fait d'un personnage singulier, qui n'est pas de son temps, paradoxal au possible et en toutes choses.

Le paradoxe! Il a pris de nos jours, véritablement, une place qui dépasse la mesure. Il a envahi le domaine des lettres. Il a pénétré dans celui des sciences. Ce n'est plus une distraction passagère de l'imagination. C'est une rhétorique nouvelle et comme une forme de l'esprit de notre temps.

Méry a attaché le grelot. Il maniait la plaisanterie avec un goût parfait; il en faisait reluire, d'une façon qui n'était qu'à lui, les paillettes; nul ne l'a égalé dans cet art de pousser l'esprit jusqu'aux extrêmes frontières de son royaume sans l'en faire sortir. Ses imitateurs ont dépassé le but.

Contenu ainsi dans de justes limites par un homme de goût, le paradoxe faisait merveille. Les cercles, les revues, les journaux le recherchaient avidement. La société aristocratique s'en régalait.

Méry a abordé tour à tour la nouvelle, le roman, le drame, le poème. Il a fait preuve, dans ces multiples transformations de son talent, d'une invention aussi ingénieuse que féconde. Le succès l'a suivi partout. Mais là où il a brillé d'un éclat sans pareil, c'est dans les salons de Paris, sur le terrain du paradoxe élégant et raffiné. Son style ne donne aucunement l'idée des éblouissantes féeries de sa parole.

Le causeur a distancé l'écrivain. C'est à la muse ailée de la conversation que Méry doit la meilleure part de sa renommée.

Il aurait fallu l'entendre chez Delphine Gay, alors Mme Emile de Girardin, dans ce salon qui fut tout à la fois une académie et un sénat, si distingué et si recherché, où l'on voyait les hauts représentants des lettres, des arts, des sciences et de la politique se ranger docilement sous le sceptre de cette femme aimable et belle qui a régné, pendant vingt ans, sur la France intelligente et qui a eu le rare privilège

d'illustrer deux noms dont un seul eût suffi à sa gloire. Les hommes d'élite qui étaient là se taisaient, prêtaient l'oreille aux magnifiques histoires de Méry, à ses réjouissantes hyperboles, ne pouvaient s'empêcher d'admirer cette incroyable richesse d'imagination, cette verve débordante. La maîtresse de la maison donnait le signal des applaudissements et proclamait en riant, pour n'offusquer personne, roi de l'esprit, ce brillant causeur, dans un salon plein de rois.

A lire les ouvrages de Méry, *la Floride, Hèva, la Guerre du Nizam,* on se figurerait volontiers, tant son imagination était devineresse, qu'il a beaucoup voyagé. Il n'en est rien. Dans sa jeunesse, il fit une excursion à Constantinople; il visita plus tard l'Angleterre et l'Italie. Méry n'était pas homme à s'aventurer dans les voyages de longue durée. Il était, par goût, sédentaire. Mais il possédait une faculté d'intuition merveilleuse; les récits des voyageurs, les tableaux des peintres suffisaient pour placer sous ses yeux la physionomie extérieure et morale des contrées les plus lointaines. Dans ses derniers romans, il a reproduit, avec une vision si nette des lieux et une telle exactitude de couleurs, l'Amérique exubérante et les mystérieux pays de l'Inde que l'illusion est complète et qu'on dirait la nature prise sur le fait. Les Anglais étaient étonnés de ne l'avoir pas rencontré quelque part, se promenant en observateur dans les capitales de leurs colonies.

Les Indiens eux-mêmes y étaient pris, le regardaient comme un des leurs. De nombreuses traductions imprimées à Calcutta et à Bombay ont rendu populaire au delà de l'Océan le nom du Marseillais Méry.

Méry, tout en devenant Indien par occasion, et tout en étant le type du Parisien accompli, demeura foncièrement Marseillais. Ses promenades favorites étaient le boulevard des Italiens et la Canebière. Il partageait ses faveurs entre le bois de Boulogne et les *Bastides*. A l'heure de midi, lorsqu'un soleil torride chauffait à blanc l'asphalte des boulevards ou faisait de la Canebière un désert, on le voyait s'enfoncer dans cette fournaise, enveloppé de fourrures et de manteaux, et s'y promener lentement, avec délices, comme un habitant du soleil qui retrouverait ici-bas un fragment de sa brûlante patrie.

La Provence, Marseille, la Méditerranée, le soleil du Midi, Méry ne les oublia jamais.

— Je te connais depuis longtemps, chère ville, et personne ne te connait mieux que moi, s'écrie-t-il dans un *Souvenir d'Enfance à Marseille*.

C'est dans la cité phocéenne qu'il fit ses premières armes de journaliste et qu'il fonda, en 1820, avec son ami Alphonse Rabbe, un journal, le *Phocéen*. Le *Phocéen* était une feuille d'opposition. Le pouvoir en prit ombrage et força les jeunes écrivains à abandonner leur publication. Le journal

était supprimé, mais leur plume ne l'était pas. Ils prirent le chemin de Paris et allèrent bravement s'installer au foyer du libéralisme, en face du pouvoir qui leur faisait l'honneur de les traiter en adversaires dangereux.

Méry s'établit dans le vieil hôtel du Harlay. Sa modeste chambre devint bientôt le rendez-vous d'un petit groupe de jeunes gens, dont les talents ont influé à des degrés divers sur le sort du gouvernement de la Restauration. On y rencontrait Alphonse Rabbe, son collaborateur du *Phocéen*, dont la fin sinistre vint détruire prématurément la naissante renommée; un ex-lieutenant au 5me régiment d'infanterie, Armand Carrel; Félix Bodin déjà célèbre par son *Résumé sur l'Histoire de France;* Soulé, le futur ambassadeur de l'Union, un des orateurs les plus éminents du Congrès américain. Un jeune homme encore inconnu, présenté par Bodin, se joignit à eux; il se nommait Adolphe Thiers. Enfin c'est là, dans cette misérable chambre, où, faute de chaises, le lit fut souvent transformé en *divan oriental,* que Méry prépara avec Barthélemy cette brillante série de satires politiques, la *Villéliade*, *Rome à Paris,* la *Peyronnéide* et l'important poème de *Napoléon en Egypte,* dont la popularité devait donner à leur association littéraire un prodigieux retentissement.

Ces jeunes gens ligués avec la plus vive ardeur contre le gouvernement d'alors ne professaient pas la même foi politique. Carrel était républicain

Méry bonapartiste. Le poème de *Napoléon en Egypte* et celui du *Fils de l'Homme* attirèrent sur le poète marseillais les yeux du prince Louis Bonaparte et le mirent en relation avec la reine Hortense. Il reçut de cette belle et malheureuse reine, au château d'Arenemberg, des marques chaleureuses de sympathie et de gratitude. La vieille mère de l'Empereur, madame Lœtitia, infirme et aveugle, proscrite et agonisante, aimait à s'entretenir avec ce jeune Français de la France et de ses destinées, dans son palais Rinuccini, à Rome. Les relations de Méry avec la famille impériale n'étaient pas un mystère pour l'ambassade de France. Un jour l'ambassadeur, M. Latour-Maubourg, lui dit en riant :

— Je ne veux pas savoir où vous allez; je suis censé l'ignorer.

— Je vais voir une femme, répondit Méry; ce n'est pas compromettant.

— Regardez-la un peu pour moi.

On peut dire que Méry, dans la première moitié de sa vie, par le rôle qu'il joua dans les événements qui agitèrent et suivirent la Restauration et par la propagande de ses écrits, ne fut pas étranger au grand travail bonapartiste duquel est sorti l'avènement du second Empire.

Il pouvait prétendre à une récompense en rapport avec l'étendue de ses services, la fidélité de ses convictions et la nature élevée de son talent; il

s'effaça. A tant de gens empressés de courir au-devant de la fortune, il eût été en droit de dire comme le philosophe ancien : Otez-vous de mon soleil! Il laissa les impatients gagner le large et demeura sur le rivage.

Le seul soleil dont il rechercha et envia la jouissance fut celui d'en haut, celui de tous. Il resta jusqu'à la fin son fanatique courtisan.

Rien ne pouvait être plus agréable à sa mémoire que le projet conçu par ses amis de Marseille, d'ériger à leur poète favori un monument digne de sa renommée, sur la plage méditerranéenne, dans son pays natal, en face de la mer qu'il a chantée et sous les feux inspirateurs de ce ciel qu'il a tant aimé !

30 juin 1866.

LOUIS VEUILLOT

—

A TH. B.

I

Je vous remercie de l'envoi des *Odeurs de Paris*. J'étais impatient de connaître ce livre. Il a excité, dès son apparition, une telle clameur que nos échos limousins en retentissent encore. Les productions de M. Veuillot ne sont pas de celles qui passent inaperçues. Cet écrivain a pénétré si avant dans le vif des questions contemporaines, il s'est fait au soleil de la publicité une place si belle, il a conquis par sa valeur propre et l'originalité de ses ouvrages un rang si distingué parmi les intelligences de notre temps qu'il est devenu impossible, sans faire preuve de parti pris, de ne pas prêter l'oreille à ses jugements, à ses discours, j'allais dire à ses sermons.

M. Veuillot sait à fond son époque, la soif qui la tourmente, son engouement pour les couleurs voyantes, le tintamarre, la polémique à outrance et

la littérature aux épices. Il flatte les goûts de son temps. Il manie merveilleusement la langue française; il se sert non moins bien de la *langue verte*. Son talent robuste et de bonne trempe commande justement l'attention; si, du reste, elle est occupée ailleurs, il va droit à elle, la provoque par ses malices, et, s'il le faut, l'enlève de haute lutte. M. Veuillot imitera au besoin, pour se composer un auditoire, ces fils de famille qui, après avoir mangé dans de la vaisselle d'argent, la jettent par les fenêtres, à la seule fin d'attrouper du monde; il jettera par la fenêtre son talent et son esprit, rien que pour faire un rassemblement.

Il est l'antipode de ces publicistes à l'eau de rose, qui suivent d'un œil tranquille le cours des évènements et se laissent doucement porter par le flot des admirations officielles, entre les rives fleuries du budget. M. Veuillot a l'humeur chagrine et batailleuse. Il déteste le XVIIIe siècle et n'aime pas davantage son fils, le siècle présent. Son âme est remplie de haines vigoureuses. Alceste a un cœur timide en comparaison. Une critique qui porte rubans et dentelles n'est pas son fait. Ses sévérités sont inexorables et cela s'explique : il a reçu son mot d'ordre d'en haut. Laissez passer la justice de Dieu ! La mêlée l'attire, l'odeur de la poudre lui plaît. C'est un homme de guerre dans toute l'acception du mot, armé de pied en cap, toujours prêt à monter à l'assaut, et qui, par grâce spéciale, a établi son camp et son bivouac dans un couvent. Il a le

trait, la vigueur, l'audace, les facultés maîtresses des grands critiques. Il n'attend pas l'ennemi, il vole à ses devants. L'offensive convient à son humeur, à son mode de tactique. Nul ne s'entend mieux que lui à faire le siège des réputations douteuses, à rapetisser les personnages adoptés par la mode, à deshabiller les reines de théâtre, à ridiculiser les gros bonnets de la littérature, à chiffonner les petits bonnets des chanteuses de concert, à éventer les secrets de la comédie humaine. Il excelle dans l'art de démasquer les Célimènes de contrebande et les Brutus de brasserie. Ses charges des Agnès de carrefour, des jeunes premiers et des *divas* de tout acabit sont burlesquement divertissantes. Faut-il pourfendre les abus du jour, les insolences des parvenus, les effronteries du boulevard, ou bien passer sur le ventre de quelque scandale, jeter la confusion au milieu des coteries régnantes, ou tout simplement huer les Adonis du feuilleton et barbouiller de lie les divinités de boudoir, place à M. Veuillot ! voilà le maître : il manie supérieurement le crayon de la caricature, le burin de la satire, la marotte de l'ironie; il est né polémiste, pamphlétaire.

Ce hardi corsaire du journalisme, qui a reçu ses lettres de marque d'un État de premier ordre, parcourt, dans tous les sens, avec une ardeur infatigable, la haute mer de la société parisienne, en écume les golfes et les parages, donne la chasse

aux meilleurs voiliers et s'attaque intrépidement aux navires de haut bord.

Ce fut une nouveauté singulière et comme le signal d'une révolution dans la presse catholique, lorsque, pour la première fois, avec son allure décidée et tranchante, M. Veuillot mit le pied dans cette place demeurée longtemps étrangère aux turbulences de nos disputes quotidiennes.

La presse religieuse, embarrassée encore dans son armure féodale, avait peine à se mouvoir, traînait après elle l'attirail gênant et suranné de la dialectique de l'école. Elle faisait de rares sorties, se tenait enfermée dans sa forteresse à créneaux et à machicoulis, servait de cible aux traits d'une foule de jeunes tirailleurs, qui la harcelaient de toute manière et se riaient irrespectueusement de ses savantes manœuvres théologiques.

La guerre à la moderne, si impétueuse, d'un élan si redoutable, portée sur tous les points à la fois et conduite sans relâche par les mille voltigeurs du journalisme parisien, ne pouvait s'accommoder des pesantes troupes de jadis; M. Veuillot en recruta de nouvelles, les arma à la légère, les instruisit et les disciplina; puis, se plaçant à leur tête, lui, leur général par droit de primauté intellectuelle, il leur dit : Allons ! Ce ne fut pas un engagement passager, mais une longue bataille qui remplit la seconde moitié du règne de Louis-Philippe. La société bourgeoise, présomptueuse et sceptique, était secouée surtout avec une violence inaccoutu-

mée. Le pouvoir lui-même se sentait ébranlé par les coups multipliés de cette entreprenante légion, qui ne reculait pas, pour faire triompher sa cause, devant les dernières conséquences, et qui, dans sa lutte contre l'Université, à propos de l'orageuse question de la liberté d'enseignement, ne craignait pas de faire trembler sur leurs bases les colonnes de l'ordre établi. On se souvient de l'importance que prit alors l'*Univers religieux* sous la direction de M. Louis Veuillot, importance qu'il conserva et accrut pendant les dernières années de la branche cadette, puis sous la République et dans la période présidentielle, jusqu'au moment où, après s'être attelé au char napoléonien, il périt tristement sous les roues de ce même char qu'il avait contribué à lancer dans la carrière.

M. Veuillot, dans ses heureux commencements, passait, aux yeux de son parti, pour le Bonaparte de la presse catholique. Comme Bonaparte, en effet, il a criblé de ses flèches le trône de la déesse Raison, proscrit les révolutionnaires, remis en honneur les églises, les pompes et les cérémonies du culte. Et de même encore que Bonaparte en Egypte s'était fait musulman pour y mieux asseoir son empire, M. Veuillot s'est fait voltairien pour établir le sien dans la société voltairienne. Oui, M. Louis Veuillot a dépouillé le vieux lion de Ferney; il s'est mis dans sa peau et s'est servi de ses dents et de ses griffes. Une telle aventure méritait

de réussir. Grâce à cette ruse de guerre, les Patouillets et les Nonottes ne sont plus dans le camp clérical, mais dans le camp opposé, et M. Veuillot tire dessus. A chacun son tour. M. Veuillot, c'est-à-dire M. de Voltaire à l'*envers*, se délecte maintenant à poursuivre de ses sarcasmes les La Beaumelles et les Frérons libéraux, et par un stratagème habile, prenant leurs armes à ses ennemis, il qualifie M. Guéroult de Patouillet et M. Havin de Nonotte, non sans demander pardon au vrai Patouillet et au vrai Nonotte de l'injure qu'il leur fait pour les besoins d'une cause qui leur est commune.

On devine aisément l'effet sur les esprits d'une semblable scène. La considérable clientèle qui soutenait M. Veuillot était aux anges; le gros des rieurs applaudissaient à ce maître coup d'Escobar, et les indifférents, réveillés en sursaut par le bruit qui s'élevait autour de l'impressario ultramontain, prenaient le chemin de ses amusantes représentations. Le journal l'*Univers* se rendait ainsi maître de la curiosité publique, reculait peu à peu ses limites, se faisait tolérer par les adversaires les plus rebelles à son joug et acclamer par la masse des croyants et des frivoles, profitait de la vogue pour s'insinuer, se pousser et se fortifier, devenait enfin une puissance avec laquelle il fallait compter. Son rédacteur en chef, M. Veuillot, montait de plus en plus dans l'estime des hauts membres du clergé, étendait sur les gens de son parti une domination presque absolue. Ses exploits eurent un retentisse-

ment immense dans le monde religieux. Rome se fit un devoir de sacrer chevalier ce vaillant auxiliaire et de bénir son épée.

Les plus grands succès de M. Veuillot n'ont pas fait oublier sa première bataille, son exploit capital, son siège de Toulon : nous voulons parler des *Libres Penseurs*. Ils n'en ont été, à vrai dire, que le développement et le commentaire. Les *Libres Penseurs*, c'est l'arsenal d'où M. Louis Veuillot n'a cessé de tirer les bombes et les obus, la mitraille et les autres engins de guerre à son usage, l'inépuisable artillerie de sa polémique.

II

Les *Libres Penseurs* parurent en 1848.

M. Louis Veuillot qui s'était levé à la hâte, dès l'aube de Février, pour être des premiers à faire ses dévotions républicaines et à porter triomphalement dans les rues de la capitale les arbres de la liberté, avait, peu de temps après, renié le nouveau régime et fait volte-face. Ces mêmes arbres de la liberté qu'il venait d'arroser du vin généreux de son patriotisme et de ses discours, il les maudissait maintenant et les arrachait avec une ardeur égale à celle qu'il avait précédemment déployée pour célébrer leur joyeux avènement ; nouvel Alcibiade, dans ses

accès d'impiété réactionnaire, il allait jusqu'à mutiler les statues des divinités démocratiques en honneur dans la nouvelle Athènes.

Le peuple souverain, indigné de ces profanations, assiégeait en grondant l'*Univers religieux*, l'accusait avec une véhémence redoutable. Il s'emportait même jusqu'à menacer des rigueurs d'une exécution sommaire les rédacteurs de cette feuille et particulièrement leur illustre chef. M. Louis Veuillot, par un sentiment de prudence facile à comprendre et dans le but de conjurer l'orage prêt à fondre sur lui et les siens, se vit contraint, à son grand regret, de museler sa polémique, de dissimuler ses armes et de se composer, pour paraître devant le seigneur Public, un visage peu en harmonie avec les bouillonnements de son cœur. Gêné ainsi dans son allure par les terribles lecteurs des faubourgs, il prit sa revanche en dehors du journalisme et publia les *Libres Penseurs*.

Bien qu'il porte la date de 1848, ce livre se rattache par l'esprit qui l'a inspiré et la plupart des portraits ou des tableaux qu'il contient, à une époque antérieure. Il était achevé, prêt pour l'impression, lorsque la révolution de Février éclata. — Une grande partie des pages qui le composent durent suivre de près la conversion de l'auteur. Elles respirent une juvénile confiance et la foi conquérante ; elles sont remplies d'une telle ardeur de vaillance et de prosélytisme qu'il est raisonnable de leur

assigner une date voisine de la soumission de M. Veuillot aux commandements de l'Eglise. C'est un livre de combat, non de méditation. On y voit les élans du soldat nouvellement enrôlé sous la bannière du Christ et impatient de recevoir le baptême du feu. Le critique s'y montre plus que le moraliste. On doit à notre sens considérer les *Libres Penseurs* comme une œuvre de zêlé néophyte, conçue dès le commencement, dans l'explosion des ferveurs de M. Veuillot, alors que le chrétien, se retournant avec indignation contre les misérables spectacles dont son âme s'était jusqu'alors nourrie, prenait un ascétique plaisir à brûler les idoles qu'il avait adorées. Oui, il brûlait alors en l'honneur du blond Nazaréen, avec une sainte ivresse, les serviteurs de ses anciens dieux et les dieux eux-mêmes ; et comme le bouillant Torquemada de la presse catholique consignait jour par jour le compte exact de ses expéditions, le registre qu'il tint à cette occasion est devenu un livre : c'est celui des *Libres Penseurs*.

Fait digne de remarque : M. Veuillot avait mis dans l'accomplissement de sa tâche une passion si sincère, une chaleur de converti si communicative que la foule, oublieuse des injures de l'*Univers religieux*, se jeta avidement sur son livre et se pressa tumultueusement, pour ainsi dire, dans l'amphithéâtre où se voyaient tant d'augustes exécutions. Les victimes elles-mêmes, tout embrasées qu'elles fussent par la torche de M. Veuillot, ne

pouvaient s'empêcher de rendre hommage au talent du *maëstro,* de reconnaître son habileté à les dépêcher dans l'autre monde ; leurs plus éloquents défenseurs plaidaient pour le principe seulement, se sentaient désarmés et riaient sous cape des diaboliques malices de ce nouvel envoyé du ciel.

Les *Libres Penseurs* ont inauguré un genre de littérature peu connu ou peu usité auparavant, tenant du portrait satirique et du pamphlet, plus divertissant que sérieux, véhément jusqu'à l'invective et hardi jusqu'à la licence, éminemment propre à satisfaire la malignité du public lettré, à émoustiller l'attention du vulgaire des lecteurs. Leur monnaie se trouve aujourd'hui répandue dans toutes les mains et a cours dans la grosse presse comme dans la petite, dans les revues et dans les livres.

Cette littérature au piment, nous la nommerons par euphémisme, et pour être agréable à son inventeur, la littérature aux *navets*. Les navets jouent un grand rôle dans les *Libres Penseurs*. Ils y poussent et y prospèrent à plaisir. Les carreaux et les plates-bandes en sont garnis et les bordures en sont faites. « Freneuse et le pays de Boynes en Gâtinais produisent des navets excellents. Ils sont petits, jaunes, secs, durs, de peu de mine, mais d'une chair saine et d'un goût exquis. A Paris, il s'en fait d'autres à force d'engrais hideux ; un jardinage homicide souffle et gonffle ces navets blanchâtres et fades qui gâtent les potages et deshonorent le

vrai navet. C'est par eux que ce légume estimable est devenu le symbole d'une particulière espèce de sottise. Avoir rêvé, dit le poète, les trésors hespérides, *et presser tendrement un navet sur son cœur !* C'est le navet de Paris. Paris produit beaucoup d'écrivains que je compare à ces navets. Il en pousse partout et dans toutes les écoles, mais singulièrement dans les écoles de philosophie. C'est là que l'engrais abonde; on l'y jette à pelletées, on l'y porte à tombereaux. »

Aimez-vous les navets de M. Veuillot ? Pour ce qui me concerne, je préfère ceux de ma patrie limousine et surtout le canard aux navets de Roussole. Je dois cependant reconnaître qu'il existe en France nombre de gens qui raffolent du jardinage de M. Veuillot. Les *Libres Penseurs* atteignent leur vingtième année et viennent d'être édités pour la quatrième fois. L'ouvrage est resté à peu près le même, adouci par places, retouché dans certaines parties un peu trop vives. « Il y avait des jeunesses que je n'ai pu tolérer. » Les navets ont été respectés. M. Veuillot n'en démordra pas.

C'est parfait pour une table cénobitique et un estomac de carmélite, le navet de Freneuse, mais sur d'autres tables moins éthérées et pour des estomacs habitués aux truffes, il manque de charme. M. Louis Veuillot, qui est rempli de bonnes intentions, a essayé de le transplanter dans la société élégante et d'en régaler le demi-monde. Il l'a, à cette fin, déguisé de son mieux et paré et papilloté,

puis l'a présenté solennellement à son ami Jouvin du *Figaro*. Le *Figaro,* qui a des principes et qui croit aux navets de M. Veuillot, a mis ses bosquets folichons et ses jardins de Cythère à la disposition du Cincinnatus de l'*Univers religieux*. Je vous laisse à penser quelle fut la surprise, lorsque, un matin, il y a de cela quelques mois à peine, la clientèle de l'endroit vit s'épanouir dans le feuilleton de son journal le vénérable légume de M. Veuillot, sous la forme d'un roman. Le roman avait nom : *Corbin et d'Aubecourt*. Il était sentimental et moral. Ce fut un succès inattendu, un hourra général. Le plus grand nombre des gentilles abonnées de M. Jouvin tournèrent le dos au vilain sermonneur, dont la figure contrastait si piteusement avec celle de leurs amis de céans. Quelques pécheresses moins endurcies lurent cependant *Corbin et d'Aubecourt,* mais à petites doses, à titre de pénitence, comme un chapitre illustré du *Petit Carême* de Massillon, s'imaginant faire ainsi leurs dévotions et mettre en règle leurs affaires de conscience. Le roman passa sans bruit, eut peu de vogue, ne convertit pas les dames auxquelles il s'adressait, et finalement M. Veuillot ne retira de la joyeuse galère, où il s'était imprudemment aventuré, qu'une vilaine rebuffade de M. Albert Wolff, un chroniqueur-lige de la maison, un français originaire de la Prusse, que M. Veuillot avait par trop *prussianisé* dans ses *Odeurs de Paris*.

M. Veuillot a des tendresses pour les petits journaux. D'où vient cette prédilection ? Il les mesure pourtant à leur aune et fait *in petto* le cas qu'il faut de leur marchandise. Dans son livre, il les encense et les adule. Ses flatteries sont intéressées. Un général sans troupe, d'humeur belliqueuse, tourmenté du besoin de faire parler la poudre, prend des recrues où il les trouve et position dans le premier camp qui lui est ouvert. C'est son excuse. Banni de l'*Univers religieux*, il a demandé asile à la petite presse, et il y cherche des alliés en vue de ses prochaines campagnes. Pour ce remuant esprit, dans les conjonctures où nous sommes, le silence est le pire des supplices. « Il y a de certains jours, dit-il, où il me semble que j'écrirais volontiers à raison d'un mois de prison par ligne. » Voilà le cri du journaliste garrotté, impuissant, frappé au cœur, qui sent ses forces se perdre dans une vaine attente; un grand journaliste, s'il vous plaît, dont les défauts ne cachent pas à nos yeux l'éminent mérite; qui eût été l'honneur de son parti s'il avait su mieux régler son zèle farouche, et l'une des gloires les moins contestées de notre temps s'il avait eu autant de sérieux que d'esprit. Fils du peuple, il n'a point menti au sang qui coule dans ses veines; il a du peuple les élans désordonnés et l'activité féconde, la rudesse et la vigueur. Le repos lui est à charge. Il a honte de se taire, quand ses compagnons de la presse parlent à leurs risques et périls. Il faut que d'un côté ou d'autre sa pensée trouve une issue et se

répande. Sa plume de journaliste est momentanément brisée dans ses mains; eh bien, il prendra la torche des premiers chrétiens et s'enfoncera dans les catacombes du Paris nouveau. « Dans Paris, à travers la boue jaillissante, à travers la foule morne, à travers l'infecte nuit, j'allais des fumées de la pipe aux vapeurs du gaz, des cafés aux théâtres. C'est là que le peuple s'amuse, c'est là qu'il s'instruit. J'ai vu, j'ai entendu, j'ai noté la voix des histrions et les mouvements de la foule; j'ai senti le souffle et la main de la mort. » Il nous reste à suivre M. Veuillot dans ce triste pèlerinage, plein de surprises et de singulières rencontres, d'où il a rapporté son dernier livre, les *Odeurs de Paris*.

III

M. Veuillot a tenu pendant près de vingt ans la plume de journaliste. Les nécessités du métier l'ont mis à même de parcourir dans toute son étendue, d'explorer et de fouiller le terrain où se déploient les manœuvres des grands journaux, de ce qu'il appelle *la grosse presse;* milieu brillant et misérable, incessamment agité, exposé aux coups de vent du pouvoir; où l'homme d'Etat et l'écrivain de la bohème se donnent la main; qui n'existe que par la liberté et confine d'un côté à la servitude, de l'autre à la

licence. Il en connaît la configuration, les chemins et les détours, les tenants et les aboutissants, les habitants de marque et les animaux, les figures et les figurines. Les journaux l'ont fait ce qu'il est. Il y a vécu. Il en a vécu. La renommée qu'il a acquise vient de là. C'est par la grosse presse qu'il commencera sa revue du Paris moderne.

Connaîs-tu le pays où fleurit l'oranger, dit la chanson de Mignon. M. Veuillot débute de même : — Connaîs-tu le pays où fleurit « un grand journal bien imprimé, sérieux, vertueux, et même religieux, un journal qui a ce qu'on appelle de la tenue? » — Ce pays est la rue de Valois, n° 10, à Paris, et ce journal est le *Constitutionnel*. « Là écrivent Dréolle, Vitu, Grandguillot, Limayrac, tous chevaliers de la Légion d'honneur et de plusieurs ordres étrangers, et quelquefois des dieux y prennent la plume sous le nom de Boniface. Boniface, qu'est-ce que c'est ? Cela se murmure, on ne l'articule pas. Autant le ciel est au-dessus de la terre, a dit un jour l'ami Guéroult qui sait bien des choses, autant Boniface est au-dessus de Grandguillot. Voilà de quoi rêver, car Dréolle et Vitu sont grains de poussière devant Grandguillot, qui n'est rien devant Boniface. »

Voilà de quoi s'étonner en effet et ce qui fait justement rêver Galvaudin, Trivois et Fouilloux, les trois étoiles de la presse officieuse. Quelque radieuses qu'elles soient, elles ne répandent qu'une lumière blafarde à côté des soleils qui flamboient

dans le ciel serein du *Constitutionnel*. On n'arrive pas du premier coup à l'empyrée. Les temps marqués pour l'initiation de Galvaudin, Trivois et Fouilloux aux arcanes de la grande politique ne sont pas révolus. Le purgatoire officieux est l'antichambre du paradis officiel. Patience, messieurs, mais Galvaudin, quel homme ! « Pour varier ses correspondances et égayer la gravité des communications politiques, Galvaudin hante les grands festins officiels. Comme député, il les mange ; comme homme de lettres, il les décrit ; comme correspondant du *Mercure belge,* il se les fait payer. Il faut bien qu'il mange pour décrire, il faut bien qu'on le paie puisqu'il a décrit. Heureux Galvaudin ! » Trivois et Fouilloux ne sont pas moins bien partagés et M. Veuillot les traite comme des grimauds dignes de la considération la plus distinguée.

Si Galvaudin, Trivois et Fouilloux sont si haut perchés dans l'estime de M. Veuillot, où donc placera-t-il l'incomparable Louis Jourdan ? Plus haut encore, au bout de l'échelle, immédiatement au-dessous du roi des rois Havin. « J'évite la lecture du *Siècle,* compère Jourdan. » La belle entrée en matière ! J'évite la lecture du *Siècle*, cela signifie : je ne l'évite pas du tout, j'en fais ma tâche, mes délices ; le *Siècle* m'est nécessaire, Jourdan m'est indispensable ; les sottises du *Siècle* me donnent de l'esprit ; la prose de Jourdan m'inspire. « Je me sens si bien mon Jourdan au bout de la plume ! Après tout, compère, vous êtes un écrivain

de quarante mille abonnés, d'un million de lecteurs, et une des grandes figures de ce temps. » On ne saurait mieux dire les choses : compère Jourdan ! c'est presque de la tendresse. Cette tendresse est justifiée. M. Veuillot a besoin d'un praticien consommé qui lui fournisse la réplique, qui l'entretienne en belle humeur, qui lui fasse la main et reçoive ses coups de batte ; et M. Jourdan est l'heureux mortel chargé de ce ministère. Mais il arrive quelquefois que le compère se rebiffe et qu'à l'instar du singe de la fable, prenant la savonnette et les rasoirs du maître, il se met à raser furieusement la clientèle de M. Veuillot et le patron en personne. Tout beau, Jourdan, s'écrie alors le patron ; « soyez onctueux, mon ami, rien qu'onctueux, vous glisserez mieux dans les mains qui vous pourraient prendre. »

Soyez onctueux ! quelle patte de velours et quel coup de griffe, que de cruauté et de douceur à la fois dans ces simples mots : *soyez onctueux !* Il y a du 93 là dedans. C'est du Barère tout pur. M. de Robespierre ne tournait pas plus élégamment le madrigal. Les gaietés de M. Veuillot sont sinistres ; ses plaisanteries sentent la hache et le billot. Soyez onctueux, il faut entendre par là : soyez prudent, ami Jourdan, sinon gare la Veuillotine ! la *veuillotine* est un instrument à l'usage de son inventeur, tranchant et poli, quelque chose comme une guillotine de poche. Il s'en sert dans l'occasion pour expédier les mandarins de la grosse presse dont le ventre

lui déplaît et pour punir les petits Chinois du journalisme qui lui manquent de respect.

Si M. Jourdan est le demi-dieu de la grosse presse, M. Havin en est le dieu. Cette divinité de M. Havin fait le tourment de M. Louis Veuillot; il en étudie sans relâche l'essence, les attributs et les mystères; il lui a voué un culte *sui generis;* il lui prodigue toutes sortes de plaisants honneurs; il lui dresse des autels ironiques; il le salue jusqu'à terre, en murmurant : grand Manitou ! M. Havin, dans l'esprit de son sardonique adorateur, est plus qu'un personnage de pagode; c'est une personnification. Le XIXe siècle abêti et irréligieux, ignorant et triomphant, c'est le siècle de M. Havin. Il dira du poète Balochard qui a la rime gaie : c'est un poète haviniste, et du célèbre publiciste Tartempion, du journal des *Débats,* qu'il havinise la nation, et de Badouillard, le romancier en vogue, qu'il patauge dans le havinisme. Voltaire entrait, dit-on, dans des accès de rage, lorsque les noms de Fréron, de Patouillet, de Nonotte, de l'abbé Desfontaines étaient prononcés devant lui. M. Veuillot a les nerfs de Voltaire, et les noms — si gracieux pourtant et si agréables à l'oreille — de MM. Plée, Havin, Gigault de La Bédollière, Jourdan, le mettent hors des gonds. Il s'emporte, il bondit, il fond sur eux comme un taureau des Castilles sur la cape des toréadors. Il traite le *Siècle* de cynique; il dit à ses rédacteurs : vous n'êtes pas la fleur des pois; il dit à son rédacteur en chef : vous êtes la perle des cabarets.

Il raille, il menace, il plaisante, il rit; puis, se tournant vers le million de convives qui se repaîssent des viandes libérales et des légumes impies du *Siècle,* il s'écrie à la façon de Lucrèce Borgia, dans le drame de Hugo : Messeigneurs, vous êtes tous empoisonnés.

Tel est l'accent, la note dominante du dernier livre de M. Veuillot. C'est un parti pris de dénigrement, un débordement de moqueries, un pêle-mêle de charges bouffonnes et d'apothéoses grotesques. Si la satire est faite de mépris et de violences, M. Veuillot n'a pas ménagé l'étoffe. Se jeter dans la cohue parisienne avec la lanterne du cynique à la main; n'être content de personne ni de rien; ne voir autour de soi que des cuistres et des drôles, faire métier de dépister les scandales des salons, de ramasser les vilenies de la rue, de collectionner les obscénités du théâtre; mettre en tas dans la hotte de Diogène les chiffons et la pourpre, les défroques de carnaval et le manteau de Platon, les rapsodies de Mœvius et les poèmes de Hugo, les verroteries de Trissotin et les diamants de Musset; tourner le dos au soleil et s'enfoncer de gaieté de cœur dans les ténèbres, établir enfin son domicile dans les égouts de Paris, et là, s'appliquer à flairer, à trier religieusement et à recueillir les plus détestables odeurs de la capitale, pour en faire présent à son pays, quel rôle et quel cadeau, et dans quel but ! — Les réalités les plus repoussantes peuvent contenir sans doute un enseignement salutaire, mais est-ce

le cas, et la morale de la fable sera-t-elle bien interprêtée par tout le monde ? — Avons-nous absolument besoin de savoir ce qu'on dit dans les bas-fonds de la bohème, comment on danse au Châtelet et de quelle façon s'y prend Thérèsa pour gagner en une semaine plus que les honnêtes ouvrières de notre ville en un an ? La leçon est plus dangereuse qu'utile. Elle ressemble trop à une réclame; les gros mots attirent les gros sous. Les moralistes la comprennent, mais elle n'est pas faite pour eux. Ceux qu'elle a pour but d'édifier peuvent l'entendre de travers et prendre dans les portraits réalistes du goût pour les originaux. Puis, le triage des *Odeurs de Paris* est-il fait en conscience ? N'y a-t-il pas de malfaisants mélanges, des noms, des réputations, des personnalités qui jurent d'être accouplés et amalgamés ensemble ?

IV

Nous ne contestons pas à M. Veuillot le droit d'assigner devant son dur tribunal tous ceux, à des degrès divers, qui par leurs talents, leurs écrits, leurs exemples, ou tout simplement leurs lubies et leurs grimaces, prétendent exercer une action quelconque sur leur temps.

Le monde des lettres et des arts, comme celui

des plaisirs faciles et des jouissances impures, peut fournir au critique d'utiles réflexions. M. Veuillot est libre assurément de choisir tels sujets qu'il lui plaît et de prendre, comme on dit, son bien où il le trouve. Ce que nous lui reprochons, c'est, par goût, de chercher trop bas ses sujets et de laisser choir exprès dans la boue ceux qu'il conviendrait de traiter avec quelque cérémonie. Le thème qu'il poursuit « à travers la boue jaillissante et la foule morne » dégénère sous sa plume en personnalités écœurantes et se couvre d'éclaboussures qui le ravalent. Un sentiment de vulgaire justice impose à tout écrivain, à celui surtout qui prétend parler au nom d'un intérêt supérieur, le devoir de faire une part inégale, dans ses arrêts, aux égarements de la raison et à ceux de la perversité, aux libres spéculations des esprits éclairés et aux basses fantaisies des célébrités interlopes. L'enfer de M. Veuillot passe un niveau brutal sur les conditions et les situations les plus disparates; il est l'œuvre du mépris, non de la justice. — « La haine n'est point entrée dans mon cœur, dit-il, mais le mépris n'en peut sortir. Il est cramponné et vissé là, il est vainqueur quoique je fasse, il augmente quand je m'étudie à l'étouffer. » — En s'installant dans son cœur, le mépris, on ne le voit que trop, s'y est établi en maître et l'a sans vergogne occupé tout entier; il n'y reste plus de place pour les vertus qui font le juge respecté et le critique intègre. Cribler indifféremment de sarcasmes, envelopper dans les mêmes

anathèmes le génie et la sottise, les souverains de la pensée et les poètes de l'alcazar, les philosophes, les artistes, les savants, les saute-ruisseau et les laquais des lettres, ce qui brille et ce qui grouille; confondre les héros et les histrions; accoler Cousin à Thérésa et Béranger à l'auteur de la *Femme à barbe;* faire défiler sur le même théâtre et sous le feu des mêmes lazzis, M. About et Mlle Pigeonnier, M. Gautier et Mlle Cora, la *Confession d'un Enfant du siècle* et la *Belle Hélène, Hernani* et *Rocambole,* Alexandre de Humboldt et Tigruche, voilà ce qui offense l'équité, le bon goût, le bon sens, la vérité. La mise en scène est habile. On sent bien que le mépris est vissé là. L'exagération déborde à pleins bords. L'auteur éprouve, comme dit Montaigne, « ie ne scay quelle aigredoulce pointe de volupté maligne » à brouiller et amalgamer tout ce monde, à composer de la sorte, pour l'amusement du public, un injurieux salmigondis. Le niveau hyperbolique des *Odeurs de Paris* atteint toujours celui des *Libres Penseurs* et souvent le dépasse. Nous dirons à M. Veuillot, pour employer une formule qu'il a lui-même empruntée à l'auteur de *Notre-Dame de Paris :* — Prenez garde; *ceci* qui est le Veuillot de 1866 tuera *cela* qui est le Veuillot de 1848; *ceci* qui est les *Odeurs de Paris* tuera *cela* qui est les *Libres Penseurs.*

M. Veuillot était fait pour un rôle meilleur et une œuvre différente. Il avait le sentiment du beau, l'inspiration, la vigueur, l'éclat, l'éloquence. Son

imagination, quand il le veut, se revêt de poétiques couleurs. Son intelligence a une faculté compréhensive qui lui permet d'embrasser tous les horizons de la pensée. Il possède en lui-même, et par surcroît, les éléments qui concourent à la formation des célébrités durables, le feu sacré d'où sortent les œuvres fortes et belles. Je veux faire la part des temps et tenir compte des influences qu'il a subies, de l'excitation religieuse. Le soldat et le publiciste, dans la mêlée, ne sont pas toujours maîtres d'eux-mêmes. Il y a des entraînements inévitables. Mais, qu'est-ce à dire, et faut-il se laisser aller aveuglément aux fureurs de la lutte ? La polémique, comme la guerre, quelque ardente qu'elle soit, est sujette à des lois qui en limitent les excès. C'est le sang-froid, le sentiment des proportions, la faculté de mettre les choses à leur point, qui manquent à M. Veuillot. De justes critiques tournent chez lui à la turlupinade. Il gâte le vrai par ses exagérations. Bien des lecteurs amis de son talent, animés de ses croyances, de ses préventions et de ses antipathies, ont peine à le suivre jusqu'au bout, l'abandonnent. D'autres, par un sentiment naturel de réaction contre ses intempérances de plume, sont portés à prendre la défense du parti attaqué. Le nombre des anticléricaux se renforce d'autant, et d'autant plus vive est la riposte. Donc, le but est manqué. Le trait lancé par l'auteur des *Odeurs de Paris* se retourne contre lui. Il voulait faire des prosélytes; il perd des alliés et enrôle des adversaires.

Voilà l'effet de ses procédés et une inconséquence à laquelle M. Veuillot ne s'attendait pas.

Une autre de ses inconséquences non moins criante, si l'on envisage la haute mission qu'il se donne, c'est son alliance avec la petite presse, sa camaraderie avec le cabotinage des lettres, la chronique leste et court vêtue. Non pas qu'il se livre tout à fait; il houspillera, pour sauver les principes, le jeune Eliacin Lupus, le prince des délurés, un vrai talon rouge (prussien), la fleur des pois des boulevardiers. Il fera, par acquit de conscience, une égratignure à Timothée Trimm. Il se servira d'un encensoir pour châtier M. Henri Rochefort. « M. Rochefort est un des premiers sujets du boulevard. Il a son jour ici et son jour là, et d'autres jours ailleurs, et il sera bientôt à la tête d'une centaine de chapitres où le bon sel ne manque pas. C'est un narquois. Le bruit court qu'au fond il tient pour la vertu démocratique. On l'a vu parfois pincer assez vertement des scandales qui d'ailleurs le méritaient bien. Je ne crois pas qu'il leur fasse grand mal, mais qu'est-ce qui leur fait mal ? Et c'est toujours très bien de cingler ou de seringuer un peu de bonne encre sur certains visages offensants qui ne devraient pas avoir le droit d'affronter tant le plein air. M. Rochefort a fait cela; il l'a fait même une fois au péril de sa vie; s'il en était mort et que j'eusse du goût pour les enterrements civils, j'aurais suivi son convoi. » M. Veuillot, en somme, montre plus de bienveillance aux boulevardiers que de

mauvaise humeur, leur fait risette. — Les boulevardiers ! Le mot est de lui, non de l'Académie; cela veut dire les nouvellistes, les coureurs de rues et de ruelles, les minuscules Rivarols du boulevard, les Nemrods de la presse indiscrète, lesquels se mettent en chasse, de jour et de nuit, dans les épais taillis de la giboyeuse Lutèce, pour happer au passage la malice mondaine, la chronique à sensation, le trait et le mot du jour. Il leur trouve des qualités, du bon sens, de la finesse. Leurs productions se distinguent, à l'entendre, par le bouquet et le montant. Ce ragoût lui plaît. Tout l'esprit de l'Académie, s'il faut l'en croire, tiendrait dans telle ou telle page de la petite presse. La bêtise humaine est d'un côté, la petite presse de l'autre. C'est pourquoi M. Veuillot porte celle-ci dans son cœur. « Le tombereau de chaque matin qui passe enlevant le papier noirci de la veille emporte dans ses sordides amas, parfois, des ouvrages de prix. La petite presse surtout fournit ces joyaux. On y trouve, — pas tous les jours, ni toutes les semaines, mais encore assez souvent, — de véritables bijoux, des pages allègres, fines, éloquentes, honnêtes, d'un excellent bon sens, presque d'un excellent français. Enfin, tous les mérites y sont, sauf l'accent de la nature. Paris n'a point de nature. Mais l'inspiration est d'une âme bien faite, le travail révèle une main d'ouvrier; et dans ce faire consommé, l'on sent encore un parfum de jeunesse. »

M. Louis Veuillot tient donc la petite presse

pour le bijou de la littérature parisienne. Elle est alerte, brillante, éloquente et comme il faut. Elle est la raison même, le bon goût et presque le génie; il ne lui manque que l'accent de la nature, mais patience, elle est encore si jeune. Avec le temps, cela viendra. En attendant, profitons de ce qu'elle nous offre. Les odeurs de Paris, c'est-à-dire les odeurs de soupente et de cabaret, celles de la pipe et du gaz, du patchouli des caboulots et du fard des pierrettes, celles des mauvais auteurs, des mauvais livres et des mauvaises choses ne se rencontrent, ô bonté divine! que par exception dans les petits journaux; on y trouve, au contraire, le parfum du bon sens, de l'esprit honnête et des âmes bien nées, un arome innocent de jeunesse! — Voyons ailleurs et passons au théâtre. M. Veuillot a ses préférences au théâtre comme dans le journalisme. Il a du cœur pour ses amis, de l'indulgence pour les amis de ses amis et des mots cuisants pour ceux qui ne sont ni les uns ni les autres. De ses sympathies littéraires on peut facilement induire ses sympathies théâtrales. La demi-presse et le demi-monde des coulisses se valent, marchent de pair. La *Vie parisienne* ne lui déplaît pas. Sardou est son homme. Il aime la musique de Mozart, parce que la foi catholique a donné au monde Mozart. Il aura un faible pour la musique de M. Offenbach parce que la petite presse a enfanté M. Offenbach. Tout s'enchaîne. Il rabaissera aujourd'hui et ravalera au-dessous de l'ignoble certaines exhibi-

tions qui déshonorent les scènes du boulevard, ce qui ne l'empêchera pas demain de laisser percer un engouement tout parisien pour les théâtres en général. La perfection n'est pas de ce monde. Il est avec la rampe des accommodements. — « Les théâtres offrent quelque chose d'analogue (à la petite presse). On voit des actrices jeunes. Sans doute, elles ont du fard. Cependant le fard n'a pas encore rongé la peau, le vaudeville n'a pas encore éraillé la voix, un vrai rire éclate et mord avec de vraies dents. Tels sont ces jeunes articles (de la petite presse) ; ils rient et mordent d'un rire et d'une dent sincères. Les jeunes comédiennes sentent néanmoins l'école, et les articles aussi. La pleine originalité n'est pas à requérir, non plus que la pleine nature, et l'on sait que le plus aimable écrivain, comme la plus jolie fille, ne peut donner que ce qu'il a. »

M. Veuillot hait le juste milieu. Il a fait une guerre de dix ans au gouvernement de ce nom. Le point intermédiaire lui échappe. Ses sympathies et ses antipathies vont aux extrêmes. Ainsi, voici un esprit distingué, poli, inventif, honnête celui-là, qui a fondé sa réputation d'auteur dramatique sur de sérieux ouvrages, non sur les nerfs de son auditoire et le scandale et les *trucs* à la mode, M. Scribe, un écrivain soucieux, dans une louable mesure, de la bonne tenue des lettres, du respect de soi-même et d'autrui ! Eh bien, M. Veuillot jouera avec cet esprit aimable et modéré, comme le chat dont parle

madame Michelet dans les *Mémoires d'une Enfant* jouait avec sa belle poupée rose. Il le tourne et le retourne dans ses griffes acérées, le lance, le rattrape et finalement le déchire. M. Scribe, dans la pièce de M. Veuillot, remplit le rôle de bouc d'Israël. Il est chargé des iniquités dramatiques de notre temps. M. Veuillot lui prodigue les expressions les plus dures, les plus méprisantes. Lord Byron, ce génie de la révolte et de l'impiété, dont l'orgueil souleva, de son vivant, une tempête de haines, n'a pas eu affaire, dans toute la société anglaise, à un détracteur plus acharné. L'effort déployé pour débiner et abattre le bonhomme Scribe ne se comprend pas; il est déraisonnable, il est injuste, il est d'un goût détestable. On se découvre, en France, devant les morts. M. Veuillot s'est tenu couvert devant Scribe mort et a prononcé l'oraison funèbre que voici : — « Il est mort dans un fiacre, se croyant à peine indisposé, débarrassé des soucis de l'heure dernière; mais il aurait mieux choisi le moment s'il avait été consulté. Il y avait grand procès en train qui prenait toute l'attention, et cet expert dramaturge a manqué son dernier effet de scène. Il est sorti au milieu du bruit comme un figurant. On l'a enterré à Saint-Roch, en gala, l'église de sa paroisse, dont il ignorait l'existence, ayant été jugée trop étroite pour contenir sa gloire. Il y avait foule, musique, places réservées pour les « dames artistes », quatre chevaux au corbillard, considérablement de fiacres à la queue, des ministres, des législateurs,

des gens de la Cour, vingt députations dont une des élèves de Sainte-Barbe, lesquels mangeaient des cervelas et jetaient les peaux par les portières. C'est au collège de Sainte-Barbe que Scribe fut élevé; c'est là qu'il prit ce beau français, cette belle morale, ce goût et cet art des « hardiesses » qui l'ont placé si haut. — *Erudimini,* jeunes barbistes ! au cimetière on l'a fusillé comme commandeur de la Légion d'honneur, et farci de quatre discours : Adieu Scribe ! — Adieu, belle intelligence ! — Que la terre te soit légère ! — Repose en paix ! » Il n'y a pas deux manières de juger, de qualifier cette triste page. M. Veuillot doit la regretter. L'inspiration en est déplorable. — C'est un passage à supprimer. — Mme Desloges disait un jour à un écrivain de ses amis qui lui débitait de méchante prose, fils d'un marchand de vin comme M. Veuillot, à Voiture : *Celle-là ne vaut rien, percez-nous en d'une autre !* Le conseil est encore bon. M. Veuillot voudra-t-il le suivre ?

L'auteur des *Odeurs de Paris* s'exprime ainsi quelque part : « M. Hugo devrait craindre son intempérance et n'y pas mettre tout le monde, à ce terrible pilori (des *Châtiments).* Je m'y vois en compagnie de Pie IX. Je pense que Pie IX s'en tirera et me déclouera. » L'intempérance de M. Veuillot aura un moindre succès. Scribe est attaché aux *Odeurs de Paris,* en compagnie de deux Allemands d'un certain renom, Alexandre de Humbold et Henri Heine, et de bon nombre de

Français de quelque distinction, Mürger, About, Taine, Gautier, Legouvé, etc. Il faut espérer que les Français s'en tireront aussi et se décloueront, même sans le secours de personne. Quant aux Allemands, nous sommes pour le moment en délicatesse avec eux et je les abandonne à M. Veuillot.

Deux chapitres entiers sont consacrés à Hugo. Ils sont très soignés, particulièrement incisifs. M. Veuillot avait une revanche à prendre des *Châtiments;* il l'a prise. Une remarque. Dans sa lutte avec l'ange, le fils d'Isaac se sentait aux prises avec une force supérieure et reconnaissait, tout en résistant, la présence de la divinité. Il faut rendre à M. Veuillot cette justice qu'il admire M. Hugo autant qu'il le déteste. « Les *Chansons des Rues et des Bois,* sœurs très ressemblantes des *Châtiments*, et filles comme eux de l'âme grossière et violente, sont cependant singulièrement mieux tournées. L'auteur n'a pas donné de pièces de métier où paraissent autant la force et la dextérité de sa main. Cela est plein, sonore, d'une sûreté, d'une netteté, d'un relief admirables. Peu de coton, peu de chevilles. C'est de la chair vivante et ferme, qui bondit de la seule vigueur des muscles et palpite de la seule chaleur du sang. Je voudrais oser dire que ce recueil est le plus bel animal qui existe en langue française. » M. Veuillot a une verve endiablée. Elle s'exprime tour à tour en prose et en vers. Il est poète à ses heures. Il travaille aussi dans le genre *Châtiments*. Il cultive pareillement l'élégie et le sonnet.

Son bagage poétique est pourtant mince. Il n'a fait lever, que je sache, aucun bel animal. M. Veuillot, en qualité de confrère en poésie, aurait pu être jaloux; il a mieux aimé être méchant et juste.

Nous ne pousserons pas plus avant l'examen des *Odeurs de Paris*. L'auteur a touché à des sujets si divers, à tant de choses de prix et à tant de choses de peu, qu'il nous serait impossible de le suivre, sans nous écarter du dessein que nous a inspiré la lecture de son livre, et qui consiste simplement à représenter M. Veuillot tel que nous l'avons senti et compris. Nous avons signalé les procédés habituels de l'écrivain, la nature de son esprit, ses exagérations de langage, ses bouffonneries, ses jugements *ab irato*, ses contradictions choquantes. Il ne serait pas équitable de s'en tenir là et de ne montrer que les imperfections d'un écrivain supérieur à tant de titres. Les qualités de publiciste et de portraitiste qui ont fondé la renommée de M. Veuillot nous ont rendu sévère pour ses défauts. La nature et l'art en ont fait un maître qui peut être discuté, qu'on ne saurait négliger, dont l'intelligente et poétique rudesse, l'esprit et la passion laisseront sur les générations de notre temps une mordante empreinte.

S'il a trop souvent troublé les âmes par l'ardeur de ses controverses et sa fougue ironique, il a su les élever aussi et les ravir par les richesses de son imagination. Ce n'est pas l'invention, le nerf, la chaleur, la gaieté, qui manquent à son dernier travail,

les *Odeurs de Paris*. Tel et tel chapitres sont frappés comme une médaille, magnifiquement traités. Le tableau écrit des *Romains* de Couture vaut dans son genre le tableau original. Quelques pages sur la tragédie sont remplies du meilleur souffle. Les croyances religieuses de M. Veuillot, lorsqu'il ne les compromet pas dans de mesquines querelles ou de basses rencontres, impriment à sa pensée un éclat sévère et une force juste. M. Sainte-Beuve a parfaitement rendu, en quelques lignes indulgentes, l'attitude du polémiste catholique. « Comme le journaliste profite de la hauteur de l'idée religieuse pour y adosser son talent satirique, pour lui donner de la consistance et un air de dignité, de moralité ! Appuyé qu'il est à ces colonnes du temple, regardez-le d'un peu loin : la menace s'ennoblit, la laideur s'efface; ses invectives les plus grosses, comme ses méchancetés les plus fines, prennent aisément un caractère de justice inexorable et de sévérité vengeresse. » Voilà M. Veuillot vu par le bon côté et d'un œil favorable. En fin lettré, M. Sainte-Beuve ne s'est pas souvenu des injures faites à l'académicien. Il a placé M. Veuillot dans sa meilleure attitude et l'a peint ainsi, sous de bienveillantes couleurs. C'est lui qui nous a rapporté, dans ses *Nouveaux Lundis,* ce mot de M. de Rémusat, une des nombreuses victimes de M. Veuillot, — à propos de l'élection de l'abbé Lacordaire : — « Que voulez-vous ? j'ai un si grand faible pour le talent qu'il n'est pas jusqu'à ce diable de Veuillot à

qui je ne pourrais m'empêcher, je crois bien, de donner ma voix, s'il se présentait. » Les adversaires de M. Veuillot ont sur ce dénigreur forcené l'avantage de reconnaître ses mérites ; dans le temps même que ses moqueries sifflent à leurs oreilles, ils rendent hommage à son talent. Il est bien difficile, en effet, de ne pas se laisser gagner, un moment ou l'autre, au détour d'une page, à tel passage ou à tel chapitre, par le charme plébéien de cet agile esprit, de ne pas goûter, admirer son talent vigoureux, d'une trempe aussi ferme que fine, cette belle langue, souple et sonore, pleine des plus ingénieux caprices et débordante d'une sève toute gauloise. Personne, mieux que lui, n'a manié de nos jours la plume de journaliste. Nous avons eu des publicistes plus instruits, plus sagaces, mieux au fait de la diplomatie et de la politique. Nous n'en avons pas eu qui aient exercé sur le milieu qu'ils pouvaient atteindre, dans le cercle de leur influence et de leur parti, une action plus rapide et plus profonde.

Une des nécessités du journalisme, c'est la traduction vive, instantanée, des émotions, des idées, des passions, des intérêts de l'heure qui passe, des mouvantes images que présentent les évènements et les faits ; en d'autres termes, c'est l'improvisation. — M. Veuillot est l'improvisateur par excellence. Il a publié plusieurs livres ; il n'a pas composé un ouvrage dans la vraie acception du mot. Ses livres sont, à proprement parler, des collections d'articles. Il écrit, comme le soldat fait le coup de

feu, sous le coup d'un évènement littéraire, d'une émotion publique, d'un des mille accidents de la vie parisienne, sans donner à la passion qui le saisit le temps de se refroidir et à la réflexion celui de la modérer. Ses défauts viennent en grande partie de là, de cette hâte et de cette fièvre, tiennent moins peut-être à la nature de son esprit, éminemment doué et cultivé, qu'à son organisation d'improvisateur et aux conditions dans lesquelles il a vécu. Le livre des *Odeurs de Paris* a été visiblement écrit de la sorte, au jour le jour. Par le choix et la variété des sujets, l'entrain et l'allure militante du style, par l'insignifiance de certains faits qui ont pu, sur le moment, faire illusion à l'auteur, mais qui, regardés à distance, s'amoindrissent et s'effacent, il est facile de voir que les *Odeurs de Paris* sont un véritable journal, dont le rédacteur unique, faute d'autorisation préalable, a fait paraître tous les numéros à la fois. Il serait injuste de ne pas tenir compte aussi à M. Veuillot, dans le jugement qu'on est appelé à porter sur son talent et son œuvre, de la situation que les circonstances lui ont faite et des prohibitions légales qui, en lui interdisant le champ de la politique quotidienne, ont refoulé son activité de publiciste dans les domaines de la petite presse. Enfin nous ne saurions oublier sans ingratitude, nous Limousins, qu'il a consacré à la verte Corrèze, notre patrie, une page resplendissante de poésie et de grâce, et célébré, dans une biographie touchante, les vertus et l'héroïsme d'un de nos com-

patriotes, de ce beau et hardi jeune homme, Dumoulin Borie, qui a trouvé, à l'âge de trente ans, loin de sa famille chrétienne et de sa chère vallée de Cors, au delà des mers, à deux mille lieues de la mère patrie, la gloire du martyre, sous le couteau d'un tyran asiatique.

2 février 1867.

JOSEPH MEYNARD DE CHABANES

—

I

Nous nous étions promis, lorsque la mort le frappa, de revenir, un jour ou l'autre, sur cet aimable poète, ravi dans la force de l'âge à notre affection et à nos applaudissements.

Sa mémoire n'est pas de celles qui peuvent être négligées. Le temps écoulé n'a fait qu'ajouter à l'amertume de nos regrets et au rayonnement de sa renommée locale. Les gens d'imagination et de goût, dans la Corrèze, n'oublieront pas de longtemps ce galant homme.

Les esprits qui ont l'amour et le sentiment des lettres ne sont pas si nombreux, autour de nous, qu'il ne se fasse un vide, lorsque l'un d'eux vient à disparaître.

C'est déjà une grande affaire de se montrer en public, d'oser y exposer sa pensée, sa passion ou

10

son rêve, devant un auditoire affairé, distrait et souvent railleur.

La province n'a pas d'excès de tendresse pour ses enfants. Les natures même privilégiées qui, par un effort de volonté ou une grâce spéciale, s'élèvent au-dessus de la foule, n'échappent pas toujours à ses rigueurs. Bien peu ont le courage de surmonter ses froideurs et ses défiances. Ceux qui ont la bonne fortune de captiver ses faveurs sont rares.

Meynard de Chabanes avait eu cette fortune et je dirai presque, tant il s'agit pour un poète d'une conquête difficile, cette gloire d'être accepté et couronné par son pays.

Ce n'est pas le travail et l'effort qui l'ont fait ce qu'il était. Sa nature primesautière ne se serait pas accommodée d'un pareil régime. Ses vers n'ont pas connu l'huile des longues veilles; ils sont venus librement, comme l'oiseau, en plein air.

La note spontanée, vive et simple, caractérise son genre de talent. On sent chez lui une aile aisée et légère, qui joue et voltige par don de nature.

Ce qui lui donne aussi une note distinctive, c'est sa fidélité à lui-même, sa persistance dans la voie de ses aptitudes, de son tempérament, de sa vocation poétique originelle. Il aurait pu, comme tant d'autres, suivre la mode, sacrifier aux nouvelles écoles littéraires, s'essayer dans des genres divers, rechercher l'éclat de la forme et les succès à images. Il aima mieux ne pas forcer son talent, rester lui-même et boire dans son verre.

Toutes ses compositions procèdent du même esprit, sont animées d'une humeur égale, sont marquées au coin d'une concision élégante unie à la plus gracieuse vivacité. Elles le rattachent à Musset plus qu'à tout autre poète, à Musset jeune et heureux, avant la note grave de l'*Espoir en Dieu* et du poème des *Nuits*.

Il avait, comme ce maître, une horreur instinctive du genre guindé, du pathos, des effets de convention.

Son vers souple et facile, coulant de source, plein de jeunesse et d'entrain, clair et gaillard, entre dans l'esprit comme un trait de lumière.

L'école première de Musset a encouru de justes critiques. On l'a surnommée, non sans raison, l'école de l'impertinence et du débraillé. Meynard de Chabanes ne la suivit point dans ses écarts. Il sut imposer à sa verve les limites de la décence et de la raison. Il tenait de sa distinction native, bien plus que de la fréquentation de son poète favori, un certain air gentilhomme, une liberté de désinvolture familière et aristocratique à la fois, qui ne dégénéra jamais en licence.

Meynard de Chabanes habitait la campagne. Son esprit courait les salons. On peut s'étonner de ce contraste, d'autant plus que les délicieux ombrages de Blanchefort, où s'écoula sa vie, sont bien propres à retenir l'imagination d'un poète et à la teindre de séduisantes couleurs. Sa nature mondaine et frondeuse allait de préférence à la ville, ne se

laissa point gagner ou du moins subjuguer par la muse en sabots de la pastorale; c'est à peine si dans ses nombreuses poésies se fait entendre un chant d'églogue et se découvre un coin de paysage.

La rêverie écrite, *voulue,* n'était pas de son goût, celle du moins qui s'applique à la contemplation confuse et douce des merveilles naturelles et s'y absorbe. Non pas qu'il fût insensible au charme des bois profonds et des belles nuits; il s'y abandonnait au contraire avec délices, mais n'en jouissait que pour lui seul. Lorsque étendu sous les magnifiques hêtres de sa grande allée, il paraissait le plus songeur et le plus recueilli, un rien suffisait, un éclat de voix, un bruit de feuille, pour le tirer de ce demi-jour du rêve et le remettre à cheval, tout équipé, sur son fin coursier poétique. Semblable au héros de l'Arioste, il ne s'endormait qu'avec son armure et dans son costume préféré. Un jour que je le rencontrai sur le seuil de son château, je lui dis en souriant : Y êtes-vous ? tant je le savais à la ville et absent de la campagne proprement dite. Son esprit était ainsi fait, suivait sa pente, aimait mieux se répandre en saillies sur le sopha d'un boudoir, ou chevaucher sur les grandes routes inondées de soleil, en compagnie des nobles dames qu'il égayait par ses contes et charmait par sa bonne humeur.

Quelques pièces, ou plutôt quelques passages, font cependant exception et laissent voir au fond du cœur de notre ami les tranquilles paysages de son cher Blanchefort.

II

On ne peut se défendre d'un serrement de cœur, quand on relit, comme je le fais en ce moment, ces poésies élégantes qui furent la décoration d'un beau printemps, feuilles légères dispersées à tous les vents du caprice et d'une prodigue jeunesse, recueillies plus tard et réunies sous le titre de *Feuilles volantes* par la main du poète, déjà blessé et près de la tombe.

Êtes-vous jamais entré dans la chambre d'un ami disparu ? Un pieux respect veille sur elle et la conserve dans l'état où l'éternel absent l'a laissée. Toutes les choses qui ont fait le bien-être, la joie ou le luxe de sa vie occupent leur place accoutumée. Le maître est parti, mais ces meubles, ces tableaux, ces livres, ainsi arrangés par lui, semblent avoir retenu une parcelle de son âme. Vous les touchez et ils s'animent. Vous les interrogez et ils répondent. Par une douce évocation, ils le font revivre à vos yeux et vous pénètrent d'un sentiment dont le charme amer vous plaît autant qu'il vous attriste.

C'est sous une impression de ce genre et dans un sentiment de même nature que nous parcourons ces jolies pages, commencées à vingt ans, continuées jusqu'à la fin, où l'image de Joseph Meynard s'est fixée à jamais.

Il est bien là, en effet, tout entier. Ses poésies ne mentent pas. Le miroir est fidèle. Tel il fut dans sa vie, tel il est dans ses vers. Son imagination ne l'a point trahi ni caché à nos yeux sous des ornements d'emprunt. Il est de ceux qui ont eu le bonheur de trouver leur forme dès le commencement et de s'y arrêter. Les compositions de ses débuts ont déjà cette allure dégagée qui est demeurée le mouvement, la marche même de son esprit. Les connaisseurs ne s'y trompaient guère et n'avaient pas besoin, pour les classer sous son nom, de recourir à la signature.

Il entre assez dans le goût des poètes de prêter à leur vie et à leur personne une tenue idéale qui n'est pas toujours d'accord avec la réalité. C'est une supercherie innocente qui ne blesse personne et ne manque pas de faire illusion à nombre de lecteurs. — Joseph Meynard fut exempt de cette faiblesse. Il lui eût été impossible de prendre un déguisement, de se montrer en public autrement qu'il n'était. Les sentiments qu'il exprimait, les impressions qu'il traduisait étaient bien à lui. Le naturel lui plaisait par dessus tout, non pas un naturel inculte et mal peigné, mais élégant et délicat et revêtu de ce tour aimable qui lui était particulier.

Son esprit sans prétention, sa verve légère, sa moquerie tempérée, son bon goût, et aussi cette gaieté franche et jeune, toujours prête à s'épanouir sur ses lèvres fleuries, toutes les qualités enfin qu'il avait en partage viennent de là, ont reçu de

cette source du naturel, si profonde en lui, leur trempe et leur finesse. On les retrouve sans peine dans ces pages choisies qui furent le délassement et la floraison de ses ingénieux loisirs, tant il y avait un accord parfait entre l'écrivain et l'homme. Ce dédain de l'apparat et du *paraître*, une sorte de répulsion instinctive qui le gardait des singularités affectées et des poses théâtrales, une veine d'impressions et d'émotions très personnelles, un vrai charme de clarté d'esprit, font l'originalité de son talent et le sortent de la foule. A une époque féconde en disciples de *René* et d'*Obermann,* il faut savoir gré à ce jeune homme d'avoir laissé passer, sans le suivre, le flot des incompris et des désespérés. Cette manie du travestissement littéraire l'amusait extrêmement et il ne laissait pas de la combattre à l'occasion, mais à sa manière, sans aigreur et sans malveillance, avec une bonhomie plaisante. Son éloignement pour l'artificiel et le convenu était tel qu'il aimait mieux, plutôt que de se parer d'une grâce étrangère, faire le sacrifice de celles qu'on voulait bien lui supposer. Il ne craignit pas, un certain jour, l'impitoyable, de porter la main sur le cœur d'une belle dame éprise de ses vers, pour en arracher un portrait de lui qu'elle avait rêvé et peint en beau, mais qui n'était pas ressemblant, s'il faut en croire ce sonnet :

On dit qu'en me lisant vous me donnez, comtesse,
Des cheveux longs et noirs encadrant ma pâleur,

Un front sentimental où siège la douleur,
Et des airs de vieillard qui font que j'intéresse ;

Ah ! j'en rirai longtemps ! — Certes, je le confesse,
Ma rime y gagnerait. — C'est toujours un malheur
D'être petit et gros, et d'avoir la faiblesse
De porter une joue assez haute en couleur.

— C'est là votre portrait, direz-vous : — Oui, qu'y
Si Dieu, pour vos péchés, ne me créa qu'ainsi, [faire ?
Faudra-t-il, dès demain, me maigrir pour vous plaire ?

Mon régime, comtesse, est fort bon, Dieu merci !
Et je m'y veux tenir : — s'il faut un poitrinaire
A vos rêves, de moi ne prenez plus souci.

C'est bien dit, et dans une juste mesure, et sur un ton enjoué fait pour plaire à une comtesse qui n'eût pas été vouée exclusivement au culte des pâles héros de Millevoye.

Suit une pièce du même cru, c'est-à-dire dans le même goût et à l'unisson de la précédente, un sonnet à Mme la marquise de C....

Ah ! que je sais de gens que leur botte vernie,
Leurs gants et leur lorgnon sauvent du nom de sots !
Parler est leur besoin ; écrire, leur manie,
Quoiqu'ils ne sachent pas vous aligner deux mots.

Le monde, heureux mortels ! leur trouve du génie,
Les prône, les encense, et vante à tout propos
De leurs phrases d'autrui l'éloquence infinie....
On leur rirait au nez s'ils portaient des sabots.

Hélas, que c'est pitié ! — S'il me fallait, marquise,
Prendre l'habit d'un fat et torturer ma mise,
Pour vous voir agréer les vers qui vous sont lus,

Je préférerais, moi, qui suis de vos élus,
Me conserver ma veste où brille une reprise,
Et si j'ai de l'esprit, eh bien, n'en avoir plus !

Quelle flamme et quel courroux, et comme cet aimable vengeur des gens d'esprit, avant de prendre la porte, darde sur la marquise un éclatant rayon qui lui assure la victoire !

III

Voilà, certes, un filon d'ironie charmante que Joseph Meynard a touché, en passant, d'une main sûre et qui, fouillé plus avant, d'une façon suivie et persévérante, eût fourni à son talent toute une suite de compositions agréables. Ce qu'il a fait dans ce genre donne la mesure de ce qu'il pouvait faire. Les tendances et les goûts de son esprit l'inclinaient vers les sujets de critique mondaine, du côté de l'observation et de la peinture des mœurs. On doit regretter qu'il n'ait pas versé davantage du côté où il penchait.

Le monde des salons et des fêtes, avec ses coutumes et ses modes, ses formes brillantes et ses ridicules consacrés, étudié ainsi et envisagé dans son attachement sérieux aux choses vaines, dans

ses engouements, ses dédains, ses caprices et ses travers, fournit au poète comme au moraliste une mine précieuse d'inventions et de tableaux. La comédie, le roman et la satire ne se font pas faute d'y puiser.

La poésie proprement dite s'y est peu arrêtée, n'a produit en ce genre rien de saillant et de marquant. Elle est entrée dans d'autres voies, s'est attachée de préférence aux sujets de sentiment, d'imagination et de fantaisie.

Il y avait là une veine fertile, entrevue par Joseph Meynard, et qu'il n'a fait malheureusement qu'effleurer. Les rares compositions qu'il en a tirées ont bien de la justesse et du bouquet et de la pointe. Nous citerons, dans cette manière, le morceau suivant, dont le tour piquant est à signaler. Il pourrait être intitulé, comme un chapitre de Théopraste, l'*Usage*.

Madame, à vos grands airs je perds tout mon latin :
L'autre soir, à ce bal où vous êtes venue,
Pour mille indifférents votre épaule était nue;
Vous voliez sous l'archet, rieuse. — Et ce matin,

Cachant à mes regards le bout d'un brodequin,
La poitrine en prison, chastement retenue,
Vous voilà digne et fière, affectant la tenue
Tout au moins d'une nonne ou d'un bénédictin.

— Monsieur, me direz-vous, ainsi le veut l'usage :
A chaque lieu son ton, sa pose, son corsage;
Bal et salon sont deux et l'autre n'est pas l'un...

— Eh ! ne discutons pas, Madame, je vous prie ;
Je m'incline et me tais. — Mais convenez, Marie,
Que l'usage parfois n'a pas le sens commun !

Joseph Meynard qui était du monde ne se gênait pas, comme on le voit, avec lui. Il mettait volontiers flamberge au vent contre l'usage et la sottise, les tyrannies puériles de la vanité, les sensibilités maniérées et les comédies de paravent. C'était chez lui affaire d'humeur et de bon sens. Le factice et le faux, fussent-ils couverts de diamants, ne le trompaient pas et ne servaient qu'à mettre en mouvement, à aiguiser sa verve sardonique. Il ne se brouillait point pour cela avec cette société polie dont il frondait si agréablement les passe-temps et les manies. Il y avait sa place, et il y tenait; il y vivait quand même, par l'esprit, lorsqu'il ne pouvait faire autrement.

Il ne faudrait pourtant pas induire de ce qui précède que nous avons affaire en Meynard de Chabanes à un moraliste. Ce serait se méprendre sur l'homme et sur le caractère des poésies dont nous parlons.

Ces esquisses, composées au jour le jour, dans des conditions diverses, sous l'inspiration du moment, sont variées comme les sentiments et les impressions qui ont ému le cœur ou l'imagination du poète. Il y règne le plus généralement un ton d'aimable abandon et de douce philosophie épicurienne. Nous avons voulu montrer que le moraliste n'en

est pas absent, y a trouvé de fins motifs, sans prétendre lui assigner une place différente de celle qui lui revient. L'esprit de Joseph Meynard aurait eu peine à entrer et à séjourner dans une étude sérieuse, dans un ouvrage suivi, et même à se soumettre, dans des compositions fugitives, à un plan fixé d'avance. Il s'échappait habituellement en saillies et en boutades, butinant et improvisant à l'aventure, mais au demeurant très fidèle à son étroit domaine qu'il cultivait et ornait à plaisir.

Sa muse vagabonde et chercheuse a trouvé dans un cadre d'idées différent, dans l'ordre de la poésie intime, quelques accents d'une vérité touchante. La pièce *A mon Castel* est écrite avec une sincérité communicative. Elle se termine par une adjuration délicate au jeune fils du poète qu'il voudrait, pour son bonheur, retenir au manoir natal :

> Qu'il te soit fidèle,
> Car, ô ma villa,
> Où rit ta tourelle,
> Le bonheur est là.

Une composition de même nature, *Le Pauvre,* est animée d'un souffle bienfaisant qui fait aimer le poète.

Joseph Meynard, nous l'avons dit en commençant, se laissait peu aller aux impressions qu'inspire le spectacle des beautés champêtres. Placé cependant au milieu des paysages changeants, des merveilles de couleurs et d'harmonies, de lumière et

d'ombres, dont la belle saison et l'automne déroulent le panorama dans nos campagnes limousines, il n'en ignorait pas le charme et le traduisait parfois heureusement, quand il consentait à n'écouter que son cœur :

Je connais une fontaine,
Sous un chêne,
Où naissent les cressons verts,
Aux hivers.

Cette note tendre est à souligner dans les ouvrages du poète corrézien. La gracieuse idylle *Je connais une Fontaine* et cet hymne au printemps, *Revenez, revenez, Étoiles de la terre,* composé en l'honneur des *fleurettes* de Blanchefort, ont une fraîcheur de source, une grâce de renouveau. On s'arrête d'autant plus volontiers à écouter ces gentillesses rimées que Joseph Meynard en a été plus avare.

Chacun des genres qu'il a abordés ajoute quelque chose à sa renommée modeste, mais c'est surtout par la verve plaisante, l'éclat de rire et le mot à facettes qu'il a brillé. Cet esprit éveillé, ingénieux et mordant, bienséant et curieux, plein d'imprévu et d'humour, était le boute-en-train et l'âme de nos réunions, la fête attendue, l'étincelle désirée. Il a véritablement régné à son heure dans notre petit monde. Nul de nous n'a oublié sa vive et bonne figure, ses réjouissantes malices. Nous citerons en entier, pour le montrer dans le genre où il a le mieux

réussi et s'est le plus étendu, une pièce amusante, *Mes Tribulations en voiture :*

J'ai fait dans ma locomotive
Tant de chemin,
Que je dois à sa force active
Mon abdomen.

Si j'étais seul ici, je jure
Le nom de Dieu,
Que mes chevaux et ma voiture
Serviraient peu.

Lecteur, j'arrive de la messe,
Il avait plu :
Je roulais à toute vitesse,
Et suis moulu.

La leçon me paraît si bonne,
Qu'en parlât-on,
Je viendrai désormais au prône
Sur un bâton.

Il vaut mieux laisser dans les boues
Son gros soulier
Que de se voir par quatre roues
Estropier.

Dieu merci, je ne courbe guère
Sous les printemps,
Et je peux, quand c'est nécessaire,
Marcher longtemps.

L'autre jour, chaussé de mes bottes
Elégamment,
Je me suis vu grimpant deux côtes
Fort lestement.

Mais voilà que, lorsque je rêve
Qu'on doit marcher,
Mon frère sourit et m'enlève...
Fouette cocher !

Où faut-il aller ? Qu'on le dise,
Et franchement
Je vous suivrai, mais à ma guise,
Pédestrement.

Veut-on ma mort ? — Eh ! qu'on arrête !
Je fais serment
De faire hors de la charrette
Mon testament.

Pendant que je dis ces reproches,
J'arrive au fond,
Cognant les coussins et les poches
Avec mon front ;

Et lorsqu'au terme du voyage
On a touché,
Le gras de mon second visage
Est écorché.

Vous le voyez : — on m'assassine
Sans le vouloir,
Et mon œil gauche qu'on bassine
Fait peine à voir.

Est-ce ma faute, si, plus tendre
Qu'il ne le faut,
Ma peau, lecteur, ne peut comprendre
Un soubresaut ?

Puisque donc mon frère et ma femme,
Durs et hardis,

Aiment le grand trot, comme une âme
Le paradis,

Qu'ils soient de l'un à l'autre pôle
Menés bon train,
Sauf à se casser une épaule
Chaque matin...

Pour moi, je veux sur mes deux jambes
Aller au pas,
Alignant de méchants ïambes
Qu'on ne lit pas;

Et, lectrice, si la vieillesse
Vient m'assiéger,
Je m'achèterai votre ânesse
Pour voyager.

Le badinage est de bon goût. Il est soutenu avec art et bien conduit. L'invention en ce genre n'est pas aussi facile qu'on le pourrait croire. Une dose ordinaire de tact, de légèreté et d'esprit ne suffirait pas pour y réussir.

Badiner avec grâce et rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, est chose peu commune, suivant La Bruyère; il y faut trop de manières, trop de politesse et même trop de fécondité : « C'est créer, dit-il, que de railler ainsi, et faire quelque chose de rien. »

Joseph Meynard a eu quelquefois de ces bonnes rencontres; il n'eût tenu qu'à lui de les rendre plus fréquentes. L'ambition lui manqua et peut-être aussi l'aiguillon d'un nombreux auditoire, d'une

scène propice aux jeux de l'esprit. Il compta trop sur sa riche nature, l'abandonna à elle-même, aima mieux se tenir dans le coin discret où il s'était renfermé et borna ainsi son rêve poétique à l'aisance dorée dont parle Horace.

Ce ne fut pas du moins un vain rêve. Joseph Meynard de Chabanes l'a réalisé dans une mesure qui honore son nom. Peu de poètes, dans un milieu semblable, et dans la sphère de la publicité départementale ont mieux fait que lui et mérité plus de sympathies et d'estime.

Mai 1867.

SAINTE-BEUVE

SÉNATEUR

—

L'élévation au Sénat de M. Sainte-Beuve avait donné lieu aux manifestations les plus passionnées dans des sens contraires. Les journaux officieux, tout heureux de la brillante recrue faite par l'Empire, s'étaient empressés de joncher de fleurs et de couvrir de moelleux tapis le chemin qui devait conduire le nouvel élu au Luxembourg. L'opposition, de son côté, en guise de réplique, avait pris un malin plaisir à charivariser l'éminent *transfuge*. Les nombreux lecteurs des *Lundis,* je parle de ceux qui se tiennent à l'écart des luttes des partis, n'étaient pas sans appréhension au sujet de la dignité conférée à M. Sainte-Beuve, et sur les conséquences qui pouvaient en résulter pour sa vie littéraire. Ses amis eux-mêmes redoutaient pour lui les préoccupations de la politique et des affaires, la diversion d'esprit qui s'ensuivrait au détriment d'une production si chère à l'élite des amateurs, et aussi l'influence

amollissante du séjour présidé par M. Troplong, les délices de la Capoue impériale.

Craintes chimériques. L'épreuve leur a donné tort. M. Sainte-Beuve a fait voir de la façon la plus éclatante que le Sénat n'était à son doigt qu'une bague de fantaisie et sous sa dent qu'une poire pour la soif; que la politique était le moindre de ses soucis, tandis que les lettres étaient tout à ses yeux, son labeur et sa distraction, sa passion et sa vie; qu'il leur resterait à jamais fidèle et reconnaissant pour la considération qu'il leur devait, pour les jouissances dont elles avaient rempli son cœur. On a peine à comprendre aujourd'hui l'émotion qui saisit la France intelligente, au moment du passage de M. Sainte-Beuve sous la ligne de l'équateur sénatorial. Est-ce qu'un renoncement aux lettres était possible de sa part? Ses précédents et ses goûts s'élevaient avec énergie contre une semblable hypothèse, autorisaient pleinement à penser que, malgré ses accointances avec le pouvoir, si une désertion devenait nécessaire, elle serait accomplie au profit des lettres contre la politique; que, malgré l'importance de la distinction dont il venait d'être revêtu, il tenait en un rang plus élevé encore le rôle qu'il occupe et la position qu'il a prise dans la république des esprits.

Non, non, le sénateur n'a pas tué le critique. Chaque semaine nous en apporte une preuve convaincante. Bien plus, l'illustre écrivain continue de monter et de briller de plus belle, alors qu'à l'in-

verse le membre de la Chambre haute cherche à se dissimuler de son mieux et disparaît dans une ombre propice à l'étude.

Nous ne savons si l'image qui se présente à notre esprit pour expliquer ce bizarre phénomène, est juste de tous points; mais il nous semble, maintenant que nous avons vu M. Sainte-Beuve à l'œuvre, qu'autant il est libre et dégagé dans son costume familier de critique, autant il est embarrassé dans son frac de sénateur. Les broderies et les panaches des Excellences de ce monde conviennent peu au sérieux historien de Port-Royal. Il les porte comme un fardeau, non comme un ornement. Aussi, peut-on dire, à en juger par les rares discours qu'il a prononcés, tant l'homme de lettres est présent en lui et impatient de se produire, qu'il n'a rien de plus pressé, lorsque les circonstances le poussent à la tribune, que de poser ses gênants insignes. Cela s'est passé de la sorte dans une occasion récente : Avec quelle fougue juvénile il a abordé la tribune de la haute assemblée, et comme il s'est débarrassé en toute hâte de son raide et brillant costume ! Il n'avait pas trop, en vérité, de la liberté de ses mouvements pour résister seul et tenir tête à la charge combinée des prélats et des maréchaux du Sénat, et reprendre à son tour l'offensive. Ce n'est que dans les occasions importantes, lorsqu'il est personnellement en jeu ou que d'illustres amis sont attaqués, ou bien encore lorsqu'il considère la cause de la liberté comme compromise par les violences

et les passions politiques, c'est alors seulement qu'il sort de sa taciturnité habituelle et se présente pour couvrir de son bouclier d'or la littérature, sa Dulcinée favorite.

Son dernier discours, à propos des bibliothèques populaires, a été des plus hardis et des plus retentissants, s'il faut en croire le bruit qui s'est fait dans la capitale et l'émotion qu'il y a soulevée. Tout le Paris libéral, après la séance, et dans la semaine qui suivit, courut en foule s'inscrire chez le courageux orateur, comme il s'était porté naguère chez son éloquent confrère de l'Académie, M. Jules Favre. Il se vit entouré de félicitations si chaudes, de telles ovations, qu'en ce moment favorable il lui fut permis de savourer les fruits d'une popularité qu'il avait ignorée jusque-là.

Des circonstances majeures ont donc seules le pouvoir de l'arracher à son banc et de le lancer dans la mêlée. Si l'aiguillon des partis et des attaques personnelles lui fait défaut, il reste d'ordinaire impassible et muet à sa place; et, à le considérer ainsi, immobile et rêveur, et comme isolé dans la grande assemblée, il est facile de comprendre que son esprit est bien plutôt absorbé par ses propres pensées et sans doute par quelque recherche de fine archéologie littéraire que par la faconde de ses collègues et les péripéties de la comédie parlementaire.

En écrivain prévoyant et perspicace, préoccupé du lendemain et soucieux de sa véritable gloire

M. Sainte-Beuve s'en tient aux lettres, s'y adonne d'autant plus que les événements semblent le porter vers d'autres rivages, et s'y attache en quelque sorte davantage à mesure qu'il s'éloigne des temps heureux de *Jacques Delorme* et des *Premières Causeries*. Il sent bien, il ne saurait oublier que sa renommée exempte de nuages, que sa durable popularité est là, dans le culte qu'il a voué aux idoles de sa jeunesse et pratiqué sans interruption avec une piété croissante.

Peu de littérateurs de nos jours ont entretenu avec le public un commerce aussi assidu. Depuis trente ans et plus, il remplit les fonctions de justicier littéraire et se fait entendre dans toutes les questions qui relèvent de son domaine. Rien de tel comme ces communications régulières d'un ingénieux et savant esprit pour entrer dans les faveurs et l'intimité du public, s'y ancrer et fixer solidement. On devient ainsi nécessairement, à la longue, grâce au retour fréquent de ces causeries attendues et aux renouvellements d'une plume merveilleuse, l'hôte des meilleures maisons, le commensal désiré. Pour combien de familles, c'est une fête, le lundi, de recevoir à leur foyer cet ami des bons et des mauvais jours, cet incomparable causeur ? On se fait de part et d'autre comme une habitude et un besoin de ces entretiens périodiques.

Ce qui a fondé le succès de M. Sainte-Beuve, maintenu et développé son autorité dans le monde si changeant des lettres, c'est son ouverture d'esprit,

son rare savoir, la trempe souple et fine, très française, poétique et sensée de son talent, sa vue perçante en toutes choses, son habileté à tout bien dire, l'art des déductions, des contrastes, des rapprochements et des nuances qu'il possède à un souverain degré. Ce grand dévot de la littérature nationale a un faible pour les pousses nouvelles, des encouragements pour tous les essais, une douceur paternelle dans les reproches qu'il adresse à des *jeunesses* qui s'égarent.

Il est aujourd'hui, quoiqu'il s'en défende en une certaine manière, le représentant le plus élevé de l'école du goût dans la critique. Il s'en défend, disons-nous, en ce sens que, depuis plusieurs années, une école rivale qui s'intitule physiologique ou naturelle, s'est posée en face de l'autre avec un réel éclat, et que M. Sainte-Beuve a jugé à propos de revendiquer, à l'encontre des prétentions qu'elle affichait, son droit de priorité. Oui, il lui a plu de revendiquer ses titres et de dire que l'école physiologique n'est pas si nouvelle qu'elle en a l'air, et que lui-même, précédemment, dans maintes circonstances, à propos des écrivains et des livres, pour en mieux démêler le caractère, les sources, la formation, il a aussi fait de la physiologie et du naturalisme; qu'il n'a guère fait autre chose au fond, étudiant les conditions de climat, de famille, d'amitié, d'influences diverses au milieu desquelles les œuvres de l'esprit humain se produisent, et recherchant ainsi les racines mêmes de ces

œuvres tant dans les origines et les alentours de l'écrivain que dans son individualité et sa substance intellectuelle.

La réclamation de M. Sainte-Beuve est fondée; et pour qui les a étudiés et comparés, les procédés des deux écoles ne diffèrent pas essentiellement. Seulement, chez M. Sainte-Beuve, ils sont soigneusement et habilement dissimulés, tandis qu'en M. Taine, par exemple, ils sont apparents et en relief. Ce qui, chez le premier, par le tour naturel de son intelligence et une absence complète d'affectation systématique, prend sous sa plume élégante et claire le ton de la causerie, devient sous celle du second, qu'on nous permette le mot, une vraie *machine* littéraire, un engin propre à lancer des arguments et des raisonnements, une machine, disons-nous, très solidement montée et disposée, curieuse autant que puissante, ayant pour objet de dégager à travers ses cylindres, ses engrenages et ses cribles, le vrai sens et le *pourquoi* des auteurs et de leurs ouvrages. Cette machine, importée d'Allemagne ou d'Angleterre, fait merveille entre les mains de M. Taine. Comme celles en usage dans l'industrie proprement dite, elle se meut avec une force et une précision mécaniques, à l'aide d'une foule de pistons et de rouages dont le jeu est à découvert. On admire cet étonnant appareil, si savant et si exact, mais sans trop s'y attarder, soit fatigue des nerfs, soit lassitude de l'attention.

On peut faire justement, je crois, à M. Taine le reproche de trop multiplier les rouages de ses périodes et de ne pas assez masquer les tendons de ses écrits. Son jeu est serré, haletant, ressemble à un corps à corps. Il se plaît à montrer, en Hercule de la critique nouvelle, la grosseur et la vigueur de ses muscles. Quand je lis ses livres, si intéressants à tant de titres, la grâce ailée et la fine abeille de M. Sainte-Beuve, que je vois voltiger devant moi par une sorte d'évocation des contraires, me causent bien des distractions.

Nos modernes critiques, nous n'en disconvenons pas, pour ne rien ignorer des secrets de leur art, ne peuvent que gagner à prendre leurs grades dans les hautes écoles de l'Etat, à la faculté de médecine, à suivre la clinique et les amphithéâtres de dissection. M. Sainte-Beuve ne s'est pas fait faute de passer par là autrefois, et encore de nos jours, à l'exemple de quelques-uns de ses nobles confrères de l'Institut, il lui arrive de s'enfermer dans son cabinet anatomique, lorsqu'il a quelques cas difficiles à examiner, ou qu'il lui tombe entre les mains un intéressant sujet littéraire. Mais le public n'en voit rien, s'en doute à peine ; il ne connaît les expériences faites que par les résultats acquis et le compte rendu attrayant du *lundi*.

M. Taine a un talent robuste et compliqué, en bien des points exotique. M. Sainte-Beuve est un Français pur sang, du meilleur temps et de la bonne souche. Il a bien fallu que l'écrivain du

Moniteur mît en avant et déployât toutes ses riches qualités françaises pour ne pas succomber sous l'écrasante impopularité que les partis d'opposition ont cherché à lui faire, pour résister aux virulentes attaques dont il a été l'objet, à la masse d'antipathies qui s'était amassée contre lui dans la jeunesse. Nous avons assisté à cette guerre à outrance. Nous avons vu ses meilleurs titres contestés, sa renommée d'écrivain jetée en pâture aux passions, bafouée et momentanément obscurcie. Et nous-même, — revenu aujourd'hui et vaincu par tant d'esprit et d'obstination à bien dire, — obéissant alors aux impressions du moment, de combien de jugements téméraires nous nous sommes rendu coupable à son égard !

Le vrai talent ne se décourage pas, suit son chemin et charge le temps de le venger. Ainsi a fait M. Sainte-Beuve; et comme il avait gardé son ancienne clientèle conservatrice, il l'a vue s'accroître récemment de la clientèle démocratique, de telle sorte qu'aujourd'hui il tient attentif à ses leçons tout le public auquel un écrivain peut prétendre. Il a eu, dans ces derniers temps, la grande satisfaction de voir un de ses anciens rivaux et adversaires, le plus furibond à coup sûr et le plus acharné, M. Eugène Pelletan, le chef éminent d'une des nombreuses sectes de la religion républicaine, amener son pavillon devant lui et le saluer d'une joyeuse bordée, en signe de réconciliation.

Les qualités qui ont fait la fortune de M. Sainte-

Beuve sont plus florissantes que jamais. Les charges extra-littéraires dont il est revêtu ne lui ont rien enlevé de sa libre allure et de son talent. Il se laissera peut-être aller plus volontiers, en considération de certaines convenances que ces dignités lui imposent, à parler de tel ou tel livre qui autrefois lui eût échappé, s'il est signé d'un collègue sénateur ou d'un savant fonctionnaire du Conseil d'Etat, et même si le cas y échet, comme dans le tome neuvième des *Nouveaux Lundis,* à propos de l'important ouvrage de M. Le Play sur la *Réforme sociale en France,* il ne reculera pas devant l'occasion d'exprimer ses sentiments sur les questions d'économie politique et sociale, dont les intelligences de notre temps sont à si juste titre préoccupées. Mais la pente de son esprit n'est pas de ce côté. Son courant véritable le porte ailleurs. Il s'engage dans cette voie sans s'y plaire, moins par conviction que par devoir, et plutôt pour donner, en passant, un gage à ses hautes fonctions politiques que pour satisfaire ses propres penchants. Ajoutons à sa louange que son indépendance, sur le chapitre des lettres, est restée ombrageuse et intraitable; le poète, le lettré accompli et le parfait critique qui sont en M. Sainte-Beuve feront, on m'en peut croire, plus d'une niche au sénateur.

9 novembre 1867.

LA MONTAGNE — Mme MICHELET

—

I

Nous irons au bois, les lauriers ne sont pas coupés; tant qu'il y aura des peintres de la nature comme Michelet, les lauriers seront verts et nous irons au bois.

Je viens de faire une course à la *Montagne;* une course rapide, pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble du tableau, le vaste panorama des Alpes, des glaciers de la Suisse, des Pyrénées, que le grand artiste a récemment déroulé sous nos yeux, sauf à revenir sur mes pas, à voir et à revoir en détail les paysages, chacune des stations de ce pittoresque et bienfaisant volume.

L'impression que j'en ai ressentie est profonde, en parfait accord avec la beauté du spectacle, avec la grandeur de l'idée morale qui sert d'épigraphe à l'ouvrage de M. Michelet : *Remonter*.

Ce livre est une œuvre vive, un acte de foi patrio-

tique, un *sursum corda* à l'humanité, à la France surtout, la noble infidèle, tombée aux bas-fonds de l'idolâtrie des forces injustes.

C'est assez descendre en effet. L'homme de nos temps, après avoir gravi les plus glorieuses cimes, s'est laissé aller aux pentes rapides, a touché les froids abîmes du doute, de l'égoïsme, de la servitude. Se laisser aller, glisser, glisser encore, est chose si facile ! La volonté peut fermer les yeux, s'endormir. Il suffit de suivre les forces invisibles qui vous mènent, vous attirent en bas. Pas le moindre effort. On coule d'abord, peu à peu, comme la poudre du sablier, puis tout d'un coup, on est précipité, comme une masse croulante, avec une rapidité vertigineuse. A peine avez-vous le temps de regarder en arrière, de mesurer la distance parcourue. On est étonné d'avoir fait d'une traite tant de chemin. Quoi, si vîte ! Nous marchions ce matin sur les hauteurs, au grand air, librement, et nous voici maintenant plongés dans les lieux obscurs, séparés presque par l'inaccessible des sains et bleus sommets, et errants, comme des larves, dans l'ombre humide des marais.

Il s'agit de fuir les ténèbres, de remonter; mais où trouver l'élan, la force nécessaire ? Ames désemparées et oublieuses, mais de bonne volonté, prêtez l'oreille aux voix de la *Montagne,* écoutez Jules Michelet : — Celle qui vous a guéries tant de fois, la terre, vous guérira encore; fiez-vous à elle; consultez-la dans vos maladies, dans vos peines, dans vos

chutes morales; abreuvez-vous à son réservoir de vie, toujours en travail et bouillonnant, inépuisable. Il ne faut que vouloir, demander de vivre, ouvrir son cœur. — Ce ne sont point là des paroles vaines; Michelet prêche d'exemple; perdu, à deux doigts de la mort, il est sorti régénéré de la piscine merveilleuse.

Au cours de la construction de son monument historique, pendant les jours de lassitude et d'angoisse, et plus tard, au moment de mettre la dernière main à son œuvre, dans l'accablement qui suit les longs efforts, il avait eu recours à la grande nourrice de l'humanité, à notre mère commune, la terre. L'homme des races et des foules disparues, le vaillant pèlerin, revenu, après trente années de marche, de sa course à travers les siècles, affaibli et rendu par son labeur héroïque, ne trouva le salut que dans ce foyer rajeunissant; il lui doit la santé du corps, celle de l'esprit, de l'âme. Le livre de la *Montagne* est un hymne de reconnaissance.

Pour se rendre compte du miracle, de ce prodigieux renouvellement d'une âme si profondément atteinte, il faut voir M. Michelet, en 1853, se traînant sous le soleil d'Italie, pâle et courbé, se sentant mourir — « plein de vie, d'études et de projets, d'œuvres fortes, rêvées, commencées. L'histoire, mon grand devoir, réclamait, gémissait de ne pouvoir s'achever. La nature réclamait. Je l'avais entrevue par la science et par le bonheur. Par quelle malignité sauvage, en m'entrouvrant son sein, tout-

à-coup me repoussait-elle ? Ironie violente, de briser en disant : Vis et jouis encore. »

Dans cette extrémité, il n'éprouva point d'hésitation, alla droit à celle qui semblait à la fois le repousser et l'attirer, se mit entre les mains de la nature, se donna à elle tout entier et s'y ensevelit à vrai dire.

C'est à Acqui dans le Montferrat, que l'ensevelissement eut lieu et que fut opéré le prodige. « J'arrêtais sur cette terre noire, vivante, un sérieux regard. Je lui dis : Chère mère commune, nous sommes un. Je viens de vous, j'y retourne. Mais dites-moi franchement votre secret. Que faites-vous dans vos profondes ténèbres, d'où vous m'envoyez cette âme chaude, puissante, rajeunissante, qui veut me faire vivre encore ? Qu'y faites-vous ? — Ce que tu vois, ce que je fais sous tes yeux. — Elle parlait distinctement, un peu bas, mais d'une voix douce, sensiblement maternelle. On exagère ses mystères. Son travail est simple, clair, dans ces lieux, où, pour ainsi dire, elle fonctionne au soleil. »

La nature, dans la plupart de nos infirmités, vient à notre secours, nous fournit le médicament souverain. Les dictames, les baumes les plus efficaces sortent de son admirable laboratoire. Elle fait plus, elle est notre meilleur conseiller, le guide judicieux par excellence.

Aux générations de 1830, élevées sur les genoux de Werther, de Manfred et de René, si énergiques pourtant et si généreuses, elle disait : Laissez aux

bas-fonds vos lamentations et vos désespérances, vos poétiques nuages; allez en haut, sur les sommets étincelants et purs. — A celles de notre temps, elle dit : Sérieuses sont vos tristesses, mais essayez de moi; voyez si je désespère jamais. On me croit morte et je travaille à me refaire une nouvelle vie. Arrêtez-vous dans votre rapide descente et faites effort; *Remontez, remontez!*

Telle est l'idée fondamentale du livre. Grande vérité, solide appui des âmes qui faiblissent, noble appel aux soudains réveils, magnifique enseignement à propager. Qu'on ne suppose pas un livre sévère, de raideur dogmatique. M. Michelet n'est pas un prêcheur morose. Ame éloquente, émue, ouverte de toutes parts à la pitié, à la tendresse, à l'indulgence ; il ne tonne pas, mais exhorte, supplie, s'insinue et s'impose par la bonté, la chaleur intérieure, une sorte de grâce vivifiante; il ne s'impose même pas, ce qui impliquerait une idée de contrainte; il plaît, il attire, il charme. Sa loi est celle du Nouveau Testament. L'élément éducateur échauffe le livre, ne l'absorbe pas. La partie proprement descriptive, d'érudition attachante, vraie, nullement pédante, tient la plus grande place, remplit le volume.

M. Michelet parle de la nature en maître, en artiste consommé, mais surtout — et c'est par là qu'il se distingue de ses énervants et poétiques émules, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, — en amant passionné, en croyant sincère. Elle

n'est pas seulement à ses yeux l'*alma parens* des anciens. Le sentiment qui l'anime a une intensité enflammée; il s'y mêle je ne sais quoi d'ardent et d'intime, quelque chose des adorations d'un Saint-Preux héroïque et reconnaissant.

On est tenté de sourire d'un tel excès de foi et d'amour. Rien de plus sérieux au fond. Pour ceux qui connaissent l'âme *voyante* de M. Michelet, si admirablement sensible et sincère, qui l'ont suivi à travers ses livres et ses œuvres du Collège de France, impossible de douter. Le miracle a été très réel, ou, si l'on aime mieux, puisqu'il s'agit d'un malade, la cure a été merveilleuse.

Mais comment raconter cela ? Quel esprit il y faudrait, quelle finesse! L'esprit et la finesse de M. Michelet.

« Années, travaux, douleurs, tout restait dans le fond de mon cercueil de marbre. J'étais renouvelé. Sorti, j'avais sur moi je ne sais quelle lueur onctueuse. Certain élément organique, à part des minéraux, et dont on ignore la nature, donne l'effet d'un contact animé, d'avoir communiqué avec l'âme invisible et l'heureuse chaleur qui la communique à son tour.

» La Nature, oubliée pour le travail farouche qui si aveuglément éludait le bonheur, ne m'en voulait pas trop. D'une infinie douceur, elle m'avait rouvert les bras, et m'attendait. Elle m'avait grandi de vie et de puissance. Puissai-je en être digne (disais-je),

y puiser ses torrents, et d'un cœur plus fécond, entrer dans son unité sainte !

» L'*Oiseau*, la *Mer*, l'*Insecte*, en vinrent, avec la *Renaissance*, et celui qui les fit, et qui fit tout : l'*Amour*. »

Doux pays de Montferrat, Acqui, lieux hospitaliers et réparateurs, vous voilà désormais célèbres comme les Charmettes, la Chênaie, Milly. Les voyageurs ne fouleront plus d'un pied indifférent votre terre toute-puissante ; ils diront : Un nouveau soleil s'est levé ici sur l'âme d'un grand citoyen, d'un poète, de l'historien de la France. Les amis des lettres ne visiteront désormais qu'avec émotion ce coin choisi de la patrie italienne, berceau d'une vie renaissante, nid charmant d'où l'*Oiseau* s'est envolé.

Une autre influence, non moins efficace et bienfaisante, s'est mêlée à l'action de la nature, dans ce passage critique de la vie de M. Michelet, l'a soutenue et complétée : nous voulons parler de l'auteur des *Mémoires d'une Enfant*.

Ce doux rayon qui est venu se poser, vers le soir, sur le front fatigué du grave historien, n'a pas peu contribué à éloigner les ténèbres déjà envahissantes, l'a échauffé d'une ardeur nouvelle et couronné des feux d'une seconde jeunesse.

II

La seconde jeunesse de M. Michelet, les circonstances qui la précédèrent, les événements d'ordre intime qui en favorisèrent la floraison, forment dans l'existence du maître un touchant et superbe épisode. C'est à cette période que se rattachent l'*Oiseau,* l'*Insecte,* la *Mer*, la *Montagne*, l'*Amour,* toute cette couvée des derniers livres de l'auteur, si intéressante, d'un si bel essor, qui, en se dispersant par le monde, y a répandu les accords de la plus pure poésie, un lyrisme tendre et chaud, et comme une lumière nouvelle qui a mieux fait voir, comprendre, aimer la nature. Mais ne nous trompons-nous pas ? est-ce bien une seconde jeunesse qui a créé ces merveilles ? A proprement parler, M. Michelet n'en a pas eu d'autre; il est facile de s'en convaincre, si l'on considère ses âpres commencements, son dur apprentissage, son immense labeur des premiers temps. De même que certaines sources ne jaillissent qu'après un long parcours souterrain, de même la jeunesse de M. Michelet ne s'est montrée que sur le tard et ne s'est véritablement épanouie, dans toute sa richesse d'harmonies et de couleurs, que vers l'automne, à une heure déjà avancée, et, pour la plupart des hommes, voisine des ombres.

C'est un phénomène auquel les esprits supérieurs

nous font quelquefois assister. Il leur arrive de ne pas tenir compte des lois naturelles, d'intervertir l'ordre des saisons et des âges. La jeunesse est faite de liberté. Elle aime le grand air, l'espace, les envolées dans l'inconnu, les scènes changeantes de la vie. Or, les hommes qui ont conçu de bonne heure le dessein de léguer à leur patrie une œuvre durable n'ont pas le temps d'être jeunes.

Dès le collège, M. Michelet fut saisi par une passion qui prit son cœur, ne le lâcha plus, une passion des plus généreuses, bien digne d'enflammer son courage, son génie, mais extrêmement jalouse, qui le voulut tout entier, sans partage, la passion de l'Histoire. Pendant de longues années, il ne vécut que par elle et pour elle. Il disparut du milieu des vivants, s'enfonça au plus profond des bibliothèques, s'enferma avec les seuls esprits; entre la société et lui, il dressa une infranchissable barrière de parchemins et d'in-folio, puis dit au monde, à la jeunesse, à la poésie, aux plaisirs : Venez me tenter maintenant et me prendre ! — « Lorsque j'entrai pour la première fois dans ces catacombes manuscrites, dans cette admirable nécropole des monuments nationaux, j'aurais dit volontiers comme cet Allemand entrant au monastère de Saint-Vannes: Voici l'habitation que j'ai choisie et mon repos au siècle des siècles (1) ».

Combien de jours, d'années, de veilles assidues et

(1) *Histoire de France*, tome 2, page 532.

ardentes il a passés là, incliné et pâlissant sur les livres, les papiers, dans le Trésor des Chartes, au milieu du riche dépôt de nos Archives nationales, ou, plus près de chez lui, sur la montagne du Panthéon, dans la bibliothèque Sainte-Geneviève !

Marié, père de famille, il n'en continua pas moins son inexorable labeur. Sa première femme, ses enfants qu'il aimait beaucoup le voyaient à peine. Il traversait sa maison, ne s'y arrêtait pas, avait hâte de se remettre à sa tâche de mineur, d'étendre ses galeries souterraines, de les pousser dans tous les sens, d'enrichir et de compléter son vaste répertoire de connaissances. Les deux tiers de sa vie furent consumés par cette tâche. Il sortit de là, épuisé, les cheveux blanchis, mais possesseur d'une incomparable fortune, qui lui valut bientôt, aux yeux des hommes les plus compétents, un renom d'érudition sans égale et lui permit d'élever à la gloire de son pays un monument que les années respecteront.

M. Michelet, à cette époque, quand il reprit sa place dans la compagnie des vivants, après une aussi longue absence, presque méconnaissable, ressemblait un peu à un revenant. Comme l'empereur Barberousse dans sa sombre caverne des monts de la Bohême, il avait passé quelques centaines de siècles dans les cavernes des bibliothèques publiques. On serait changé à moins. Il était intéressant de voir comment ce transfuge d'un autre monde s'y

prendrait pour regagner le temps perdu, se mettre au pas des générations nouvelles. On s'aperçut bien vite qu'il n'avait pas, comme l'empereur d'Allemagne, employé son temps à dormir et que l'homme des temps anciens était vraiment un homme nouveau de toutes pièces. Il fut placé, en conséquence, lui, le revenant du moyen âge, au milieu de ce qu'il y avait de plus remuant à Paris, de plus passionné, de plus vivant, en pleine jeunesse des écoles. L'épreuve fut décisive. Il se rencontra que Michelet n'ignorait rien de ce qui s'était passé en son absence, était un admirable professeur, tout-à-fait de son siècle et même de l'heure actuelle, très au courant des idées, des travaux modernes, des espérances et des revendications contemporaines, d'une éloquence singulière, sévère et fine, pleine de force et de grâce, toujours élevée, et cependant familière, extrêmement spirituelle et sympathique. Un esprit chargé d'ans, par l'expérience, la complexité des vues, le savoir, une érudition énorme; comtemporain de toutes les phases de l'humanité, de toutes les époques de l'histoire; et avec cela, un éclat de poésie incomparable, un cœur plein de bonhomie, de simplicité, d'illusions, un cœur de vingt ans, voilà le Michelet de 1844 et des années voisines, le Michelet des leçons mémorables qui provoquèrent un réveil sans exemple dans les annales du Collège de France. L'enthousiasme soulevait, transportait les écoles. C'est par bandes que les étudiants gravissaient les rues Saint-

Jacques et La Harpe, envahissaient les avenues, la cour de l'ancien Collège. Il fallait prendre sa place d'assaut. Les hommes les plus distingués du parlement et des lettres se groupaient autour du professeur, lui faisaient une escorte d'honneur. Depuis longues années, on n'avait assisté à pareille fête dans le quartier latin, à un tel mouvement de renaissance intellectuelle, à un entraînement si général. Les grands jours de la montagne Sainte-Geneviève étaient revenus.

Les esprits très agités en ce moment, déjà soulevés par les souffles avant-coureurs d'une révolution prochaine, tourmentés de préoccupations politiques, animés des ardeurs et du désir de la lutte, avaient peine à être modérés, contenus. Il fallait, pour leur imposer le frein de l'étude et du respect, un ascendant véritable. M. Michelet y réussissait, par sa seule présence. Les jeunes jacobins eux-mêmes, c'est-à-dire la partie exaltée et tumultueuse de l'auditoire, se rendaient, mettaient bas les armes devant une simple exhortation, un sourire du maître.

On n'a pas suffisamment rendu justice à l'influence modératrice des leçons de M. Michelet ; les partis ne se sont attachés qu'à en mettre en relief le côté politique. Elles contenaient cependant, presque toujours, d'excellents conseils pratiques à l'adresse des étudiants, au point de vue de leurs devoirs d'état, de ce qu'ils devaient à leur famille, à leur pays, à eux-mêmes ; elles les mettaient en garde

contre les distractions frivoles, les séductions du dehors, les mille écueils dont la jeunesse est entourée, leur prêchaient l'attachement à l'étude, l'amour du travail, des récréations élevées, leur enseignaient l'importance d'une jeunesse appliquée et sérieuse, d'une vie droite et sévère. « Mes amis, nous disait-il un jour, avec ce jeu charmant de physionomie qu'aucun de ses élèves n'a oublié, vous ne demeurez pas assez chez vous, et quand vous croyez y être bien retirés, à l'abri, vous n'y êtes pas encore assez ; votre porte s'ouvre trop facilement; il suffit de la pousser et vous voilà pris. C'est par cette porte ouverte à tout venant, que les tentations de toutes sortes font irruption dans votre chambre, viennent vous troubler, vous enlever à vos ouvrages de droit ou de médecine. Prenez plus de soin de votre esprit ; ne le laissez pas à la disposition du premier occupant ; barricadez-vous, mettez votre clef en dedans et vous serez inexpugnables. »

D'aussi précieux conseils, exprimés avec autorité et douceur, souvent répétés, ne manquaient pas chez beaucoup de porter leurs fruits. A vingt ans de distance, nous sommes heureux d'en consigner ici le respectueux souvenir.

Les leçons de M. Michelet n'étaient pas dites d'abondance et improvisées, quant au fond du moins. Elles avaient subi un travail préliminaire extrêmement minutieux et rigoureux. Le savant professeur les préparait scrupuleusement, avec un vif respect des jeunes gens à qui elles s'adressaient,

et un soin d'autant plus vigilant que les journaux du temps ne manquaient pas d'en dénaturer et envenimer à plaisir le sens. Obligé qu'il était de compter à la fois avec son public habituel et celui du dehors, il n'était pas de précautions qu'il ne prît, tout en sauvegardant sa pleine indépendance d'idées, pour ménager les susceptilités du pouvoir et ne pas donner prise à la malveillance des journaux officieux. Peine perdue. La critique, la méchanceté, l'envie, que sais-je, étaient aux aguets. Il fallait, le cours fini, recommencer, reprendre la plume, la parole, lutter contre la presse, contre les tracasseries, les intrigues, les dénonciations dont il était l'objet, qui se faisaient jour partout, dans le Conseil supérieur de l'Instruction publique, dans l'assemblée de ses collègues, à la Sorbonne et au Collège de France, jusque dans les Conseils des ministres et du prince lui-même.

De là une attention tendue, des polémiques et des querelles sans fin, un souci continu, une fiévreuse surexcitation.

Les graves événements qui suivirent et se succédèrent de si près (1848-1851) trouvèrent M. Michelet, — surtout après le grand effort qui précéda sa disparition de la scène publique, — plus affaibli que jamais, très abattu, non au moral, — sa foi a survécu à tout, — mais atteint plus profondément que jamais dans sa santé. C'est alors qu'il se retourna vers la nature, en invoqua les mystérieuses puissances, et que pour la voir, la sentir de plus

près, il fit le voyage d'Italie et s'arrêta à Acqui, son second berceau. « Enfermé dans l'histoire, dans la construction de mon énorme pyramide, rarement et fort tard, je regardai vers la nature. Il fallut qu'elle même m'avertît, me prouvât qu'on ne peut pas rester loin d'elle impunément. Par le cœur, par le souci d'un intérêt très cher, me voici un matin plongé aux sciences de la vie — non comme un curieux cherchant l'amusement — mais comme un voyageur en péril dans sa frêle barque, sur la vague incertaine qu'il voudrait percer du regard (1). »

Triste voyage, tant que la frêle barque rasa les sombres bords, mais, dès que les flots appaisés la soulevèrent doucement vers le ciel, quels enchantements ! Triste et ravissant voyage, fait à deux, plein de révélations inespérées et de surprises touchantes, à travers les montagnes, les glaciers, les prairies, sous l'ombre clémente des forêts et sur le bord des eaux vivifiantes !

La nature m'attirait, dit Michelet ; oui, sans doute, mais une autre puissance l'attirait aussi, le poussait dans les bras de la nature avec une tendre sollicitude, pour retremper son âme dans les sources et les sciences de la vie universelle ; une puissance infiniment dévouée, éprise de son génie, aussi compatissante que courageuse, douée d'un rare bon sens, de toutes les séductions de l'esprit et du cœur. Laquelle ? — Une jeune Montalbanaise,

(1) *La Montagne*, page 103.

venue exprès de sa province pour veiller sur lui, le sauver et, disons le mot qui explique tout, pour l'épouser, — Mme Michelet.

III

Mme Michelet, dès l'enfance, s'était tournée, comme d'instinct, vers les spectacles et les études de la nature. La ferme où elle vivait, sa famille nombreuse, de mœurs patriarcales; tout un monde d'enfants, d'oiseaux, d'animaux domestiques, de fleurs semées, soignées par elle; une habitation charmante, le *Ramier ;* la vie des champs, dans ce qu'elle a d'attachant, de poétique et d'élevé; la ville de Montauban à deux pas, avec l'imprévu des événements et le contre-coup qui s'en répercutait au village, tel fut le milieu, d'une influence prolongée pendant nombre d'années, qui agit sur elle, développa ses aptitudes natives, concourut à la formation de son âme impressionnable, déjà ouverte sur les mystères de la création et de l'humanité. Le goût si vif des choses naturelles qu'elle montra plus tard, les belles couleurs de son imagination, sa bonté pour les petits, les êtres chétifs, une certaine tristesse de rêverie et de commisération, sa foi dans les puissances de l'énergie individuelle, sa croyance en Dieu, dans la volonté souverainement juste et aimante, « qui regarde

tendrement un brin d'herbe autant qu'une étoile, » sont sorties de là, de cette source pure et lointaine.

L'éducation première, celle qui remonte à l'enfance et se poursuit à travers la jeunesse, qui se compose des impressions, des leçons, des exemples, des contrariétés et des consolations de chaque jour, est vraiment la grande maîtresse de nos destinées. Rien ne la peut remplacer. Où elle manque, se creuse un vide profond, irréparable. L'éducation par les professeurs, les livres, peut redresser, rectifier la vie en bien des points, non la refaire. L'art idéal et réel, le seul fécond, s'appuie sur ces deux forces : la Nature, l'âme maternelle, et l'Ecole de la vie, dès les commencements, son rude apprentissage. C'est à cet art créateur que nous devons l'*Oiseau,* la *Mer,* la *Montagne,* l'immortelle *Histoire de France,* celle de *la Révolution.*

Mme Michelet s'éleva à cette bonne école de la famille, des champs, de la solitude, du besoin, de l'effort nécessaire. Bien souvent arrêtée, refoulée sur elle-même par tant d'obstacles et de barrières que rencontraient ses jeunes pas, elle n'en comprit que mieux la nécessité de réfléchir, de s'aguerrir et de se fortifier. Son caractère se forma et son talent germa dans ces conditions favorables.

Les influences distinctes, contraires parfois, qui lui venaient de M. Mialaret, son père, un Français du Midi, déjà avancé en âge, expansif, généreux et tendre, de sa mère créole, miss Emma, plus jeune, mais austère comme une républicaine de l'Améri-

que du nord ; les impressions qu'elle avait reçues, au sortir du berceau, dès les premières années, en un coin de l'âpre Aveyron, dans la pleine liberté des champs où on l'avait laissée, au delà de raison, à cause de sa naissance peu désirée, puis celles plus prolongées du foyer paternel, au *Ramier,* s'étaient confondues et mêlées en elle et l'avaient amenée à un état singulier d'esprit, susceptible et inquiet, aussi naïf que sérieux, et qui se manifestait tantôt par un enjouement enfantin, tantôt par une mélancolie au-dessus de son âge. Les amusements de ses camarades auxquels elle demeurait le plus souvent étrangère, soit timidité, soit défense de sa mère, lui inspiraient au fond peu d'attrait, étaient incapables de la retenir. Son humeur curieuse aimait mieux s'échapper, courir les buissons ; très campagnarde, ne redoutant nullement le grand air, le soleil, la petite Mialaret allait de préférence où la menaient ses goûts, aux sentiers écartés, dans la tranquillité des bois.

« Dans mon plus lointain souvenir, qui remonte, si je ne me trompe, à mon âge de quatre ou cinq ans, je me vois assise auprès d'une jeune dame sérieuse, assidue au travail, et qui me surveillait de près. Sa figure, belle et sévère, imposait par des yeux pâles, d'un bleu tout particulier, qu'on voit peu dans notre Midi, le regard de ceux qui, jeunes, ont vu de vastes pays, les savanes ou les grands fleuves. Cette dame, c'était ma mère, Anglaise de

la Louisiane, que le mariage avait transplantée à Montauban des bords du Mississipi.

» Je n'avais pas eu l'avantage d'être allaitée par elle. La panique d'un incendie lui ayant fait perdre son lait, j'avais été mise en nourrice chez une bonne paysanne des bords de l'Aveyron. Deux aînés m'avaient précédée, tous deux nés en Amérique et d'autant plus chers. Ma sœur avait six ans de plus que moi, mon frère trois; les jolis enfants admirés, qui paraient si bien ma mère, auraient peut-être suffi à son bonheur. Je naquis peu désirée; on ne se pressa pas de me retirer de nourrice; j'y restai jusqu'à quatre ans, et dans ce long intervalle, deux garçons s'avisèrent de naître, eurent de mauvaises nourrices et revinrent à la maison. Elle était pleine, cette maison, quand on se souvint de moi et qu'on m'y fit rentrer. »

Grand changement dans ses habitudes ! La pauvre enfant ne connaissait pas le travail, la tâche assidue, la vie difficile, morose. Il fallut dès lors s'y soumettre, brusquement rompre avec le passé, la libre existence de l'Aveyron. Sa mère qui aurait pu adoucir la transition l'aggrava, non méchamment, mais par une application trop rigoureuse de son éducation anglaise. Ses exigences paraissaient d'autant plus dures qu'elle se montrait plus affectueuse pour ses enfants d'Amérique, les deux aînés, qui lui rappelaient sa patrie de la Louisiane, l'y rattachaient et l'y faisaient revivre, étaient par là-même

plus chers et plus siens. Le contraste était fort pénible, allait droit à l'âme de l'enfant, la faisait saigner. C'est dans le cœur de son excellent père, toujours ouvert et aimant, son idole jusqu'à la fin, qu'elle se réfugiait aux heures de découragement, versait et cachait ses tristesses.

« De mon père, j'avais les échappées heureuses, les gaietés soudaines, l'étincelle, et parfois des pleurs sous le rire. De ma mère, certain sérieux et les mélancolies du Nord, mêlées d'énergies soutenues, de grande volonté. Comme elle, j'étais habituellement contenue, silencieuse. Fille de la lumière du Midi, je n'en avais pas moins, par accès, le besoin de l'ombre. Contrastes singuliers qui m'étonnaient moi-même. Peut-être les brouillards de l'Angleterre et de l'Allemagne, que je n'avais jamais vus, influaient sur mon âme. J'étais aussi la fille des forêts profondes où naquit et vécut ma mère. De la Louisiane, de ses déserts sans bruits, de ses marais tranquilles, assoupis sous les cyprès, le rêve me venait et l'attrait de la solitude. »

Ces courants opposés qui prenaient l'enfant tour à tour sont restés visibles dans madame Michelet. Ils ont formé la double nature de son talent si sympathique : un mélange d'austérité douce et de bonté ingénue, le sérieux aimable, l'esprit de dévouement, ses goûts de retraite et de travail.

Quand la surveillance maternelle se relâchait un

peu, ou bien, le dimanche, lorsque la mère et les autres enfants allaient à la ville, aux offices, les instincts de liberté reprenaient le dessus bien vite. La campagne était là, souriante ! Comment résister ! Cendrillon en toute hâte courait à ses fleurs, entrait en conversation avec elles, disait aux plus belles : Bonjour, petites reines ! et aux souffrantes : Qu'avez-vous ? leur contait ses peines, ses espérances, apprenait d'elles leurs chagrins et leurs amours. Oh ! les beaux romans qu'on fait ainsi, dans le jeune âge, avec ces amies d'un jour, romans trop tôt finis, qui passent et charment comme elles ! Puis, les arbres du verger avaient leur tour ; on en savait par cœur le nombre, l'âge, l'histoire. De là au bosquet de chênes, un petit bois qui dominait l'habitation, il y avait quelques pas à peine. La distance était franchie d'un bond. Enfin on était libre ! Le sentier s'ouvrait devant la joyeuse enfant, à perte de vue, sur l'étendue immense, l'invitait à venir, la menait plus loin, et les gens du village qui l'aimaient beaucoup, la trouvant sur leur chemin, saluaient et fêtaient *la belle bergère*.

Dans un voyage vers le Midi, à Montauban, nous avons voulu voir le *Ramier*, ce gracieux enclos, posé comme un nid au bord de la vaste plaine qui s'étend vers le haut Languedoc et le Périgord.

« L'ensemble était fort clos. Nulle échappée qu'en face, sur un coteau de vignes que le soleil dorait chaque matin. Le jour, tout était ombre. De très

hautes charmilles, des acacias, des ormes, des cyprès, des lauriers roses, et les doyens antiques du lieu, des poiriers vénérables, nous défendaient de la vive lumière. Au nord, sous une triple voûte d'ombrages, dormait un étang. Ce nid semblait tout fait pour mon père qui, revenu de loin, ayant vu tant de choses, aimait à ne plus voir que son enclos paisible, ses enfants et sa sérieuse miss Emma, comme il l'appelait. »

Ce n'est pas sans attendrissement que, sur les lieux mêmes, les *Mémoires d'une Enfant* nous sont revenus à la pensée. La beauté des lieux, la maison, le jardin, les arbres, l'étang, tant de témoins et de confidents des jours disparus ajoutaient au charme de l'évocation. Tout nous rappelait Celle qui devait être Mme Michelet. Ses camarades d'autrefois du *Ramier* ou de Montauban, même les *grands messieurs* qui allaient visiter son père, ne l'ont pas oubliée, l'intelligente enfant. Savez-vous, nous disaient-ils, comment, dans nos promenades du côté du *Ramier,* lorque nous la rencontrions douce et réfléchie, un livre à la main, à travers champs, savez-vous comment nous l'appelions : — non la *Bergère,* c'était son nom du village, mais la *Solitaire*. — Ce dernier nom lui est resté dans le pays. Mme Michelet aimait l'isolement, ne s'y abandonnait pas; elle a écouté le rêve comme un passant poétique, sans le suivre. Le jeu des chimères n'allait pas à son juste esprit. La solitude ne fut, à vrai dire, que le cadre de ses lectures, de ses

réflexions, de son action intérieure, de sa vie morale grandissante, le milieu tranquille où elle s'essayait, dès lors, à observer, à étudier, à chercher le pourquoi des choses. C'est ainsi que de loin, par un secret pressentiment de sa destinée, elle se préparait à devenir la digne compagne d'un des hommes supérieurs de notre temps, de l'historien national de la France.

IV

Les *Mémoires d'une Enfant* nous montrent, comme en un pur miroir, ces commencements, d'un intérêt si tendre, contrariés et agités par plus d'un orage, car le malheur savait le chemin du *Ramier;* l'intérieur de la famille Mialaret, sa vie d'épreuves; les travaux et les joies de la ruche; les coups d'aile au dehors et les aventures dans l'étroit horizon; la tragique histoire du père, l'entrée en pension de l'enfant, ses tristesses, les horreurs de la séparation, les consolations de l'étude. « Le travail me soutenait. J'y portais une âpre ardeur, et sans jamais me ralentir. Heureuse ou malheureuse, j'aimais mes livres. J'y voyais des amis. »

Dans ce tableau de la vie de famille en province, Mme Michelet a fait entrer avec un art délicat tout un coin de la création, sa vie en sa fleur première,

son âme, celle des personnes qui lui étaient le plus chères.

Il faut l'entendre parler elle-même de son *Ramier,* de l'étang voisin, « aux eaux immobiles, unies comme un miroir, un gouffre si l'on y tombe, » la terreur de la famille; du ruisseau coureur, auquel elle faisait concurrence, errante et chantante comme lui; de la soupe des bonnes fermières, la Mélette et la Raouline ; de ses désespoirs enfantins, de son désir alors d'être *Lauret* (le petit bœuf doré) « qui si paisiblement laboure, va, vient, fait sa journée, » ou bien Grisette, sur le dos de laquelle elle allait, le dimanche, à l'église, ou mieux encore d'être fleur, oiseau. C'est un charme de la suivre dans ses courses le long des haies, avec ses frères, « cueillant la mûre, la noisette, la nèfle, à l'arrière-saison » dans ses lectures favorites, l'histoire, son Grégoire de Tours abrégé par Lamé-Fleury, la bible pleine des belles histoires de Joseph, de Ruth et de Tobie, sa petite géographie qui a le don de s'animer sous ses doigts et l'emporte aux lointains pays, à celui de sa mère, dans l'île Saint-Domingue, où son père si jeune eut tant à souffrir; puis, dans ces repos du soir, où l'on parlait aux étoiles, les appelant chacune par son nom, et dans ces pieux réveils d'aurore, où la famille agenouillée « saluait le premier rayon du soleil par-dessus la colline, » remerciait la divine Providence. « Mon père, debout, tête nue, nous enseignait la prière dans une douce gravité. »

Chaque chapitre nous apporte ainsi son tableau, son paysage, idylle ou élégie, et s'ouvre, comme une fenêtre nouvelle, sur l'âme de l'enfant, sur l'enclos solitaire, rendu adorable à ses yeux par tout ce qu'elle y a mis de son être, « rêves, aspirations et tristesses. »

« J'avais des heures solitaires où j'errais près de la maison dans les longues allées du jardin. J'y pris, malgré ma vivacité, des habitudes contemplatives. Je commençais à sentir l'infini au fond de mes rêves; j'entrevis Dieu, mais le Dieu maternel de la nature, qui regarde tendrement un brin d'herbe autant qu'une étoile. Là, je trouvai la première source de consolations, je dis plus, du bonheur.

» Notre maison aurait offert à un esprit observateur un très aimable champ d'étude. Tous les êtres semblaient s'y donner rendez-vous sous une protection bienveillante. Nous avions une belle pièce d'eau poissonneuse, près de l'habitation, mais point de volière, mes parents ne supportant pas l'idée de mettre en esclavage des animaux qui vivent de mouvement et de liberté. Chiens, chats, lapins, cochons d'Inde, vivaient paisiblement ensemble. Les poules apprivoisées, les colombes entouraient sans cesse ma mère, et venaient manger dans sa main. Les moineaux nichaient chez nous; les hiron delles y bâtissaient jusque sous nos granges, elles voletaient dans les chambres mêmes, et chaque printemps revenaient fidèlement sous notre toit.

» Que de fois aussi j'ai retrouvé, dans des nids de chardonnerets arrachés de nos cyprès par les vents d'automne, les petits morceaux de mes robes d'été perdus dans le sable ! Chers oiseaux, que j'abritais alors sans le savoir dans un pli de mon vêtement, vous avez aujourd'hui un abri plus sûr dans mon cœur et vous ne le sentez pas !....

» Nos rossignols, plus sauvages, nichaient dans les charmilles solitaires ; mais sûrs d'une hospitalité généreuse, ils arrivaient cent fois le jour sur le seuil de la porte, demandant à ma mère, pour eux et leur famille, les vers à soie qui avaient péri.

» Au fond du bois, aux troncs des vieux arbres, le pivert travaillait obstinément ; on l'entendait encore fort tard quand tous les bruits avaient cessé. Nous écoutions dans un silence craintif les coups mystérieux du travailleur infatigable mêlés à la voix traînante et lamentable du hibou.

» Ma plus haute ambition eût été d'avoir à moi un oiseau, une tourterelle. Celles de ma mère, si familières, si plaintives, si tendrement résignées au temps de la couvée, m'attiraient vivement vers elles. Si la petite fille se sent mère par la poupée qu'elle habille, combien plus par une créature vivante qui répond à ses caresses ! J'eusse tout donné pour ce trésor. Mais il en fut autrement ; la colombe ne fut pas mon premier amour.

» Le premier fut une fleur dont je ne sais pas le nom.

» J'avais un petit jardin, sous un très grand

figuier dont l'ombre humide rendait toutes mes cultures inutiles. Fort triste et fort découragée, j'aperçois un matin, sur une tige d'un vert pâle, une belle petite fleur d'or !.... Bien petite, frissonnante au moindre souffle, sa faible tige sortait d'un petit bassin creusé par les pluies d'orage. La voyant toujours frémir, je supposai qu'elle avait froid, et je lui fis une ombrelle de feuilles..... Comment dire les transports que me donnait ma découverte ? Seule j'avais la connaissance de son existence, et seule sa possession. Le jour, nous n'avions l'une pour l'autre que des regards. Le soir, je me glissais près d'elle, le cœur plein d'émotion. Nous parlions peu de peur de nous trahir. Mais que de tendres baisers avant le dernier adieu !.... Ces joies, hélas ! ne durèrent que trois jours. Une après-midi, ma fleur se replia lentement pour ne plus se rouvrir..... Elle avait fini d'aimer. »

Ce morceau nous découvre bien agréablement le genre de vie qu'on menait au *Ramier,* les habitudes de Mlle Mialaret, les penchants de son esprit, sa délicatesse d'imagination et d'émotion ; il explique le profond sentiment de la nature qui, du cœur de la petite fille, a passé dans les ouvrages de l'écrivain.

Entre Mlle Mialaret et le monde qui l'environnait il s'était établi, comme on voit, un commerce quotidien de relations confiantes, de soins et de tendresses, une sorte d'intelligence et de langue à

part. Cet état d'intimité, en la rapprochant de l'objet de ses études, lui permettait d'en mieux saisir les aspects variés, les nuances, le sens caché, le côté divin. Les êtres inférieurs, les choses mêmes les plus insensibles ne sauraient résister à un culte aussi assidu, se laissent gagner et toucher à la longue. — Ce n'était pas, chez Mme Michelet, simple jeu d'imagination, mais affaire de cœur. Ses familiarités innocentes étaient au fond très sérieuses. Rien de tel que la foi pour percer les mystères de la création, que l'amour pour les animer. Elle croyait à l'âme des fleurs et des bêtes, en enfant, non en artiste. Si elle faisait ses délices du livre de la Nature, c'était pour jouir en secret des beautés qui y sont contenues, non pour écrire sur les marges. Les trésors qu'elle amassait étaient pour elle seule. Elle se souciait peu alors de plaire au public, ne songeait pas à le mettre dans les confidences de ses sentiments. Elevée dans la compagnie des grands écrivains des XVIIe et XVIIIe siècles, elles se bornait à les admirer de tout son esprit, mais n'était pas tentée par leur couronne de laurier, ne voyait et ne désirait rien au delà de la gloire du foyer, des jouissances de la vie de campagne. Si quelque sorcière montalbanaise se fût avisée à ce moment de lui dire, comme celle de Macbeth : — Ma petite, tu régneras un jour dans les lettres, elle eût très certainement accueilli la prédiction par un éclat de rire irrévérencieux.

Il ne fallut rien moins qu'un grand changement

dans sa destinée, sa transplantation dans un monde nouveau, un milieu de travail et d'étude, comme celui où vit M. Michelet, pour la forcer à rompre le silence et à prendre sa part de la tâche commune.

« De plus en plus mêlés de cœur, comment travailler à part ! Notre union, dès le premier jour, ce semble, complète et profonde, se resserrait cependant, devenait plus intime encore. J'avais gagné un peu de lui, je ne sais quoi de cette flamme qui fait ou refait la vie. La mienne était plus fatiguée vers 56 ou 57, dans ces années dont la chaleur (comme l'a dit notre maître Schacht) fit dix ans de fécondité. Moi qui n'avais point songé que je dusse écrire jamais, si faible et si maladive, voilà qu'un matin j'ai la plume. Voilà que j'écris pour lui. Simples notes et pur essai. Rien moins pourtant que mon âme, indistincte avec la Nature, mêlée aux fleurs, aux oiseaux, à toutes choses innocentes. Il fut tenté, me suivit. Nous fîmes ce beau voyage, trop rapide et à tire d'aile, *l'Oiseau, l'Insecte, la Mer.* »

Il se présenta alors un phénomène singulier. La communauté de sentiments était si étroite, qu'on eut de la peine tout d'abord à distinguer la part de l'un de celle de l'autre. Impossible d'imaginer deux esprits en plus parfait accord. Ce fut une surprise dans le monde des lettres. La collaboration, si en vogue de nos jours, n'avait rien produit de pareil.

On avait affaire ici à une collaboration exceptionnelle, à l'identification de deux natures.

Les pages de l'*Oiseau,* de *la Mer,* de *la Montagne,* dues à la plume de Mme Michelet, s'harmonisent en effet si bien avec les autres parties du livre, qu'on ne saurait les détacher sans nuire à la beauté de la composition. Elles se fondent dans l'ensemble, et néanmoins n'échappent pas à un œil exercé, se font reconnaître au gracieux coloris qui leur est propre, à une certaine fleur de sentiments féminins, à je ne sais quoi de naïf, de léger et de suave qui se marie délicieusement avec le ton ardent de M. Michelet.

Ces deux talents si différents, lui, la grave Histoire, elle, la tendre Nature, partis de points extrêmes, se rencontrant et se confondant dans une étude et une passion communes, ont produit, il faut bien le reconnaître, une œuvre originale, très forte, d'une prodigieuse unité, qui sera une des œuvres fécondes de notre temps. — Les gens de lettres, sauf quelques exceptions, l'universitaire Rigault par exemple, esprit fin mais prévenu, qui n'admettait pas de salut hors de son église, les gens de lettres, disons-nous, et les lecteurs cultivés acclamèrent cette alliance heureuse, se montrèrent fort sympathiques. La vogue fut grande, dépassa de beaucoup la mesure ordinaire ; les éditions se succédèrent avec une rapidité surprenante. Cependant, aux yeux de la masse des lecteurs, qui n'étaient pas dans le secret, tout le mérite revenait à M. Miche-

let. Son collaborateur ne s'en fâchait pas, ne demandait rien pour lui, laissait passer en souriant, sans vouloir y rien prendre, le flot des louanges. Lorsque le public apprit qu'il avait affaire à deux écrivains, sa surprise éclata : Quoi, une telle harmonie ! — On eût dit même âme et mêmes ailes.

Ainsi l'on voit s'élever du milieu des guérêts, au printemps, deux alouettes sœurs. Elles s'élancent, se rapprochent, montent d'un vol égal vers la lumière. Leurs accents éclatent dans la nue et se confondent, et nos oreilles charmées n'entendent qu'une voix, une seule mélodie.

Mme Michelet a pris aux derniers livres de son mari une part plus importante qu'on ne le croit généralement. Elle les a inspirés, conseillés, préparés. — *Il fut tenté, me suivit,* dit-elle. — Rien de plus vrai. Jamais, sans cette influence décisive, il ne se fût détaché à ce point de ses travaux ordinaires, ne fût entré aussi avant dans une voie qui n'était pas la sienne. Ces beaux ouvrages font grand honneur à Mme Michelet. Elle ne les a pas seulement inspirés; elle y a coopéré de sa plume, de son cœur; elle a écrit plusieurs chapitres, par où son rêve intérieur du *Ramier* s'est fait jour et s'est épanoui dans sa joie. Le premier chapitre de l'*Oiseau, Comment l'auteur fut conduit à l'étude de la Nature,* sert admirablement de prélude à ceux qui suivent, aux ouvrages parus plus tard.

Les *Mémoires d'une Enfant* ont classé Mme Michelet, lui ont donné un rang et un nom littéraires,

lui ont valu un succès tout personnel. C'est un petit chef-d'œuvre de délicatesse, de fraîcheur, de sensibilité, de sérieux amour et d'honnête candeur.

Notez que le succès est venu par en haut, par les gens lettrés, les *grands* lecteurs, non les petits, bien qu'il s'agisse d'une œuvre faite pour eux, irréprochable de tout point, d'une extrême netteté d'imagination et de sentiment. Les petits lecteurs suivront, nous en sommes sûr, seront friands de ces jolies pages, lorsqu'on voudra bien les placer sous leurs yeux. Mais il y a tant de préventions autour du nom de M. Michelet ! Bien des mères hésiteront longtemps, retourneront vingt fois le volume dans leurs mains, avant de l'ouvrir, d'oser le faire lire autour d'elles. Le jour où elles s'y décideront, elles seront désarmées, vaincues. Il est dans les destinées de ce livre, qui est écrit avec la pureté d'âme d'une enfant, de remporter cette victoire et d'ouvrir le passage, dans les couches profondes du public, à l'œuvre du maître.

L'expression des sentiments intimes n'occupe qu'une place restreinte dans l'ouvrage de la *Montagne*. Mme Michelet l'y a prise presque tout entière. Son pinceau trempé dans la rosée et les couleurs du matin y a tracé aussi de bien vives peintures, dignes de figurer à côté de celles de son mari, dans cette galerie d'inoubliables paysages où a refleuri le rameau d'or virgilien. Nous signalerons, entr'autres chapitres d'elle, *les Rêves de montagne et de fleurs, Neige et fleurs, la Suisse en mai 1867;*

fleurs charmantes, cueillies sur les bords du lac Léman et sur les sommets des Alpes, touchées et embellies par la poésie, baignées maintenant de l'éternelle lumière et fleuries pour toujours.

Un regret nous est pourtant venu en lisant la *Montagne*. Dans un tel ouvrage, nos belles chaînes du Centre avaient droit à une mention, particulièrement les montagnes de la Corrèze. Elles ne frappent pas sans doute l'imagination comme les Pyrénées et les Alpes; elles n'ont pas le caractère imposant des monts de la Suisse ou du Tyrol, mais Homère a-t-il nui à la gloire du poète de Téos ? Les hauteurs de *la Jungfrau* ou de *la Maladetta* ne sauraient faire oublier les beautés de nos horizons limousins. C'est par l'élégance des formes, la fraîcheur des ombrages, la variété des aspects et des couleurs, la succession et l'imprévu des sites, que nos montagnes surprennent et ravissent le voyageur. Les eaux, si vives et si abondantes, qui de tous côtés surgissent, bondissent et serpentent, les tapissent de verdure, font de notre pays un délicieux bocage, et de notre flore corrézienne, placée au centre de climats divers, comme le résumé de la flore de France. M. Michelet professe un grand respect pour le châtaignier, qu'il nomme le patriarche des arbres. C'est ici sa patrie classique. Il déploie ses masses profondes aux flancs de nos collines, pousse ses vagues de feuillage sur leurs croupes élevées, s'étend au loin comme un océan de verdure. Vu de haut, le tableau ne manque ni

d'ampleur ni de majesté ! Les détails surtout abondent, ont une grâce idyllique qui réjouirait la muse d'un Théocrite. Les oiseaux, partout traqués, chassés, trouvent encore chez nous un abri, s'en montrent reconnaissants, remplissent de leurs amours sonores nos vallons et nos coteaux.

M. Michelet, croyons-nous, s'est arrêté dans le Haut-Limousin, n'a fait qu'entrevoir la Corrèze, n'y a point pénétré. C'est dommage pour notre pays qui y aurait gagné un grand peintre, pour Michelet lui-même dont nos mystérieuses solitudes auraient ému l'imagination et fait vibrer peut-être une corde cachée.

Nous formons des vœux pour que nos deux voyageurs, dans leurs courses vers le Midi, daignent se souvenir du Bas-Limousin, y poser un moment leur tente. Il est hospitalier et respectueux pour le talent. Nous promettons à l'intrépide voyageuse de l'Engadine plus d'une surprise, dans le genre de celles qui marquèrent son excursion au canton des Grisons, et à M. Michelet plus d'une noble rencontre faite pour plaire à son esprit. Il ne verra pas, lui, le féal chevalier du moyen âge, il ne verra pas sans émotion la pâle bien-aimée de sa jeunesse soulever, du milieu de nos ruines de Ventadour, d'Aubazine et de Turenne, la pierre de son tombeau féodal pour lui adresser au passage un reconnaissant sourire. Le bibliothécaire de Colbert, notre vénérable Baluze, conteur comme un vieillard de l'Iliade, fera aux illustres visiteurs les honneurs de sa chère Itha-

que et leur dira l'histoire de nos vicomtes et de nos abbés ! Quelle bonne fortune pour le protégé et l'ami de Voltaire, Marmontel, de revivre un instant en plein XVIIIe siècle, de reprendre avec M. Michelet une conversation commencée avec d'Alembert ou Diderot dans le salon de Mme Geoffrin ! L'ombre de Mirabeau, errante dans les sauvages Elysées du Saillant, se tournera avec un geste de salut vers le noble historien de la Révolution et l'admettra en sa compagnie, comme fit Homère à Dante dans la forêt des esprits. Enfin, il n'est pas jusqu'à ce diable de cardinal Dubois, un grand ministre après tout, comparativement, qui ne s'empresse de mettre l'occasion à profit pour règler son compte avec M. Michelet. C'est tentant !

1er août 1868.

LAMARTINE

Vaincues par le temps ou fatiguées d'être injustes, les passions ameutées contre Lamartine avaient fini par se taire et il s'était fait autour de sa retraite un grand silence, précurseur de celui de la tombe. L'homme de nos jours qui s'est vu le plus acclamé et le plus délaissé, qui a connu tous les genres d'avanie et de gloire, avait trouvé un triste refuge, aux derniers temps de sa vie, dans l'ombre tranquille de l'indifférence publique, si agréable au vulgaire, mais si funeste au génie. Il a fallu le bruit de sa mort pour réveiller la France oublieuse et lui rappeler les beaux jours de son ancienne idole.

La France peut prendre le deuil. Elle perd en Lamartine un des plus purs diamants de son diadème. Lamartine, après Berryer ! La mort est aristocrate cette année, comme disait Henri Heine ; elle s'en prend et s'attaque aux têtes les plus hautes.

La légende raconte qu'on entendit autrefois en Grèce, lorsque le dieu Pan mourut, une immense

clameur et que les villes, les champs, les collines et les rivages désolés de ce beau pays répétèrent : Pan est mort ! C'est ce cri de douleur : Lamartine est mort ! qui devrait s'échapper de tous les cœurs français et retentir aussi sur nos lointains rivages. La France n'a pas, malheureusement, comme cette admirable Grèce, mère des sciences et des arts, le respect et le culte du génie ; elle réserve plus d'amertume que de joie à ceux de ses enfants qui l'honorent le plus. L'ingratitude est le suaire préféré, dans lequel elle ensevelit ses grands hommes. Lamartine y fut enseveli de son vivant. Il ne fatigua pas sa patrie de ses récriminations et de ses doléances, attendit le jour de la réparation. Ce jour s'est levé sur sa tombe.

La France le jugera mieux maintenant, et, par un retour qui déjà s'annonce, elle prodiguera à sa mémoire les sympathies qu'elle a refusées à sa vieillesse. Oui, je me plais à le croire, il reparaîtra bientôt à ses yeux, au bruit de ses applaudissements, dans tout l'éclat d'une gloire ressaisie et rajeunie, et ce sera une résurrection triomphante. Le sillon qu'a tracé Lamartine n'est pas de ceux que le vent efface ; il a touché et remué jusqu'au fond le sol de la patrie française.

Lamartine fut un des premiers poètes de notre temps, le plus grand après Hugo. Notre siècle s'éveilla au murmure de ses divines chansons ; grande fut sa surprise ; la voix qui s'élevait, douce et ample à la fois, majestueuse et caressante,

tendrement plaintive, chàstement passionnée, ne ressemblait à nulle autre. Il y avait, dans les accords éoliens du nouveau poète et dans les notes intimes de son cœur, je ne sais quelle musique venue du pays des songes ou des jardins d'une nouvelle Armide, quelque chose d'indéfini et d'irréel qui enveloppait les âmes et les berçait sur les flots du désir, de la rêverie, de l'extase, sur l'onde des torrents éclairés par la lune et des lacs enchantés par l'amour. Tous les cœurs étaient attentifs, exaltés, attendris. Athènes et Rome n'avaient rien produit de pareil. C'était une poésie, sœur de Virginie et de René, fille des temps modernes, de la méditation, de la prière, des ivresses matinales, des orages de l'âme, abondante et spontanée, éblouissante et calme, d'un caractère très individuel, qui n'avait fleuri sur aucun rivage visité des muses. Ni Racine, ni André Chénier n'avaient rencontré de tels accents. La France était sous le charme : quel est donc le poète, chéri des dieux, qui aime, prie, rêve et pleure avec une si mélodieuse éloquence ? — C'était un beau jeune homme, plein de dignité, de noblesse et de grâce, tout rayonnant d'inspiration, qui chantait comme l'oiseau chante, comme le ruisseau murmure, comme le vent soupire, avec le même abandon et la même aisance naturelle. Son succès fut immense. Les générations d'alors furent prises d'une sorte d'ivresse poétique. Les femmes de France, qui font peu de folies pour les vers, suivirent le tourbillon, se déclarèrent pour Lamartine,

adoptèrent le bel adolescent couronné de roses, apprirent ses mélodies, en firent la fête et la joie de leurs maisons. Cette poésie intime, rêvée ou vécue, qui traduisait les impressions, les sentiments, les ravissements, les combats et les doutes du plus noble des cœurs, parfaitement appropriée à l'état d'un grand nombre d'âmes, au printemps du siècle, s'exprimait avec une grâce si persuasive, si insinuante et si décente qu'il était impossible de résister. Les lèvres qu'elle avait une fois touchées, ne l'oubliaient plus, en retenaient un parfum à jamais exquis.

Les *Méditations*, les *Harmonies*, *Jocelyn*, sont les œuvres d'or de Lamartine. Toute sa gloire poétique est là, ramassée et resplendissante sur ces trois sommets ; elle ne le préserva pas du froid isolement, des coups de la misère, du fiel de l'infortune. Cet heureux et ce prodigue d'autrefois assista à sa propre ruine, à la banqueroute de son génie, à l'effondrement de sa destinée. Dante, Spinosa, le Tasse, Camoëns, Milton, tous les grands hommes malheureux peuvent faire cortège à celui qui fut malheureux entre tous. La nation qu'il avait illustrée s'éloigna de lui. La souscription ouverte par ses amis échoua tristement ; ils espéraient du moins sauver du naufrage ses propriétés patrimoniales, ces lieux désormais familiers et célèbres, Monceaux, Milly, Saint-Point, le berceau de sa famille, le sien, campagnes sacrées, toutes remplies encore des hymnes de sa jeunesse. Rien n'y a fait, rien n'a pu conjurer

l'orage, ni les prières, ni la gloire, ni le travail énorme des dernières années de Lamartine. Vain labeur, efforts inutiles! Monceaux a été saisi, affiché; Milly s'est vendu à la criée. A tant le *Vallon*, à tant le *Lac!* O misère! Les coteaux aux pentes fleuries, les bois aux senteurs agrestes, les prairies étincelantes au soleil, les ombrages tranquilles, les réduits mystérieux, les sources limpides, les sentiers connus, que nous avions tant de fois parcourus avec le poète, tout cela a été mis aux enchères et adjugé sous les yeux de *Jocelyn* éploré, de Lamartine éperdu.

Plus de fêtes du ciel sur ces cimes voilées,
D'aurore étincelante et de nuits étoilées;
Plus de festons de fleurs pendants à mon rocher,
Plus d'oiseaux accourus pour chanter ou nicher.

Il était pourtant facile à la France d'arracher à l'abîme un des hommes qui ont le plus fait pour elle et qu'elle a adoré. Si tous ceux qui ont aimé, pleuré, espéré avec le chantre des *Méditations* avaient donné une obole, un grand scandale eût été épargné. Monceaux, Milly, la maison, les meubles, l'œuvre du poète, son abri, son inspiration et son âme, vendus aux enchères, profanés par la spéculation, traînés aux gémonies de la criée publique! En vérité, pour ceux qui virent ce spectacle, ce fut une douleur profonde et une honte, comme l'expropriation de la France dans l'une de ses gloires les plus radieuses. Un tel excès d'abaissement, d'humiliation et de travail avait miné, consumé Lamartine.

Il s'affaissa, s'alita. La maladie, du même coup, avait frappé sa compagne fidèle, celle qui, dans ces cruelles épreuves, l'avait relevé et soutenu, admirable de tendresse, de résignation, de foi, de dévouement, sa femme trois fois sainte et d'un cœur au niveau du génie de son époux. Leurs chambres étaient voisines, se faisaient vis-à-vis, n'étaient séparées que par un palier. Mme de Lamartine succomba la première, le 21 octobre 1863. Son mari, cloué dans son lit par la souffrance, entendit les derniers appels, les derniers soupirs de la mourante; il ne put ni la secourir, ni l'embrasser, ni la voir; il entendit clouer la bière, il vit passer le cercueil. Ce fut là sa douleur suprême et son Calvaire. Il se sentit vaincu, inutile ici-bas. La mort se fit attendre six ans; elle vient d'emporter la dépouille du grand oublié. Mais sa muse est immortelle. Tant qu'il y aura des rêveurs et des délicats dans ce monde, ils se laisseront bercer et ravir par le charme de ses vers, de cette poésie qui n'a appartenu qu'à lui, qui fut comme la respiration de son âme et dont il a emporté le secret dans la tombe.

De grands noms ont surgi, depuis la publication de ses premiers ouvrages. La corde des *Harmonies* et de *Jocelyn* n'a plus vibré. L'attention s'est portée sur d'autres prétendants et des œuvres nouvelles. On n'a pas revu une émotion pareille à celle que les premiers ouvrages de Lamartine soulevèrent. Victor Hugo lui-même, si respectueux du reste pour son illustre ami, Victor Hugo, qui a ébloui le

monde du soleil de ses poésies, n'a pas diminué l'éclat et fait oublier la douceur incomparable de l'étoile qui a nom les *Méditations*.

Lamartine ne fut pas seulement un grand poète. Ses voyages, ses écrits, ses discours, ont exercé sur notre temps une action prépondérante et se sont traduits dans des faits que l'histoire a recueillis. Ses poèmes furent le signal d'une rénovation littéraire. Le *Voyage en Orient* continua l'œuvre du *Génie du Christianisme* et retint toute une génération dans les voies du spiritualisme. Son *Histoire des Girondins* prépara la révolution de Février. Son éloquence fit la République.

Tous ceux qui ont entendu Lamartine rendent témoignage de cette magnifique éloquence. Les nobles pensées, les inspirations généreuses, les brillantes images se pressaient sur ses lèvres. Il parlait avec une élévation soutenue et une merveilleuse abondance. La Chambre qui le traitait en poète et lui refusait le sens pratique, s'oubliait à l'entendre, subissait l'ascendant de son génie oratoire. Il ne fut inférieur à aucun des maîtres de son temps et il fut toujours égal à lui-même, soit que, dans les combats réguliers du régime constitutionnel, il laissât flotter à la tribune, avec une grâce majestueuse, les longs plis de ses harangues cicéroniennes, soit que, dans les tumultes de la rue, au milieu des séditions populaires, il laissât éclater en un cri soudain son âme héroïque.

Plutarque rapporte que Cicéron, dans sa jeunesse,

demanda un jour à l'oracle de Delphes par quel moyen il pourrait acquérir la plus grande gloire : « Ce sera, lui répondit la Pythie, en prenant pour guide de votre vie non l'opinion du peuple, mais votre naturel. » Lamartine a suivi le conseil de la pythonisse, — non pas qu'il fût insensible à l'opinion publique, ni qu'il plaçât l'orgueil de sa raison au-dessus des inquiétudes et des besoins de son époque ; mais son naturel était si admirablement doué, en harmonie si parfaite avec les généreux instincts des masses, qu'il rencontrait, sans le chercher, le sentiment populaire et vibrait à l'unisson avec lui. — Lamartine n'appartenait à aucun parti ; on le comparait à un général sans troupes. — Il vivait à la Chambre un peu à l'écart, comme M. de Vigny à l'Académie. Cet isolement qui faisait sa faiblesse, au point de vue de l'action parlementaire, constituait son originalité et sa force à de certains moments. Le jour des grandes batailles, le général Lamartine valait à lui seul un corps de troupes. Son éloquence à part, harmonieuse, animée, colorée comme ses poésies, n'en allait pas moins à son but, tenait en éveil le monde parlementaire, avait du retentissement en France. Il y a plusieurs manières de gouverner les hommes ; Lamartine les a gouvernés par l'inspiration et l'enthousiasme.

Fidèle à l'oracle de Delphes, il n'a point suivi l'opinion du peuple. Il l'a, au contraire, violemment heurtée en plus d'une rencontre, notamment en

1840, lorsque, à peu près seul, faisant violence à ses propres sentiments de magnanimité, malgré le courant populaire et contrairement à toutes les oppositions du temps, il supplia la Chambre avec la plus grande énergie de maintenir l'ostracisme contre une famille illustre dont le nom pouvait enivrer la France et la jeter de nouveau aux pieds du despotisme. Il lui est même arrivé de devancer le peuple, plutôt que de le suivre, comme cela s'est vu en 1848, dans cette crise suprême, où par son autorité, son immense talent, la droiture de ses vues, la loyauté chevaleresque de son caractère, il s'imposa à la révolution triomphante, la dompta et la disciplina avec un courage et une grandeur d'âme qui couronnèrent sa gloire d'un éclat sans égal.

L'histoire serait injuste si elle ne disait pas qu'il eut tous les pouvoirs et n'abusa d'aucun; que porté par la France entière au faîte de l'Etat, il exerça la dictature avec un désintéressement et une clémence dignes d'être proposés en exemple aux hommes politiques; qu'entouré de tous les trésors et de toutes les flatteries, il quitta le pouvoir sans richesse comme sans regret, préférant l'honneur à la puissance et l'infortune à l'injustice.

Lamartine ne fut pas exempt des faiblesses humaines. Jetons sur elles le manteau de Japhet. La France ne doit se souvenir que du génie qu'elle a perdu. Si le bruit de sa mort réveille quelques ressentiments mal éteints, imitons cet homme

excellent qui, dans les derniers temps de sa vie, lorsqu'une vile injure venait frapper à sa porte, se bornait à opposer à ses détracteurs le bien qu'il avait fait, le mal qu'il avait empêché. A ses amis qui entouraient son lit de mort et évoquaient devant lui sa gloire rayonnante, il aurait pu dire comme Périclès mourant : « Ce qu'il y a de plus glorieux dans ma vie, c'est que je n'ai fait prendre de deuil à personne. »

6 mars 1869.

BERRYER

L'Académie française, dans la séance du 10 mars 1870, a reçu M. le comte de Champagny et entendu l'éloge de Berryer.

La rotonde où se donnent ces sortes de représentations théâtrales était merveilleusement garnie et parée. Le dessus du panier des gens d'esprit s'étalait à côté des beautés les plus aristocratiques de la capitale. Le nom de Berryer avait fait salle comble et choisie. Toute une foule d'élite se pressait dans l'hémycicle cher aux muses et suivait les péripéties de la pièce, non plus avec cet intérêt passionné qui, sous le régime antérieur au 2 Janvier, était une des formes de l'opposition à l'Empire, mais avec cette déférence attentive et cette curiosité intelligente, qui caractérisent les hautes classes de la société parisienne.

Les circonstances qui avaient fait de l'Académie une assemblée militante et comme un Parlement



dans la France asservie, se sont modifiées; un ordre de choses nouveau s'annonce; le 2 Janvier a rouvert aux amis de la liberté le champ des nobles espérances. L'Académie, désarmée sur son propre terrain par la victoire de ses idées et l'essai d'un régime libéral, a tenu à donner, la première, l'exemple d'une trêve conciliatrice et d'une paix vigilante. Sa popularité pourra en souffrir; les services qu'elle a rendus lui feront rendre justice.

Personne n'a perdu le souvenir des temps peu éloignés de nous, où l'illustre assemblée recueillait dans ses rangs la liberté proscrite, lui prodiguait, au milieu du silence général, de hardis hommages et perçait de ses traits, aux applaudissements du pays, la dictature enivrée de ses triomphes et toute-puissante. S'il lui fut donné alors de récolter les faveurs populaires, elle n'hésite pas aujourd'hui à en faire le sacrifice, car cette popularité attestait moins à ses yeux l'empire de sa courageuse éloquence que la ruine de ses croyances politiques.

Dans cette lutte obstinée, sourde d'abord, sans cesse envahissante en dépit des obstacles, acharnée bientôt et en plein jour, de l'opinion publique contre le gouvernement personnel; qui a duré vingt années et réuni sur un terrain commun tous les anciens partis; dans cette lutte, disons-nous, et ce soulèvement national, Berryer occupait le premier rang. Ce fut, en effet, une des principales forces de cet homme illustre d'être toujours du parti de la France, de placer sa cause au-dessus de

toutes les autres, et de l'aimer d'un cœur d'autant plus ardent et d'autant plus libre qu'elle était plus abattue et plus livrée à la servitude.

On a tout dit sur son éloquence sans rivale, sa loyauté sans tâche et sa fidélité sans reproche. Il a donné au barreau contemporain l'éclat du barreau antique. Il a régné à la tribune, comme Mirabeau et Fox. Il avait le geste, la voix, le regard qui entraînent et commandent, le mot qui foudroie, la passion qui électrise, la flamme qui se communique. Tous les dons de plaire, de persuader et de convaincre étaient réunis dans sa personne; il possédait la science des faits et des chiffres, la précision et l'abondance; il était doué de la noblesse d'un ancien gentilhomme, du sang-froid d'un économiste, de l'enthousiasme d'un poète. De grands honneurs lui ont été décernés de son vivant; il a assisté à sa propre apothéose; c'est un fait presque sans exemple, que dans une vie aussi agitée et aussi pleine, on ne trouve place que pour le respect et l'admiration.

En 1830, lorsque la monarchie des Bourbons s'écroula et que ses partisans, irrités autant qu'humiliés, prirent avec elle le chemin de l'exil, Berryer demeura fidèle à la France. Il représenta la défaite au milieu du parti vainqueur, a dit un de ses biographes, Armand Marrast; oui, sans doute, mais la défaite honorable et digne, se relevant elle-même, par d'éclatantes revanches, dans les assauts parlementaires du règne des d'Orléans. Il fit mieux que

représenter un parti vaincu; il servit sa patrie avec un incomparable éclat pendant la période de dix-huit ans qui précéda l'avènement de la République. Monarchiste et légitimiste, dans un milieu intolérant et hostile, malgré l'animosité des luttes engagées alors, si opiniâtres et si violentes, constamment renouvelées, il sut mériter l'estime de ses adversaires politiques, de ceux mêmes qu'il poursuivait le plus vivement avec cette dignité hautaine et ce courroux oratoire qui rendaient irrésistible la puissance magique de son talent. Ennemi déclaré des révolutions, il couvrit de l'égide de sa parole et de l'autorité de son nom les plus fougueux et les plus hauts révolutionnaires. Chaque parti tour à tour s'est abrité sous son glorieux patronage. Lamennais, Béranger, Châteaubriand, le prince Louis-Napoléon, le comte de Montalembert, tels furent quelques-uns des clients que les vicissitudes politiques lui amenèrent. Nous, les jeunes, qui adorions d'autres dieux (je parle des générations alors nouvelles, qui, dans les libres années du règne de Louis-Philippe, se pressaient si tumultueuses dans l'arène doctrinaire, si impatientes de réaliser leur idéal démocratique), nous tous, fils de la Révolution, qui ne jurions que par Mirabeau et Danton, nous nous sentions entraînés, désarmés par ce beau génie. Avec quel art il savait trouver le chemin de nos cœurs, lorsqu'il nous disait que sans doute la Déclaration des droits de l'homme était un immortel titre de noblesse, mais que nous étions

vraiment trop modestes, ou trop oublieux; que, sans renoncer à notre blason moderne, nous pouvions revendiquer une noblesse bien plus ancienne, illustrée dans les champs de Tolbiac et de Bouvines, et que nous avions des ancêtres couronnés, saint Louis, Henri IV, Louis XIV, qui ne feraient pas trop mauvaise figure à côté de nos seigneurs et maîtres du nouveau monde.

A ceux qui dénigraient systématiquement la Révolution, il répondait : « Je n'oublierai jamais que la Convention a sauvé mon pays. »

L'impartialité était le souci et la règle de ce noble esprit.

La vie est un combat, a dit son généreux émule, M. de Lamartine. Quel combat que la vie de Berryer ! Il est né, à Paris, le 4 janvier 1790. Dès 1815, il figure avec honneur dans les rangs du barreau. Soldat dévoué de l'ancien régime, mais soldat du droit avant tout, il accepte, sous la Restauration, contre le gouvernement de Louis XVIII, la défense du maréchal Ney; il fait acquitter Cambronne et obtient la grâce du général Debelle. Les électeurs de la Haute-Loire l'envoient, en 1829, dans la fameuse Assemblée des 221, où, dès ses premiers discours, il donne la mesure de sa force et s'empare de la tribune en maître. Il y débute, coïncidence étrange, le même jour que son futur rival, M. Guizot. Depuis lors, soit à la tribune de nos diverses assemblées délibérantes, soit à la barre des tribunaux, dans toutes les affaires qui ont



passionné le pays, sincèrement dévoué à ses principes, non moins attaché au culte de nos gloires nationales, il a déployé les ressources d'un talent sans pareil, armé de toutes les puissances de l'étude et de l'inspiration, toujours prêt à la lutte, se fortifiant par la contradiction et grandissant au milieu des orages, semblable à ces torrents dont les obstacles précipitent la marche et font bouillonner les poétiques colères. C'est ainsi qu'il est allé jusqu'au bout de son fier combat, toujours ferme, magnanime, désintéressé, soutenu par l'admiration de ses contemporains, et accompagné par l'estime publique jusqu'à l'extrémité de sa longue et belle vie.

Nous avions rêvé, pour reproduire cette grande figure, un grand peintre. Quelques-uns des collègues de Berryer à l'Académie semblaient naturellement indiqués pour cet ouvrage : M. Guizot, M. Thiers, M. le comte de Montalembert. Ils l'avaient suivi dans sa vaste carrière; ils avaient éprouvé, eux du moins, qui avaient combattu à ses côtés ou lutté avec lui, face à face, la sagesse et la force de son génie.

L'aveugle sort a mis le pinceau à la main de M. de Champagny, d'un écrivain fort estimable sans doute, mais en dehors de son temps, retiré du monde, n'ayant pas fréquenté le barreau, en connaissant à peine par ouï-dire les sommités, étranger aux disputes de la tribune moderne, confiné, comme il le dit, dans un coin de l'histoire ancienne. La renommée de Berryer est bien venue jusqu'à lui,

mais c'est tout; il n'a fait qu'entrevoir le fameux orateur, ne l'a pas entendu. Comment, dans ces conditions, parler dignement, en pleine Académie, d'un genre de talent où l'improvisation tient une si large place, qui laisse si peu de traces après lui, et qu'il faut surtout apprécier par les émotions et les mouvements qu'il communique, par l'effet qu'il produit, à l'aide de ses impressions personnelles, non sur les jugements et les souvenirs d'autrui ? Le discours étendu qu'a prononcé M. de Champagny s'est ressenti de l'étrange simplicité de l'orateur et de sa naïve ignorance en ce qui touche nos gloires politiques et judiciaires; il a laissé le public, qui l'écoutait avec sympathie, très froid et presque indifférent au récit de la vie de notre première illustration oratoire. Parsemé de réflexions sensées, de sages considérations, de mots judicieux, bien ordonné et bien conduit, il a manqué le but, malgré de réelles qualités, par cette raison que le public attendait le portrait vivant de Berryer et que M. de Champagny lui en a servi simplement l'élégante biographie.

M. de Sacy, qui était chargé de recevoir le nouvel élu, a heureusement animé et rehaussé la cérémonie.

Il débite avec aisance et distinction. Il écrit avec art, un art sérieux, réglé, d'une probité sévère, à la Port-Royal, mais capable, à l'occasion, de chaleur et même d'une sorte d'entraînement religieux, s'il s'agit par exemple d'un auteur favori, d'une

de ses divinités littéraires; et ses écrits se colorent alors d'une rougeur agréable, d'une douce candeur à la Fénelon, ou mieux, pour prendre moins haut mon point de comparaison, à la Rollin. Cet ami des écrivains de race et de l'*âge d'or* des lettres n'en est pas moins un moderne militant, un journaliste de profession, qui a fait toutes les campagnes des *Débats* pendant près de vingt années, aujourd'hui en retraite et pourvu des meilleurs états de services; c'est surtout « l'honnête homme, » comme on disait du temps de mademoiselle de Scudéry, l'homme de lettres aimable et poli, curieux et studieux, ne séparant pas l'esprit de société de la société des beaux-esprits, à genoux devant les Anciens, en prière devant les *Tusculanes,* en extase devant notre grand Bossuet; c'est, en d'autres termes, le bon sens appliqué aux choses de l'esprit, avec un grain, toutefois, de fétichisme pour certains auteurs, ses saints vénérés, et, qu'on me pardonne le mot, de *toquade.*

La réponse à M. de Champagny a été la bienvenue et a opéré une agréable diversion; l'auditoire l'a applaudie; le grand public des lecteurs l'a goûtée. Mêlé de près, par toute sa vie et sa profession de publiciste, aux milieux et aux courants divers de la politique, M. de Sacy a consacré à Berryer quelques pages vraiment dignes du sujet et remplies d'un sincère enthousiasme, au travers desquelles, cependant, on devine plutôt qu'on ne voit la glorieuse image de l'orateur. Ceux qui connais-

sent son talent judicieux, circonspect, élevé dans les gras pâturages de l'antiquité classique, aiguisé et affiné par les luttes quotidiennes de la presse, éclairé des rayons des grands siècles, du siècle de saint François de Sales et de Racine; ceux-là, dis-je, qui connaissent ce talent consciencieux et d'une fermeté morale si pure, épris du beau, plein d'onction et orné d'une certaine grâce dévote, pressentiront aisément dans quelle mesure M. de Sacy a dû réussir.

Les orateurs de l'Académie auxquels avait été dévolu l'honneur de célébrer la mémoire de Berryer ne pouvaient passer sous silence les sentiments religieux dont son âme s'était nourrie. Ça été pour eux et l'Académie tout entière l'occasion de rendre hommage au libéralisme catholique, si suspect à Rome et en butte aujourd'hui à de si violentes attaques, dont M. Berryer a été pendant sa vie, avec M. le comte de Montalembert, le meilleur champion; — l'occasion surtout de donner une marque publique d'estime au R. P. Gratry, dans la campagne qu'il soutient, et de réconforter par l'adhésion des hommes les plus éclairés et les plus modérés l'énergie toujours vaillante, mais attristée, de l'évêque d'Orléans.

15 mars 1870.

Au moment où nous évoquions, à propos de l'éloge de Berryer, le nom de son ami M. le comte

de Montalembert, se creusait l'abîme où devait disparaître à son tour, frappé avant l'heure, ce glorieux compagnon de sa vie. Cette perte est de celles qui se font ressentir également sur tous les points de la France.

Ecrivain de talent, orateur de premier ordre, patriote ardent et sincère, M. de Montalembert a pris part à tous les mouvements d'idées et à tous les actes mémorables qui, depuis un demi-siècle, ont constitué l'histoire de notre pays.

Tout jeune encore, presque enfant, il eut l'honneur de collaborer à l'*Avenir,* avec l'abbé Félicité de Lamennais et l'abbé Lacordaire.

Dès l'âge de vingt-un ans, au sujet de la question de la liberté d'enseignement qui fut une des préoccupations et un des écueils du gouvernement de Louis-Philippe, il donnait le signal de l'agitation religieuse et comparaissait, comme accusé, devant la Chambre des pairs où, peu d'années après, il devait siéger au même titre que ses juges. Il présenta lui-même sa défense; son discours produisit une sensation profonde. Les membres de la pairie française sentirent passer sur leurs fronts comme un souffle nouveau et, tout en condamnant l'intrépide novateur, saluèrent en lui une des lumières futures de leur assemblée. — M. de Montalembert était déjà pair de France, mais ne pouvait siéger à cause de son âge. L'année 1835 lui ouvrit les portes du Luxembourg; il avait vingt-cinq ans, comme Byron, lorsqu'il prit séance et débuta à la Chambre haute.

Le jeune pair était timide, imberbe, d'apparence gauche et hésitante; ses longs cheveux flottaient à l'abandon sur ses épaules; son regard doux et fin semblait se dérober; on eût dit un humble lévite de l'Oratoire ou de Saint-Sulpice. — Dès qu'il montait à la tribune, la métamorphose était complète; ce n'était plus le même homme; le naïf écolier faisait place à l'orateur et le doux agneau au lion superbe. Le chérubin devenu archange agitait, devant les yeux des pairs étonnés, l'épée flamboyante d'une parole extraordinairement animée, élevée et hardie.

Son éloquence avait toutes les cordes; elle était souple et poétique, sereine et forte; elle abondait en tableaux et en images, se déroulant tantôt avec une ampleur majestueuse, tantôt avec la véhémence la plus emportée, et parfois s'échappait, quand de grandes passions ou de graves intérêts étaient en jeu, en éclairs et en tonnerres qui entraînaient et terrifiaient la Chambre haute. Les témoins de l'époque n'ont pas oublié dans quelle explosion de mépris et de colère il entra, et ce qu'il jeta, pendant des mois, comme un volcan, de feu et de flamme, à l'occasion des persécutions religieuses ordonnées par le gouvernement russe. Sa campagne du Sonderbund le classa au premier rang des orateurs modernes.

On peut contester l'unité de la vie politique de M. de Montalembert; on ne saurait mettre en doute le désintéressement de ses actions, la loyauté de ses

sentiments. S'il a tour à tour acclamé et conspué la République de 1848; si, après avoir salué avec chaleur le Deux-Décembre, il a combattu à outrance le gouvernement qui en était issu, l'inconstance des événements et leurs suites imprévues sont entrées pour une plus large part dans les contradictions de sa conduite que la mobilité de son imagination et de son jugement. L'amour de la France, le dévouement au bien public, les inspirations et les soucis du plus pur patriotisme ne l'abandonnèrent jamais, et il est impossible de ne pas reconnaître, malgré de regrettables défaillances, que les sentiments libéraux, auxquels il resta invariablement fidèle, donnent à sa vie une rectitude digne d'estime.

M. le comte de Montalembert est un des hommes de notre temps qui ont servi avec le plus d'éclat et de zèle l'Eglise catholique. Son dessein supérieur était la conciliation du catholicisme et de la société moderne. Il a succombé à la tâche et pu dire, à son lit de mort, comme Maurice de Saxe : « J'ai fait un beau rêve ! » — Mais rien qu'un rêve! Ce fut le tourment de sa vie.

Plus M. de Montalembert avançait en âge, plus il se rattachait aux idées qui furent les guides de sa jeunesse. Aux deux extrémités de sa carrière, on le trouve aussi fervent et aussi convaincu. Une telle foi morale est faite pour tenir en respect les détracteurs de sa mémoire. La récente lettre qui est sortie de sa plume, et que tous les journaux ont reproduite, a été le dernier mot de cette conscience si élevée

et si scrupuleuse; elle peut être considérée comme le testament de cette âme généreuse et de cette grande intelligence.

17 mars 1870.

JULES JANIN A L'ACADÉMIE

—

M. Jules Janin qui, pendant des années, avait en vain frappé à la porte de l'Académie française, vient enfin d'en franchir le seuil; il y a été reçu, jeudi dernier, avec tous les honneurs dus à un immortel de fraîche date. C'est M. Camille Doucet qui était, ce jour-là, de service et qui, en sa qualité de grand-maître des cérémonies, a présenté aux membres de l'aréopage leur nouveau confrère.

Cette fête académique, en temps ordinaire, à une heure moins troublée que l'heure présente, eût été, suivant l'expression consacrée, une véritable fête pour le monde des lettres.

M. Janin, en effet, est le lettré et le littérateur par excellence, un charmant diseur, un conteur agréable, un admirateur enthousiaste des beaux discours et des beaux poèmes.

Il semble que sa place était marquée d'avance à

l'Académie, et que son talent, sa longue et brillante carrière de romancier et de journaliste, son culte passionné pour toutes les élégances de l'esprit, ses succès dans tous les genres touchant à l'éloquence, à la poésie, à l'imagination, à la gaieté d'Horace, aux passions de Tibulle et d'Ovide, au doux rire d'Anacréon, aux jeux de Plaute et de Térence, aux récits de Cicéron et de Virgile, le désignaient naturellement comme un des hôtes obligés du palais Mazarin. Il appartenait en outre à une noble maison, renommée pour la distinction de ses maîtres et la fine fleur des académiciens qui en sont sortis, à cette illustre maison du *Journal des Débats* qui, depuis le commencement du siècle, fait autorité dans la littérature et la politique.

M. Janin, sans se tenir dans les étages supérieurs ni les ambitionner, s'était fait, au rez-de-chaussée du journal, une position exceptionnelle. Ses feuilletons de théâtre étaient recherchés, applaudis, discutés, appréhendés; dans les jours d'émotion dramatique, après *Hernani* ou *M*[lle] *de Belle-Isle* ou *Vautrin,* on s'échauffait à propos d'un article de Janin, comme à propos de la pièce elle-même. A vrai dire, le critique des *Débats* ne se renfermait pas dans son sujet, ne bornait pas ses domaines aux feux de la rampe et aux nouvelles théâtrales du jour; il en reculait hardiment et sans cesse les frontières, et dans ses champs ainsi agrandis, fécondés par la passion des lettres, une sagesse aimable, les leçons d'Athènes et de Rome, il donnait libre-

ment carrière à la plus abondante et à la plus discoureuse des imaginations.

L'Aristarque des *Débats* n'avait rien de commun avec son morose homonyme des temps anciens. Son art était bon enfant, prime-sautier, enjoué, indulgent. S'il lui est arrivé quelquefois de se départir de sa bienséance accoutumée et de souffler, lui, le joueur de flûte à la Moschus, des airs guerriers dans un clairon d'airain, c'était à son corps défendant, pour sauvegarder ses droits d'écrivain, son indépendance de critique, son foyer et sa conscience, comme, par exemple, dans sa querelle avec Dumas père et avec Félix Pyat.

Son art, disons-nous, fils du Lycée antique et élevé au bord des sources immortelles, fréquentait de préférence les sentiers de l'urbanité et de la modération. Il s'échappait communément, dans les libres colonnes du journal, en fantaisies inoffensives, en saillies légères, en prodigalités de couleurs et d'images, en zigzags éblouissants et charmants; c'était une conversation variée et chatoyante, agréable et sérieuse, heureuse de courir, de vagabonder et de se répandre, et comme enivrée d'elle-même; s'attardant volontiers à suivre les méandres du caprice et à butiner sur les roses de rencontre, reprenant ensuite de plus belle sa promenade à travers champs, dans tous les jardins où fleurissent la beauté, la politesse, la poésie, l'éloquence, la vertu et le courage. Les lecteurs prenaient plaisir aux aventures et aux voyages de ce bel esprit; les

gens de goût ne s'en choquaient pas, tant il y mettait de belle passion, de bonne grâce, de chaleur et de vivacité naturelle. Les jeunes qui débutaient dans la vie du théâtre recherchaient ses conseils, attendaient avec anxiété son verdict. Nul n'a touché de plus près que lui à toutes les découvertes, à toutes les aventures, à toutes les célébrités, à toutes les bonnes et mauvaises fortunes de la phalange romantique. Les talents les plus divers l'attiraient également. Il avait un culte pour le spirituel érudit, Charles Nodier, et pour ce parfait dévot des lettres, M. de Sacy, deux impeccables bibliophiles, que le bibliophile Janin révérait dans son cœur à l'égal de deux incunables. Il a été un des plus fervents adeptes de la poésie lamartinienne. Il aimait Hugo d'un amour filial; il ne craignait pas d'afficher dans les journaux du temps, à une époque où elle était tenue pour une injure au pouvoir, son admiration pour le grand exilé. Personne ne parlait mieux que lui de *Lélia*, de *Mlle de Maupin*, des *Nuits*, de *Rolla*, de *Frédéric* et *Bernerette*, du père Goriot, de Lucien de Rubempé, de Gaudissart, des héros et des héroïnes de la *Comédie humaine*. Il avait l'enthousiasme des belles choses, des grandes peintures, des rimes anciennes et nouvelles, de la tragédie sacrée, du drame et du vaudeville d'hier. Savez-vous qu'il a été le parrain de Rachel, le confident de Mlle Mars, l'ami des Brohan, le chantre attitré des gloires légères de Taglioni et de Carlotta Grisi? Citez-moi une

merveille ou une nouveauté marquante depuis 1820, un talent, un succès, qu'il n'ait patronés et célébrés. Que de jolies pages il a semées, au courant de la plume, sur l'art, les dessinateurs en renom, les créateurs de tant d'œuvres d'esprit, patriotiques ou piquantes, si françaises, Charlet, les frères Johannot, Gavarni, Grandville, et même sur une simple fantaisie de la mode, un engouement passager, un pur badinage, le triomphe de Pierrot et de Colombine, ou bien le commerce tendre et fleuri de Mme Prévost, la bouquetière du Palais-Royal ! Quand il était en bonne veine d'imagination et marchait sur des pistes heureuses, qu'il avait à lancer un livre de prix, un drame émouvant, un talent inconnu, une gloire nouvelle, comme il s'étendait à plaisir et s'entendait à déployer les belles louanges, à faire résonner les échos de la renommée ! S'il s'agissait de l'ancienne tragédie ressuscitée, de *Phèdre,* par exemple, qui fut le succès décisif de Rachel, de quelles draperies de pourpre et d'or il couvrait la superbe actrice, et de quel sentiment du beau, de l'auguste, des passions terribles s'éclairait et rayonnait son exaltation éloquente ; ou bien encore, si l'Opéra ouvrait ses portes à la *Péri,* un ballet conçu par Gautier et écrit avec les jambes de la Taglioni, il fallait voir sa plume pirouetter sur elle-même, se livrer aux plus merveilleux entrechats, faire concurrence à la *Péri* en personne et se déguiser comme elle sous les costumes de la pure fantaisie, se métamorpho-

sant à volonté, tour à tour feu follet, étincelle, papillon et oiseau !

Aussi, voyez la belle destinée et l'empire croissant de Janin. Il était estimé, écouté, redouté dans toutes les régions où s'étendait sa juridiction de critique, comme un arbitre. On s'inclinait devant ses sentences, en matière de théâtre, comme au XVII[e] siècle, en matière de goût, devant celles de Boileau. Le feuilleton de Jules Janin était signé J. J. Ces deux initiales brillaient régulièrement, au train des *lundis*, comme les deux yeux d'une locomotive ; J. J. conduisait un train de plaisir ; il était le feuilleton-vapeur. Il était mieux que cela, un oracle. Et voilà comment, un beau jour, par la grâce de Dieu, avec l'aide de son bon sens, de sa vive imagination, de ses hardiesses ingénieuses, de ses rares qualités, Janin est passé, de simple feuilletoniste, maréchal des lettres, et plus que maréchal, le prince des critiques, et mieux encore, comme on l'appelle, sans qualification et sans épithète, *le Critique*.

Grand honneur mais rude métier. Les journalistes de théâtre qui vieillissent sous le harnais sont clairsemés. M. Janin est à peu près le seul de sa génération qui ait résisté, tenu bon, trouvé le secret de durer et de plaire en vieillissant. Il n'est pas de tâche plus absorbante, qui lime et use l'esprit davantage. Considérez en effet cette besogne de Sisyphe : pendant quarante années, tous les lundis, sans y manquer, sans faire une seule fois le *lundi* pour son compte, c'est-à-dire sans un jour de repos

ni un temps d'arrêt, pas même le jour de ses justes noces, pendant quarante ans, être attelé à ce labeur du compte rendu des théâtres, et toujours sur la brèche, occupé à bourrer jusqu'à la gueule, chaque semaine, douze colonnes des *Débats*, et cela, par tous les temps, par les terribles hivers, par les brûlants étés, en temps de paix et de guerre et de séditions intestines, sans avoir le droit de suivre un deuil, d'assister à une fête, de soigner une migraine, quel supplice abominable, ignoré de Dante ! Pour une pièce de valeur, songez au nombre incalculable d'inepties et de balivernes qui défilent devant le parterre, qui paradent devant le critique, qui réclament la publicité de la presse théâtrale. Ce fourmillement donne le vertige. Il faut pourtant les entendre, le métier l'exige, ces niaiseries sentimentales, ces intrigues vieilles comme le monde, ces drames fourbus, ces chansons bêtes, les nasillardises d'Hyacinthe, le *gnouf-gnouf* de Grassot, les bons mots, les ritournelles et les sottises du vaudeville égrillard, les tirades de Mélingue, les hoquets de Frédéric Lemaître, les cris déchirants de Marie Dorval, puisqu'ils font s'esclaffer de rire ou fondre en larmes le gros public ; donc, s'enfermer chaque soir, dans sa loge, ici ou là, dans les théâtres de Paris ou de la banlieue, au Palais-Royal, à l'Ambigu, au Gymnase, aux Funambules et à Batignolles ! Le lecteur du *lundi* est là, qui guette le feuilleton, qui somme le critique de parler, qui attend l'arrêt du juge à jour fixe, à heure fixe.

Si Janin eût négligé de paraître un seul lundi devant son seigneur et maître, qu'eût dit le *Tout Paris* des théâtres, quel désarroi, quelle clameur et quelle misère ! Donc, bon gré mal gré, en dépit de tout, malgré les ans qui s'accumulent et malgré les infirmités qui s'annoncent, il faut marcher, aller toujours, enrouler sans fin et sans relâche, autour de la pièce, le plus souvent insignifiante, qui lui sert de fuseau, la brillante et fine soie de ses feuilletons hebdomadaires. C'est sans doute une satisfaction d'amour-propre bien grande de se voir ainsi attendu, désiré, de tenir tout un peuple de lecteurs attentif à ses discours et à ses jugements, mais au prix de quels sacrifices, de quel effort persévérant, continu ? La plupart des écrivains qui ont mis le pied dans cette galère n'en sont pas revenus, y ont laissé le meilleur de leur esprit. Quelques-uns, des mieux doués, se sont retirés à temps et ont sauvé leur talent du naufrage. M. Janin est resté imperturbablement et fièrement sur la brèche, aussi intrépide qu'aux premiers jours, dévoué à son œuvre, fidèle à son art, un art à lui, de son invention, dont le secret lui appartient : un mélange de bonhomie et de finesse, d'ironie et d'enthousiasme, de grâce facile et d'honnête bon sens, de vérités et de paradoxes; une causerie éveillée, agile, intarissable, voltigeant et planant de çà et de là, et obéissant à tous les caprices d'une aile amie de la liberté, de la lumière, de l'espace. A le voir toujours si exact, si alerte, si vaillant et si jeune d'émotions,

d'inventions inépuisables, on criait non sans raison au miracle. Aussi, c'était une fête pour nous, aux *Premières* de Hugo, de Dumas, de Ponsard, de le chercher dans sa loge et de voir flamboyer dans son œil de diamant le feuilleton du lendemain, et quand le hasard le mettait en notre présence sous les arcades de l'Odéon ou dans *son* jardin du Luxembourg, nous nous faisions un devoir de saluer au passage le magicien du lundi, le spirituel papillon J. J.

Oh ! le joli papillon ! il pèse maintenant quatre-vingts kilos, a un ventre de Silène et un visage de poussah. Mais la bouche de Janin est si voluptueusement fine; ses yeux noirs dardent une flamme si intelligente et si vive; la plus joviale cordialité est répandue sur ses traits réguliers; toute sa personne est empreinte du charme d'un esprit aiguisé et délicat, d'une familiarité bienveillante.

Pour beaucoup qui ne le connaissaient pas, la déception a été profonde, jeudi dernier, lorsqu'il a comparu devant la docte assemblée, se traînant avec peine, blanchi et courbé avant l'heure, rongé par la goutte, balbutiant son discours. Depuis longtemps, il n'écrit plus lui-même, dicte ses feuilletons et ses livres au plus dévoué des secrétaires, à Mme Jules Janin. Son corps est en ruine, mais son esprit est toujours en fleur.

Les portes de l'Académie furent bien lentes à s'ouvrir devant l'auteur de tant d'œuvres diverses échappées à la plus facile des plumes. Quelle est la

raison du long stage imposé à Janin? Demandez donc à l'Académie pourquoi elle a refusé ses faveurs à Dumas et à Balzac, pourquoi elle a jeté son mouchoir à Autran et à Flourens? La raison, c'est que l'Académie a ses nerfs et ses vapeurs, qu'elle est femme en cela, et que la région de l'Institut se ressent de la pluie et du beau temps que font ses caprices.

La bouderie de l'Académie avait fini par décontenancer Janin et l'irriter. Tous ceux qui lisent se souviennent du discours fameux qu'il prononça, après son premier échec, devant la porte de l'Institut, et où il déploya sans pitié, vis-à-vis de ses collègues d'aujourd'hui, ses meilleures qualités d'esprit, de malice, de belle et cinglante humeur : une page éloquente, ma foi, écrite de verve, d'un seul jet, dans un moment de dépit et de revanche, un grand discours d'opposition qui était, dans son genre, un discours ministre, et après lequel on put dire : Tu seras académicien, J. J.

Le spirituel vaincu ne s'en tint pas là, et pour mieux montrer à l'Académie toute l'étendue de son mécontentement, il se fit recevoir membre de l'académie *du Caveau,* une société d'hommes gais qui siègent à table, font collection de bons mots et de bons mets, rédigent le plus succulent des dictionnaires, et qui, entre deux rasades, chantent la gaudriole et embrassent Lisette. Ce fut un scandale dans le clan académique et un éclat de rire partout ailleurs. Quoi, Janin, au *Caveau,* Janin, le dernier des confi-

dents de Melpomène, l'ami des Bertin, l'écrivain des *Débats !* C'était à n'y pas croire, et cette équipée, d'après les bruits et les conjectures d'alors, devait lui fermer à jamais le palais Mazarin.

L'Académie est bonne fille, après tout, quand elle n'a pas ses nerfs; elle a feint d'ignorer ou d'oublier l'incartade de l'espiègle feuilletoniste et ne s'est souvenue que de ses mérites. Si M. Janin avait pu garder quelque ressentiment de ses revers académiques, la triomphante séance de jeudi en eût extirpé de son cœur jusqu'aux dernières racines. Les applaudissements, les délicieuses flatteries, les témoignages de déférence les plus expressifs lui ont été prodigués. On lui a rendu les honneurs réservés aux élus de marque. Comme on voit aux jours de fête, dans les églises catholiques, décorer avec une pompe inaccoutumée, pour mieux honorer les saints, les chapelles qui leur sont consacrées, ainsi, dans la profane église de l'Institut, on avait paré avec un soin ingénieux et touchant, à l'intention de Janin, la chapelle des *nouveaux élus*. Des guirlandes de myrte et de laurier couraient le long des frises; le lierre et l'achante s'enroulaient autour des colonnes; cent bougies blanches et roses, brillant du plus vif éclat, encadraient la tête de l'heureux saint du jour dans une auréole d'or. Le masque de Thalie, le cothurne de Melpomène, les feuilletons sur *Lucrèce,* les livres de *Barnave* et de l'*Eloquence à Rome,* étaient suspendus devant l'autel en guise d'*ex-voto.* Dans des cartouches

blancs, se voyaient retracés les principaux titres de Janin aux suffrages de l'Académie : La *Religieuse de Toulouse*, le *Neveu de Rameau*, les *Contes du Chalet*, les *Contes bleus*, l'*Histoire de la Littérature dramatique*, et même, Dieu me pardonne, l'*Ane mort et la Femme guillotinée*. Dans un trépied d'argent massif, richement ciselé, fumait l'encens, cher aux récipiendaires.

M. Camille Doucet, qui était chargé de prononcer le panégyrique du nouvel élu, s'est acquitté de ce soin avec une éloquence qui a charmé l'auditoire et en particulier M. Janin ; il s'est discrètement approché de l'éblouissante chapelle, où rayonnait dans un nuage de vapeurs odorantes le goutteux immortel, et là, pendant que le néophyte était tenu sur les fonts baptismaux par ses deux parrains, MM. Saint-Marc-Girardin et de Sacy, il a versé délicatement sur son front l'eau lustrale de l'Eloge consécrateur. C'est ainsi que M. Janin est entré dans la terre promise ; le voilà maintenant pourvu de tous les sacrements académiques ; son rêve est accompli ; il pourra désormais signer : J. J., membre de l'Académie française. Il n'est pas de distinction plus haute dans la république des lettres. M. Janin en était digne. Peu d'écrivains ont pris une part plus active au mouvement de la littérature contemporaine. Par ses ouvrages, par ses conseils, par l'exemple d'une vie exclusivement consacrée à l'étude, par l'action ininterrompue, pendant quarante années, d'une critique élevée et sincère,

il a honoré, glorifié le sentiment du beau, l'art d'écrire. Bon nombre de talents lui doivent le jour; il a été le patron et le héraut des meilleures réputations de son temps; il n'a eu que des sourires pour les folles équipées et les envolées présomptueuses des gens d'esprit; il tend une main secourable aux talents bienséants et dignes qui cherchent leur voie; il aime la jeunesse et se plaît, lorsqu'elle lui en fournit l'occasion, à la pousser dans le chemin du succès.

Nous avons sous les yeux une lettre inédite de M. Janin où éclate et respire toute sa sympathie pour les jeunes, une lettre datée de 1853 et adressée à l'un de nos compatriotes, M. Octave Lacroix, le benjamin de Sainte-Beuve, un de ses disciples les mieux doués, qui débutait alors dans la carrière des lettres par un volume de poésies, les *Chansons d'Avril*. La lettre est charmante. Nous ne pouvons résister au plaisir de la publier. Celui qui l'a reçue voudra bien nous pardonner d'avoir associé à des confidences qui l'honorent le public corrézien, ami de ses chansons et de son talent.

« Je les ai lus, ces poèmes du mois de mai, et je les trouve, en effet, tout remplis des grâces de l'*avrillée*. Il est impossible à coup sûr d'être à la fois plus jeune et plus amoureux, et, ce qui m'en plaît, c'est qu'il y a encore en tout ceci plus de jeunesse que d'amour. Ah ! le bel âge à écrire des sonnets, des chansons, des élégies en jupon court,

et que l'on vous envie et que l'on vous aime, jeunes gens, qui ne doutez de rien, qui vous jetez à la nage au beau milieu du lac de Lamartine, sans savoir si vous savez nager ! Voilà justement ce qui fait votre force et notre indulgence. Ah ! s'écrieront les vieillards, les blanchis, les ventrus, les compères de 1804 : les malheureux, ils vont se noyer ! Soudain le nageur reparaît à la surface, en secouant l'eau de ses cheveux ; il a bu un coup de cette eau sacrée et poétique, et des profondeurs le voilà qui remonte à la douce clarté du jour. Il y a trop de *roses* dans votre livre, il y a trop d'allemand, trop d'anglais, trop de muses de salons ; en revanche, on respire en ces poésies le parfum d'Horace et de Virgile, avec un peu de l'Attique. On voit l'étudiant, on reconnait l'écolier, le chercheur d'aventures et de nouveaux mondes, mais cela est vivant. Que de choses à retrancher dans ce superflu : *erat quod tollere velles,* mais aussi que d'aimables et bienséantes qualités, des grâces, des rêveries, des calineries, des mignardises ! On voit que le spondée et le dactyle italiens ont passé dans le français en belle humeur. Votre vers y gagne une allure vive et légère qui convient à ces poèmes bohémiens. Enfin, vraiment, j'ai lu ce petit livre hier d'un bout à l'autre, et j'ai trouvé des choses charmantes dans ce fouillis d'herbage, de fleurs, de joncs, de mauves et de romarin ; il y a même une pièce que je sais par cœur, c'est la dernière :

» Nous avons vieilli tous les deux, comtesse !

» C'est complet, et tout le monde ici-bas voudrait avoir fait cette pièce-là. Demandez à votre maître, au maître à tous, au poète, au critique, à ce terrible Sainte-Beuve, à qui vous avez dédié deux pièces qui ne sont pas les meilleures du recueil. Il vous dira mieux que je ne saurais vous le dire, à quel point il importe au poète, avant de se mettre à écrire, de faire le plan même d'un sonnet, même d'un rondeau. Faites un plan, proposez-vous un but, et méfiez-vous du hasard, même quand vous chantez la marquise ou la grisette de vos pensées. Or, c'est justement le plan du poème qui manque à quelques-unes de vos poésies. Vous commencez *au hasard* et vous finissez *au hasard* comme vous avez commencé. Il faut laisser cette science-là aux chardonnerets. En poésie, il n'y a pas de hasard; « il n'y a pas de premier venu », disait Figaro.

» Telles sont mes humbles critiques. Je me hâte de vous écrire, car je sais ce que c'est que l'effrayante impatience d'un homme qui a fait un livre. On se figure que le monde entier va l'acheter le premier jour pour le lire, et quand on ne le voit pas venir on se met à jurer contre le ciel, qui n'en peut mais.

» Soyez patient; sachez attendre. Il n'y a pas un beau vers qui ne fasse un beau chemin, pourvu qu'on lui donne le temps d'arriver. J'espère avant peu, parler des *Ch.... d'A.....* et cependant, laissez-moi, mon doux poète, vous serrer la main de tout mon cœur. »

M. Janin parle ainsi aux jeunes adeptes de la poésie, du roman, du drame, simplement et familièrement, sans pédanterie et sans emphase; il les encourage et les avertit à la fois, leur montrant d'un geste paternel les bons sentiers et les écueils, se réjouissant avec eux des senteurs et des mélodies de leur avril, mais n'oubliant jamais le sérieux de l'art et mettant à sa façon, d'une façon souriante, à côté de l'éloge le juste conseil, la critique aimable et sensée. Sa bienveillance était proverbiale; on la lui reprochait quelquefois. Il passait pour *le petit manteau bleu* des auteurs en peine et ne s'en fâchait pas. Il aimait mieux pécher par excès d'éloge que par l'excès contraire. Même vis-à-vis de ses détracteurs, des envieux, des railleurs et des violents, il usait avec esprit de clémence et de générosité. M. de Pontmartin, certes, ne l'avait pas épargné dans ses *Jeudis de Madame Charbonneau*. La vengeance qu'il en tira est curieuse à connaître. Voici, dans un passage d'une lettre qu'il nous a adressée à l'époque, sa réponse à l'insulte et son jugement sur M. de Pontmartin :

« Soyons des premiers, les uns et les autres, à honorer l'art de bien dire et de bien faire, et si, par malheur, quelqu'un des nôtres insulte à l'art même qu'il exerce, ayons soin de jeter sur sa faute un pan de notre manteau, gardant le reste du manteau pour nos jours de défaillance. Et vous avez eu raison, même en lui donnant tort pour cette fois, de

bien parler de M. de Pontmartin. Son mérite et son talent, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il doit faire encore plaident en sa faveur. C'est un grand esprit, mieux encore un homme d'honneur, grand ennemi des forces injustes, opposé à toutes les usurpations de toute espèce; les lettres françaises feraient une grande perte en perdant M. de Pontmartin. »

Les revanches de M. Janin sont miséricordieuses. L'homme d'esprit ne se souvient pas des injures faites à l'écrivain. Son unique passion est celle des livres, des belles inventions, des créations familières ou tragiques de l'histoire, de la comédie, de la littérature et des arts, des grandes amitiés de Lamartine, de Hugo, de Béranger, de Sainte-Beuve, des maîtres dans tous les genres et dans toutes les gloires; sa vengeance, à lui, est d'écrire le *Chemin de traverse*, la *Fin d'un Monde,* les *Gaietés champêtres,* les *Contes et Nouvelles,* son *Horace*, et ses *Lundis* étincelants, capricieux, hospitaliers, remplis d'indulgence pour les débutants, de respect pour le génie, de déférence pour les beaux esprits qui s'égarent.

L'Académie a bien fait d'admettre dans sa compagnie ce lettré émérite, cet ami du bien dire et du bien faire, ce gourmet des festins d'Horace, cet épicurien des muses modernes, cette plume et ce cœur d'or.

18 novembre 1871.

LES PÉNALITÉS DE L'ENFER DE DANTE

I

Il y a des noms qui, une fois lancés dans l'humanité, ne s'arrêtent plus, montent toujours plus haut et s'imposent, à travers les révolutions des empires, des religions, des mœurs et des langues, à l'admiration de toutes les littératures et de tous les siècles. Dante est de ceux-là. Le poète toscan est l'Homère des temps modernes. La poésie, les arts, la vie du monde catholique éclatent et s'épanouissent, avec une merveilleuse puissance, dans la *Divine Comédie,* comme dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* se déroulent les épiques tableaux de la vie religieuse, politique et guerrière du monde polythéiste. Ils se tiennent debout, l'un et l'autre, Homère et Dante, sur le seuil de deux sociétés différentes, de deux mondes disparus; on les dirait placés là pour recevoir les générations humaines et les conduire à travers ces âges anciens, comme Virgile servit de guide au pâle Alighieri dans le royaume des morts.

Dante n'est pas seulement le créateur de la langue italienne, le premier poète de son pays, un des plus grands esprits qui aient paru sur la terre. Il est, à lui seul, une révélation. Il nous a découvert une des époques de l'histoire les plus misérables, les plus tourmentées, les plus avides de foi, de relèvement et de lumière, le moyen âge.

Dans cette nuit épaisse du moyen âge, que faisaient, qu'espéraient les hommes ? Une servitude volontairement acceptée, ou maintenue par la seule force, les courbait-elle sur la glèbe, dans l'atelier, sur les boues noires de la cité, rivés à des lois, à des fiefs et à des castes qui les écrasaient ? Lorsqu'ils se réfugiaient dans l'église, alors le seul domicile du peuple, suivant l'expression de Michelet, que demandaient-ils au souverain Maître et quel était l'objet de leurs prières ? Passaient-ils leur vie à parcourir, d'une âme brisée et résignée, le cercle des rêves douloureux où se débattent les deshérités, et à regarder, comme Tobie, si le sauveur venait ? Ne faut-il voir, dans ces âges obscurs, qu'un temps de malédiction et d'épreuve ? Oui, sans doute, il y eut alors des souffrances inouies, des barbaries abominables, des iniquités révoltantes; c'est le lot qui manque le moins à l'humanité, et c'est celui qui pesa sur le moyen âge, d'un poids horrible, incomparable, comme une pierre de sépulcre. Mais dans ce sépulcre et dans ces ténèbres, quelle poussière vivante, et à travers cet affaissement intellectuel des peuples, cette déperdition de la force

morale, quels élans pour remonter, pour retrouver le chemin de la lumière, de la liberté, de la justice, quelle variété d'efforts, de recherches, de travaux !

La vie, si longtemps comprimée, gronde enfin et s'échappe par toutes les issues ouvertes alors à l'activité humaine. Au cloître, dans les camps, derrière les comptoirs des marchands de Vérone et de Florence, dans les cours brillantes, une activité prodigieuse annonce le grand réveil. Le XIIe siècle s'est levé, une aurore. Abélard enseigne la philosophie sur la montagne Sainte-Geneviève. Un simple moine de Clairvaux, Bernard, tient l'Europe attentive et remue les âmes comme un apôtre des premiers jours. Thomas d'Aquin mérite d'être surnommé l'Ange de l'école. Le commerce franchit les mers sur les vaisseaux de Venise et de Gênes. Giotto crée la peinture moderne. Entre les subtilités de la scolastique pousse une fleur adorable, immortelle, l'*Imitation de Jésus-Christ*. La langue limousine a répandu dans l'Aquitaine, au delà des Pyrénées et des Alpes, les cantilènes et les sirventes des Ventadour, des d'Ussel, des Feydit, des Bertrand de Born. La muse des troubadours inspire l'Italie. L'Iliade chrétienne, la *Divine Comédie*, est écrite. Le monde, hésitant encore et en proie à d'incessantes convulsions, se soulève en un mouvement de foi et d'héroïsme. On avait cru toucher à la fin de toutes choses : c'est une résurrection, une Vie Nouvelle.

Nous devons à Dante la révélation de cette épo-

que étrange, pleine de troubles, de déchirements, d'espérances, de chimères, de folles terreurs, d'efforts sublimes, de clartés chrétiennes. Il y a vécu en combattant, en révolté, en proscrit et en prophète; il en est l'expression la plus énergique et la personnification la plus élevée. Le moyen âge a fait Dante, s'est incarné en lui; toutes les misères, toutes les souffrances, tous les rêves de ces tristes temps aboutissent aux cercles du Florentin. La *Divine Comédie* est comme le triple miroir où vient se réfléchir et s'éclairer, d'une lumière tantôt sinistre, tantôt clémente, le moyen âge avec ses tourments, ses haines, sa soif de liberté et son idéal réparateur, avec ses visions infernales et célestes.

Dante n'ignorait rien de ce que savait le XIVe siècle. Poète, philosophe, politique, théologien, il a condensé et résumé, en un foyer indestructible, les connaissances, les idées, les passions, les aspirations supérieures de son temps. C'était un patriote, et, comme on dirait de nos jours, un libéral farouche, un réformateur passionné, un homme de foi et de justice. Il porta la peine de son indépendance et fut exilé de Florence, sa ville natale. Il se vengea de sa patrie en l'immortalisant, en dotant l'Italie d'une langue impérissable, et en préparant les futures destinées de son unité nationale, de sa grandeur intellectuelle et politique. Il est difficile de rencontrer dans l'histoire des Vies illustres une figure plus glorieuse, un cœur plus haut, un génie plus puissant. Depuis le XIVe siècle, l'Italie révère Dante à l'égal

d'un dieu, et tous les esprits d'élite en Europe se sont inclinés devant ce souverain dont le règne durera autant que le monde.

M. Ortolan, l'éminent professeur et doyen de la faculté de droit de Paris, lettré aussi délicat que profond juriste, le grave et charmant auteur des *Enfantines*, l'éditeur généreux des œuvres du poète ouvrier de Toulon, Charles Poncy ; M. Ortolan, disons-nous, dont la science et les lettres déplorent la perte récente, était un compagnon assidu de Dante Alighieri. Son âme fière et juste se plaisait dans cette fréquentation sévère et y puisait d'incomparables jouissances, un accroissement de forces, une sève inépuisable d'émotions et d'enthousiasme. Il étudiait le Florentin avec une piété filiale ; il l'aimait, comme Dante aimait Virgile, et pouvait dire aussi : *Il mio autore*. La plupart de ses notes, si nombreuses, amassées pendant de longues années, ne verront pas probablement le jour. La mort a surpris trop tôt M. Ortolan. Il nous reste heureusement de lui un intéressant témoignage de son admiration pour Alighieri, un ouvrage digne d'attention, dès longtemps médité, dont il corrigeait les dernières épreuves peu d'heures avant sa mort ; nous voulons parler des *Pénalités de l'Enfer de Dante*. Si les occupations de sa vie de jurisconsulte et de professeur lui en avaient donné le temps, il aurait eu l'ambition d'élever à la mémoire du poète toscan un monument plus considérable ; il nous a du moins laissé la mesure de ce

qu'auraient pu, dans cette voie, un savoir aussi étendu, une sagacité aussi judicieuse, une intelligence douée d'autant de vigueur que de souplesse.

II

Personne n'ignore que Dante, dans la *Divine Comédie,* s'est érigé en juge suprême et que, dans la partie de son livre intitulée l'*Enfer,* il a distribué la justice avec une inflexible rigueur. Aucun écrivain n'a fait preuve d'une connaissance plus profonde de la nature humaine, ne l'a envisagée d'un œil aussi pénétrant. Le grand justicier fait à l'homme son lot dans l'autre monde, le juge et le classe, suivant ses défauts ou ses mérites. Ses arrêts, malgré leur dur caractère d'orthodoxie théologique et un fonds général de vérité, ne sont pas tous sans appel.

Dante, mêlé aux querelles de son temps, persécuté, proscrit, avait conservé dans son âme de feu des ressentiments qui ont dicté plus d'une de ses sentences. Il convient, pour apprécier le poétique juge de la cité des morts, de tenir compte des dissensions au milieu desquelles il vécut, des vues, des mœurs, des besoins propres à son époque ; époque agitée s'il en fut, où l'on voit l'Italie déchirée par les plus terribles discordes que puissent allumer

le zèle religieux, la passion de la liberté et les factions politiques. Dante était trop Italien et trop bon patriote pour se tenir à l'écart et se contenter de rêver, en dieu indifférent, comme fit Goëthe plus tard, pendant les guerres qui désolèrent son pays. Ce qu'il faut admirer, c'est de voir l'ardent patriote de Florence, franchir l'étroit horizon de la terre natale, abdiquer à certains moments, dans ses moments d'infaillible justice, les passions qui lui tiennent le plus au cœur, ses préférences et sa foi de parti, oublier ses propres douleurs, les iniquités dont il était victime, et, s'élevant au-dessus des hommes ses contemporains, embrasser dans un esprit de sympathie universelle l'humanité entière. Les sentiments de miséricorde et de clémence n'ont jamais déserté le cœur de Dante; ils répandent une lumière favorable sur les noirs cercles de l'*Enfer*, la lumière de la charité chrétienne.

Dante dit à Ciacco, un maudit : « Ta souffrance me touche si fort qu'elle attire mes larmes... » Le gracieux épisode de Françoise de Rimini, devenu si populaire, se termine ainsi : « Pendant que l'un des esprits, Françoise, parlait de la sorte, l'autre pleurait si fort que, par compassion, je devins comme si j'allais mourir, et je tombai, comme un corps mort tombe. » — Ailleurs, il n'ose adresser lui-même la parole à un damné et il dit à Virgile : « Demande-lui toi-même ce que tu crois pouvoir m'intéresser, car je ne pourrais, tant la pitié m'attriste. » — Plus loin, dans un autre cercle, il fait la

rencontre d'une troupe d'âmes, parmi lesquelles il reconnaît son ancien maître, Brunetto Latini. A la vue de son maître bien-aimé, défiguré par le feu, une touchante émotion saisit le cœur du disciple. Il s'arrête et parle ainsi à Brunetto : « Si vous voulez que je m'asseye avec vous, je le ferai, s'il plaît à Virgile, car je vais avec lui. — O mon fils, répond Brunetto, celui de cette troupe qui s'arrête un instant reste cent ans sous cette pluie, sans pouvoir secouer le feu qui le blesse. Va donc en avant, je marcherai à ton côté, et puis, je rejoindrai ma bande qui va pleurant ses éternelles souffrances. — Je n'osai pas descendre d'abord, ajoute Dante, pour aller de niveau avec lui, mais je marchai la tête inclinée, dans l'attitude du respect. »

Alighieri, l'exilé farouche, compatissait aux âmes souffrantes. Il a été sans pitié, il est vrai, pour certains hommes, les a frappés des carreaux de sa colère, mais c'étaient des chevaliers félons, des prévaricateurs, des soldats traîtres et lâches. Sa bonté était plus grande que sa colère. S'il détestait les méchants, les misérables remplissaient ses yeux de larmes. Il était catholique, d'une orthodoxie rigoureuse. La dureté de la règle de Moïse s'alliait dans son cœur aux mansuétudes de la Loi nouvelle. Les emprunts qu'il a faits à la mythologie grecque s'accommodaient et se subordonnaient à ses croyances, n'en ont jamais altéré la pureté. L'âme de Jésus, sévère et douce, plane sur l'enfer de Dante

et les tristesses du moyen âge, comme, dans l'Ecriture, on voit l'esprit de vie flotter sur le chaos.

III

Le poème de la *Divine Comédie* débute par l'*Enfer*. Dante va au plus pressé, à ceux qui gémissent et sont malheureux. Ce n'est qu'au sortir de la cité des larmes, et après avoir pleuré lui-même sur l'inapaisable douleur des races maudites, qu'il traverse le purgatoire, séjour de la résignation et de l'espérance, et s'élève jusqu'au paradis, dans le lieu ineffable où siège, entourée de tous les attributs de la divinité, non loin du Maître suprême, celle qu'il aima sur la terre, la Vierge immaculée des âmes poétiques, Béatrice.

L'*Enfer* est composé de neuf *cercles,* ou de neuf zones successives pratiquées aux flancs d'un large cratère, dans chacune desquelles, suivant le degré de leurs fautes, ont été distribués les coupables. M. Ortolan en donne la description sommaire :

« Ces cercles, puisqu'ils ne sont que des coupures successives sur un cratère en forme d'entonnoir renversé, diminuent de diamètre, l'espace assigné aux coupables se rétrécit et les peines augmentent de rigueur à mesure que l'on descend. Chacun de ces cercles est limité et soutenu, sur le penchant du cratère, par de hautes murailles que forment les rochers amoncelés. Les cercles s'enroulent autour de la béante profondeur, les uns au-dessous des au-

tres, comme des fosses circulaires ou comme des zones encaissées, le long desquelles certaines classes de coupables sont obligées de tourner éternellement en subissant leur supplice, sous le regard et sous l'action des démons vengeurs. »

On ne peut, sans frémir, franchir la terrible porte, s'enfoncer dans les sombres abîmes. Dante lui-même semble reculer devant son œuvre; il hésite, veut revenir sur ses pas, est bourrelé d'angoisse. Il s'écrie : « Là, des soupirs, des plaintes, de profonds gémissements résonnaient sous l'air sans étoiles, de sorte que je me mis à pleurer. Ce souvenir, dit-il, est si amer que la mort ne l'est guère davantage. » Son cœur est près de défaillir. Il s'accuse de faiblesse et de lâcheté. Jamais il n'eût osé s'avancer dans le rude chemin qui conduit au séjour des morts, si deux Puissances n'étaient venues à son secours, ne l'avaient guidé et protégé, Virgile et Béatrice, c'est-à-dire la Poésie et l'Amour.

Tout ce que l'imagination humaine a pu concevoir d'affreuses tortures, de châtiments inouïs, de désespoirs et de désolations sans borne, se trouve accumulé dans les pages de l'*Enfer*. Des pluies torrentielles, des ouragans de feu, des lacs glacés, des fleuves de sang, un fourmillement de vipères, un entassement de boues, les chaudières de poix bouillante, les sables brûlants, des monstres mythologiques, les Hydres verdâtres, les féroces Erynnies, des hommes faits arbres et qui se rompent sous la tempête pour renaître et toujours souffrir, tel est

l'attirail des peines réservées aux damnés de Dante.

Un artiste moderne de talent, M. Gustave Doré, dans une édition illustrée de l'*Enfer,* a cherché à en reproduire les différents passages. Nous ne saurions dire qu'il y ait réussi; non pas qu'il ne fût servi par une rare habileté de crayon et une imagination féconde, dont le désordre même et la fougue conviennent aux violentes scènes qu'il se proposait de rendre; mais comment se pénétrer aujourd'hui des sentiments qui agitaient Dante, s'inspirer de ses passions, et faire des nombreux épisodes qu'il a retracés, plus qu'une œuvre d'art, une œuvre de foi et de vie ! Le célèbre tableau d'Eugène Delacroix, représentant le voyage de Virgile et de Dante sur la barque funèbre, ne nous donne qu'une imparfaite idée des épouvantements de l'enfer dantesque. Mentionnons pourtant, comme un touchant ouvrage de poésie et d'inspiration, la toile d'Ary Scheffer consacrée à la reproduction du supplice de *Francesca.* Pour se faire une impression exacte de l'*Enfer* d'Alighieri et s'en mettre sous les yeux la réelle image, il faut remonter vers les âges voisins de Dante, consulter la peinture contemporaine de la *Divine Comédie* ou celle qui a suivi de près, voir les toiles et les fresques du temps dans certaines églises d'Italie, au *Campo-Santo* de Pise, et surtout à Florence l'immense fresque d'Orgagna, où tout l'*Enfer* se déroule avec un caractère de naïveté effrayante et de sombre majesté. Un voyageur de savoir et d'esprit, Ampère, s'arrêtant un jour à

Florence, dans l'église de Santa Maria Novella, devant un tableau sans nom d'auteur, qui date de 1450, ne put retenir un cri d'admiration : « Dante est là, dit-il, avec son œuvre et sa destinée ! et parlant de la fresque d'Orgagna, il ajoute : la distribution du séjour des damnés, selon la *Divine Comédie,* y est reproduite dans le plus grand détail et avec une scrupuleuse exactitude, comme si c'était article de foi et non fiction de poésie. »

Mais cette peinture émouvante ne place sous nos yeux que l'organisation matérielle et en quelque sorte l'architecture du séjour maudit, où le créateur de l'*Enfer* a déployé un génie prodigieux d'inventions, d'infinies ressources de détails et d'art. L'économie morale de l'œuvre exigeait des qualités d'esprit autrement supérieures, une vaste culture intellectuelle, une connaissance étendue et sûre de la vie humaine, tout un système fortement enchaîné d'idées et de lois, propres à régir les rapports de l'homme avec ses semblables et avec le monde invisible. Dante s'est surpassé dans cette peinture des passions et des vices, des divers mobiles qui mènent l'humanité. Rien ne se peut comparer à l'éclat et à l'énergie de son pinceau, si ce n'est l'étendue de son imagination et sa profondeur de pensée. Il n'y a aucune témérité à dire que la *Divine Comédie* est le suprême effort du génie humain.

Nul ouvrage n'a été plus diversement interprété et discuté. L'Italie, pendant des siècles, a entretenu dans les chaires publiques des commentateurs de la

Divine Comédie; le premier, un des plus illustres, fut Boccace. Chaque peuple d'Europe a été jaloux d'apporter son contingent aux études qu'elle a inspirées. Il ne se passe pas une période de quelques lustres sans voir éclore des ouvrages d'importance consacrés à sa gloire; l'intérêt ne vieillit pas et la dispute continue autour de l'œuvre du Florentin.

A combien de controverses ont donné lieu la distribution et la proportion des peines qu'il a établies dans l'*Inferno !* Sa gradation des châtiments n'est certainement pas faite, au moins dans plusieurs de ses parties, selon les données rigoureuses de la justice, telle que nous la concevons de nos jours. Ainsi, les courtisans et les hypocrites, les voleurs frauduleux, gémissent dans une des vallées du huitième cercle, alors que les assassins et les tyrans, gorgés de meurtres et de rapines, sont livrés aux démons du septième cercle destiné aux violents. L'amour coupable, emporté dans un continuel tourbillon, n'est placé que dans le deuxième cercle, tandis que les usuriers sont soumis, dans le septième, à la pluie de feu, au milieu des sables ardents. Est-ce bien la place des prêteurs d'argent, parmi les violents et les meurtriers, et le sévère justicier leur a-t-il fait une juste part en les précipitant au fond de son abîme ? nos vues de justice ordinaire en sont, au premier abord, dérangées et troublées. On a peine à comprendre une pareille rigueur, à notre époque surtout où la science économique tend de plus en plus à innocenter l'usure. D'autre part, on

peut reprocher à Dante d'avoir donné à *Francesca,* pour compagnon d'infortune dans le triste séjour, l'amant pour qui elle eût affronté mille supplices et mille morts, Paul de Rimini, dont elle fut détachée par le poignard, à Ravenne, et dont, par la grâce toute puissante du poète, elle ne sera jamais plus séparée. M. Ortolan, à ce propos, fait justement remarquer que le mari meurtrier est placé plus bas, beaucoup plus bas, au glacier de Caïn, et que la justice de Dante « ne s'arrêta pas à ce vieux levain du barbare, à cette éternelle férocité de l'orgueil de l'homme, de tout temps et de tout lieu, qui met la satisfaction de son honneur à tuer une faible femme ; à cette lâche complicité de la loi qui le frappe mollement d'une peine insignifiante ; à cette voix commune qui va plus loin, et qui dit : Il a le droit, le droit de meurtre ! enfin à ces jurés, qui, quels qu'aient été l'atrocité, la préméditation, le sang-froid ou le raffinement des circonstances, ont tout prêt, non pas un *verdict,* mais un *faux dire* de non-culpabilité. Pour le poète grand justicier, le crime et la peine gardent leurs proportions : les pécheurs par amour, au deuxième cercle de son Enfer, et le mari meurtrier au glacier de Caïn. ».

M. Ortolan dont l'avis a du poids dans la matière, se range au sentiment de Dante et en prend occasion pour réfuter avec une extrême énergie la dernière thèse produite au sujet de l'affaire Dubourg : *Tue-la.*

III

On a dit qu'il fallait se défier du premier mouvement. C'est surtout à propos de Dante que les impressions premières doivent être mises en quarantaine et sévèrement examinées. Dante, dans la gradation des peines, n'a pas agi à la légère et consulté uniquement son imagination. La logique de son esprit obéit à des rapports qu'il est difficile de saisir de prime abord, mais qui n'en sont pas moins parfaitement réels. A ses yeux, les aberrations des passions généreuses ne sauraient être placées sur la même ligne que les excès des passions viles et des sentiments lâches. Il est indulgent pour les péchés et les crimes qui ont leur point de départ dans une noble qualité; il est sans pitié pour les crimes, les délits et les vices qui sont le fruit des âmes rampantes et cupides, vouées au mensonge, à la fraude, à la ruse. Le point de vue de Dante s'explique par la théorie des passions dont il donne, dans son chant XIe, un aperçu sommaire.

« Les vices de l'incontinence ou des passions, ou les égarements des opinions sont les moins rigoureusement frappés et occupent les premiers cercles. Puis viennent les violences envers le prochain, contre soi-même (dans le suicide), contre Dieu ou les lois par lui imposées à la nature;

enfin les crimes qu'ont produits ou accompagnés la ruse, la perfidie, la trahison, et, au plus profond de tous, la trahison contre les bienfaiteurs. Ces idées de gradation exposées par Virgile à Dante sont érigées en système général et président régulièrement à la distribution des coupables et des supplices dans les différents cercles. »

La loi du talion était encore en vigueur du temps du poète Alighieri. Elle sert d'assise à son formidable échafaudage de pénalités. *Œil pour œil, dent pour dent.* Il a fallu des siècles pour renverser cette grossière maxime. Celui de Dante en subissait le joug. Dans les données de cette dure législation, le châtiment a pour but de placer sous les yeux du coupable la faute à laquelle il a succombé. C'est la doctrine de l'*Expiation* démesurément agrandie. Le coupable a horreur de son crime ; il le verra toujours ; il s'épuisera en vains efforts pour se soustraire à l'horrible fantôme. Le supplice se perpétue, ne finit jamais. C'est celui de Caïn qui a servi de texte à l'admirable poème de Hugo, la *Conscience.* Ajoutez à la douleur morale le châtiment corporel, sans relâche et sans fin. La peine doit mettre, autant que possible, le coupable en présence de ses égarements et, pour atteindre ce but, elle sera tirée de la nature de la faute, des éléments qui la constituent ou des circonstances qui l'accompagnent. Elle la représentera en une vive image ou la rappellera par une analogie saisissante. Tel est le procédé de Dante.

Les pécheurs charnels, victimes de leurs passions, seront battus par un perpétuel orage. Les pécheurs de la gueule *(colpa de la gola),* les gourmands, sont meurtris par la grêle, mordus et dévorés par Cerbère, emblême de la gloutonnerie. Les superbes sont courbés sous le poids des rochers qu'ils portent. Les simoniaques, les voleurs, se traînent sur le ventre et vivent dans la compagnie des reptiles. Les avares et les prodigues (des contraires dans le vice) s'entrechoquent comme des flots furieux, « comme fait la vague sur l'écueil de Charybde, laquelle se brise contre la vague qu'elle rencontre. » Les violents se frappent non-seulement avec les mains, mais avec la tête, et avec la poitrine, et avec les pieds, et ils se déchirent morceau par morceau. Les orgueilleux sont plongés dans la fange et se déchirent avec leurs dents. « Combien, dit le maître en parlant des hommes aveuglés par l'orgueil, se tiennent là-haut pour de grands rois, qui seront couchés avec des porcs dans le bourbier, ne laissant d'eux-mêmes que d'horribles mépris ! » Dans une chaudière de sang bouillant croupissent les assassins. — Que fais-tu dans cette fosse, dit Dante à un damné ? Le coupable a une bourse pendue à son cou. Il la serre entre ses doigts crispés, comme pour la défendre. C'est un usurier. — Et ailleurs, parmi une bande infecte, trouvant une tête souillée d'excréments, « qui paraissait sortir des latrines humaines, » il s'arrête et la regarde. Le malheureux s'écrie : — Si je suis plongé ici-bas, c'est par les

flatteries dont ma langue ne s'est jamais fatiguée. — Plus loin, Dante rencontre « une troupe d'âmes brillantes qui marchaient en tournant à pas lents et qui pleuraient et qui semblaient remplies de fatigue. Elles portaient des capes garnies de capuchons bas qui tombaient devant les yeux et taillées à la façon de celles que portent les moines de Cologne. A l'extérieur, ces chapes sont dorées, de sorte qu'elles éblouissent ; mais, à l'intérieur, elles sont toutes de plomb et si lourdes que celles de Frédéric sembleraient de paille. » Les misérables, dont les os craquent sous ces chapes brillantes, composent le troupeau des hypocrites.

Nous pourrions citer de nombreux exemples de ce procédé analogique, employé par Dante. C'est par le moyen de ces associations d'idées et d'images, et à l'aide de pareils rapprochements, combinés et dramatisés par une imagination incomparable, qu'il s'est élevé aux plus hautes conceptions du génie poétique et a imprimé aux âmes des émotions qu'elles n'avaient pas connues avant lui.

M. Ortolan, dont les travaux dans l'ordre du droit pénal ont acquis une notoriété européenne, a envisagé la *Divine Comédie* au point de vue juridique, dans les rapports qui lient l'œuvre de Dante aux institutions humaines et à la science pénale. Il écrivait, le 25 mars 1873 (M. Ortolan est mort le 27) : « C'est cette étude de Dante au profit de la science pénale que j'essaye de donner ici. » Il avait, dans le même sens, étendu ses investigations

et consulté les plus grandes littératures, Lope de Vega, Cervantes, Shakespeare. Que de matériaux précieux à mettre en œuvre ! Il sont heureusement tombés en de bonnes mains. Ses héritiers sont dignes de continuer ses belles traditions.

De pareilles études fécondent la science; elles y introduisent des éléments nouveaux, « des exemples, des contrastes, des scènes de mœurs, la mesure des pas accomplis par les siècles dans les croyances et les institutions : enseignement profond, enveloppé dans le charme de l'invention et du sentiment. »

Nous n'en sommes plus, Dieu merci, à la loi du talion. L'analogie, en matière pénale, a fait son temps. Entre tous les criminalistes modernes, M. Ortolan s'est élevé avec le plus de force contre le matérialisme des pénalités anciennes. *Vous qui entrez, laissez toute espérance,* a écrit Dante sur la porte de son *Enfer*. Ce n'est pas cette désolante inscription que M. Ortolan voudrait lire à l'entrée de nos prisons, sur le seuil de cet enfer de nos châtiments terrestres. Il repousse absolument l'idée d'analogie au matériel, cause de cruauté et d'injustice. « Transportons-la, dit-il, au moral; mettons-la non pas dans la partie douloureuse de la peine, mais dans la partie bienfaisante. Au lieu de ces transmigrations des religions de l'Inde qui perpétuent, dans des vies successives, les instincts, les vestiges, les conséquences du vice ou du crime, cherchons la vie nouvelle, régénérée, qui les efface et n'en veut

pas garder même le souvenir. Que les efforts entrepris pour refaire au condamné d'autres sentiments, d'autres résolutions, d'autres habitudes et pour lui préparer cette nouvelle vie, se plient avec flexibilité aux diversités de situations, de vices, de corruptions ou de passions, dans lesquelles les délits ont pris naissance. Que dans l'instruction professionnelle ou intellectuelle donnée au détenu, cette analogie ne soit pas perdue de vue; qu'elle ne le soit pas surtout dans l'éducation morale, qui s'en prend au cœur, à l'âme, à la raison, à la volonté ! Cherchons la fibre lésée, altérée ou corrompue, afin d'y apporter la santé, la purification. Atteignons, autant que possible, à l'analogie immatérielle entre le mal moral et le remède moral, et nous pourrons alors, sur la porte des établissements consacrés à la peine, inscrire les paroles que j'annonçai à mon début :

Prenez espérance, vous qui entrez ! »

Prenez espérance ! tel a été le premier mot du livre de M. Ortolan, tel est le dernier; il en exprime nettement l'idée et le but; il résume, avec non moins d'exactitude, la foi, les travaux, la vie enseignante de l'homme éminent que nous venons de perdre. La loi pénale n'est pas seulement faite pour frapper et punir. Dirigée contre les aberrations et les folies du cœur humain, elle doit s'inspirer de ses faiblesses, de son besoin inné de vie morale, des forces bienfaisantes qui agissent en lui et tendent à le remettre en possession de la paix intérieure et du

bien. Plus elle sera pénétrée de charité et de sympathie, plus elle aura d'efficacité. L'amour est plus fort que la mort. Dante l'a bien fait voir dans la *Divine Comédie*. Il n'a traversé les abîmes de l'enfer que pour rejoindre Béatrice. L'amour est plus fort que le mal : c'est au triomphe de cette vérité que M. Ortolan a dévoué sa vie, avec l'autorité d'un [illegible]osophe et la chaleur d'un homme de bien.

[illegible] 1873.

LETTRES A LA PRINCESSE

—

I

La princesse Mathilde tenait à Paris, sous le second Empire, comme autrefois à Sceaux la duchesse du Maine, une petite cour ouverte aux hommes de talent qui s'étaient ralliés au nouvel ordre de choses, ou qui, du moins, sans s'être pleinement lancés dans les eaux napoléoniennes, ne craignaient pas d'en cotoyer les rivages.

Le salon de la rue de Courcelles était présidé, non par une spirituelle petite naine, affreusement laide, comme celui de Sceaux, mais par une belle princesse, ayant le goût des choses de l'intelligence, cultivant les arts avec succès, distinguée par l'instruction et l'esprit, pleine de cordialité, d'aimable indulgence, et, pour la peindre en un mot qui est de Gavarni, *diantrement séduisante*.

Les arts et les lettres faisaient l'ornement et le principal attrait de cette grande et hospitalière maison. Il va sans dire que la politique n'en était

pas exclue, et que peut-être même, au fond, à bien voir les choses, elle occupait une plus large place qu'il n'y paraissait. Les opinions les plus diverses s'y rencontraient, y avaient leurs coudées franches, pouvaient s'y développer à l'aise; sauf le sentiment des convenances qui en tempérait l'expression, à part le respect dû au chef de l'Etat, on se serait cru parfois dans un salon d'opposition.

Sainte-Beuve, à ce moment, fatigué par son travail des *Nouveaux Lundis* en cours de publication, par les approches de la maladie qui devait l'emporter quelques années plus tard, déjà vieillissant, plus en vue que jamais dans le monde des lettres, d'un caractère flottant en politique, mais repoussé alors par l'opposition, homme de gouvernement plus que de parti, était une conquête précieuse à faire. Les délicates avances d'une femme supérieure ne le trouvèrent pas insensible, et il se laissa facilement gagner par le charme d'une maison, où il trouvait de la déférence pour son mérite en même temps qu'une liberté d'allure qui convenait à son esprit.

Le moyen de résister à une *Fée !* C'est ainsi qu'on appelait la Princesse dans son entourage. Esprit, beauté, bonté et pouvoir, elle avait tous les talismans à la fois, la fée de Saint-Gratien; il n'en fallait pas tant pour ensorceler l'inflammable Sainte-Beuve.

Les prévenances, les attentions les plus ingénieuses se multipliaient autour de lui, provo-

quaient finement sa reconnaissance. Sa petite habitation de la rue Montparnasse, grâce aux libéralités de la Princesse, se métamorphosait à vue d'œil. Un jour, il écrit : « Comment, Princesse, oserais-je mettre mes pieds sur ces magnificences dignes de Perse ou de Turquie et qui ont passé par vos mains ? Mes yeux du moins s'y reposeront avec reconnaissance et douceur. »

Une autre fois, à propos d'une superbe écritoire-pendule, déposée à son insu sur sa table de travail, il s'écrie : « Quel joli cadeau, Princesse, que de bontés et comment vous remercier de tant d'attentions aussi indulgentes qu'utiles ! L'écritoire-pendule est sur ma grande table et devant moi : elle m'avertira de l'heure à laquelle Votre Altesse a bien voulu honorer cette chambrette d'étude de sa présence. Les livres s'écarteront un peu et ne me masqueront point mon petit monument de leur échafaudage. Mais je ne puis me retourner sans y voir un autre don, une image, — ni trop marcher dans mon petit *chez moi*, ni même m'y asseoir un peu doucement, sans m'apercevoir que j'ai affaire de tous côtés à des objets, — souvenirs de bonne grâce et d'ingénieuse indulgence. » Puis, quand la bise est venue, que les beaux arbres de Saint-Gratien sont dépouillés, et que le besoin des bonnes couvertures se fait sentir, on écrit à la Princesse des billets de remerciement dans le genre de celui-ci : « Ah ! c'est trop fort, je m'insurge, Princesse ; mais c'est ce qu'on appelle ne pas jouer franc jeu,

c'est tricher. Quoi ! sans me le dire ! pendant que je suis là à causer innocemment, pendant que je suis en train de vous remercier ! Ce n'est que de maintenant que je commence à vous connaître tout entière. Mais sincèrement, je suis touché comme je le dois, et, après m'être insurgé, je me soumets et je m'enveloppe de la belle et bonne couverture, non sans en avoir admiré le travail. Je vais dormir et rêver *couleur de pensée*. Veuillez agréer, Princesse, l'expression de tous mes vœux et souhaits pour le bonheur et l'agrément d'une vie qui sait les répandre sur tout ce qui l'entoure. » La lettre est datée du 1er janvier 1863. Quel joli billet de nouvel an, et comme ce « je vais *rêver couleur de pensée* » fait rêver ! Honni soit qui mal y pense ! Il a neigé sur le poète. La pensée a remplacé la rose.

Ses serviteurs, son petit entourage, Marie, Mme Dufour, si empressés et dévoués, n'étaient pas oubliés, avaient leur part dans les bontés de la Princesse. La belle fée, comme on le voit, connaissait son métier, était habile dans l'art de tendre les pièges aimables.

Les Goncourt, Gautier, Taine, Renan, Gavarni, le peintre Hébert, Mme Sand, Flaubert, Doucet, Camille Rousset, Emile de Girardin, Charles Lachaud, les académiciens de la veille et du lendemain, l'élite du barreau, de la littérature, de la presse et des arts, fréquentaient le salon de la rue de Courcelles.

Sainte-Beuve n'avait pas été de trop pour aider

à peupler les domaines de la Princesse et lui gagner d'importantes reerues. Son autorité dans les lettres, le crédit dont il jouissait si près des Tuileries, ses relations nombreuses et étendues dans tous les sens, avaient de l'action sur les hésitants, les déterminaient à faire le saut, amenaient ainsi, aux pieds de la Princesse, de nouveaux et précieux hommages dont elle lui était reconnaissante.

Sainte-Beuve n'était donc pas en reste et en retard avec Son Altesse; il lui rendait à l'occasion, avec beaucoup de tact, la monnaie de sa pièce; s'il était le vieil enfant gâté de la maison, on ne saurait dire qu'il abusât de ses avantages, — qu'il prenait tout et ne donnait rien.

Les relations qui s'étaient établies entre la Princesse et lui ne tardèrent pas à rapprocher ces deux personnes distinguées dans une intimité respectueuse et tendre. Sainte-Beuve devint l'hôte assidu, le commensal et l'ami de la maison. Il s'ensuivit un commerce épistolaire, un échange de billets et de menus propos, au jour le jour, qui se maintint et se prolongea, sans interruption et presque sans nuage, jusqu'au jour où le critique des *Nouveaux Lundis* déserta les journaux du gouvernement et passa au journal le *Temps*.

Après la mort de Sainte-Beuve, la princesse Mathilde réclama ses lettres qui lui furent fidèlement rendues, et l'exécuteur testamentaire de Sainte-Beuve fut mis en possession de celles de son illustre ami et maître. Ce sont ces dernières qui,

réunies en volume, ont paru sous le titre : *Lettres à la Princesse*.

Elles ont eu du succès, ces lettres, non celui qu'on en attendait. La malignité publique se réjouissait fort d'une publication qui semblait promettre des révélations piquantes. D'après ce qu'on disait de l'humeur taquine de Sainte-Beuve, de ses curiosités indiscrètes, de son goût pour les fins bavardages, à en juger aussi par ce qui se racontait du salon de la Princesse, de l'indépendance d'idées, du ton libre et frondeur qui y régnaient, il était permis de compter sur un morceau plus friand.

Ce qui en a fait le succès, c'est moins le fond que la forme. La forme est vraiment délicieuse. Rien de plus coquet, de plus élégant, de plus respectueusement aimable et caressant. L'homme s'y montre sous un jour qui est loin d'être à son désavantage; l'écrivain y paraît avec des qualités presque inattendues. Comme style, impossible de mieux dire. L'ancienne phrase de Sainte-Beuve, se déployant et se déroulant, à travers toutes sortes de subtiles digressions, en interminables périodes, que Balzac qualifiait méchamment de *macaronique,* s'est brisée et raccourcie. Elle est simple, nette, d'un vif relief. On ne saurait imaginer un langage mieux approprié aux sujets qui faisaient le fond ordinaire des entretiens de nos deux personnages. Des portraits d'hommes de lettres, un coup-d'œil en passant sur l'Académie et le Sénat, les impressions du moment, à la suite d'un discours ou d'une lecture, un échange

d'amabilités et de politesses, tel est le léger canevas des *Lettres à la Princesse*. Mais comme tout cela est écrit, sobrement, spirituellement, d'un mot juste et clair ! Le trait jaillit et brille, au bout de la phrase, comme une étincelle. Pour bien lire ces billets et les savourer, il faut en user discrètement, à petites gorgées, comme on ferait d'une liqueur fine. Un palais grossier s'en accommoderait malaisément. Ce sont des riens, si l'on veut, mais des riens d'un homme d'esprit, très artistement ciselés et décorés !

Ces riens-là, après tout, le plus souvent, avaient pour but de provoquer la charité de la Princesse au profit de misères dignes d'intérêt. Sainte-Beuve apportait, dans ces requêtes multipliées et ces négociations délicates, une réserve et une chaleur des plus estimables. Entouré et sollicité, comme il l'était, par tant de besoins respectables, si communs dans la société des écrivains et des artistes, il ne se lassait pas de demander, de frapper à la même porte qu'il savait toujours ouverte, et, comme il le dit quelque part, de ménager à la Princesse de *bonnes petites actions*.

Il s'entremit, notamment, avec un grand zèle, pour la famille d'un brave homme, chargé de famille, mort dans l'indigence, de Morère, rédacteur en chef de l'*Illustration*. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer une de ses lettres, qui contient le portrait du pauvre Morère : « Princesse, je me surprends aujourd'hui à m'apercevoir qu'il n'y a plus de cours et que cette visite du matin nous fait

défaut. Ce cours de Zeller avait la douceur d'une habitude. — J'ai vu hier Giraud fort triste, garde-malade, et qui va se voir obligé, me disait-il, de renoncer à Saint-James. — Gavarni, autre blessé, a dû vous écrire, Princesse, pour vous prier d'appuyer de votre bienveillance une demande qui est faite pour les enfants d'un brave homme, Morère, qui lui était dévoué comme personne et qui laisse *sept* enfants, sans rien au monde, six filles et un garçon. Morère, qui, en dernier lieu, était l'un des rédacteurs en chef du journal l'*Illustration*, avait été le lieutenant, le fidèle, le bras droit de Gavarni de tout temps, et je crois qu'il s'était abîmé avec lui et à cause de lui dans les spéculations artistiques qui ont pesé sur toute la vie de Gavarni. Morère s'était identifié en Gavarni, il s'était donné à lui. Aussi Gavarni, en le recommandant à la Princesse, acquitte une dette étroite. J'ai connu ce Morère quand j'ai eu à écrire sur son ami : il était spirituel, fin, modeste, fuyant, ayant peur qu'on ne prononçât même son nom : c'était comme l'ombre d'un homme qui avait vécu. »

Dans les quelques lettres écrites à ce sujet, nous trouvons cité avec honneur le nom d'un compatriote, M. le comte de Seilhac, qui avait connu Morère à l'*Illustration* et s'était attaché à lui. Il fit beaucoup pour cette famille, organisa toute une campagne de charité, s'y joignit à Gavarni, à Sainte-Beuve. Il prit au journal la place qu'occupait Morère, la tint pendant un an. Ce qu'il gagnait

était compté à l'intéressante famille, comme du temps de Morère. Cette petite histoire, indiquée plutôt que racontée par Sainte-Beuve, est fort touchante. Nous ne l'avons mentionnée que pour montrer le charitable usage que Sainte-Beuve faisait de son crédit auprès de la Princesse, et aussi pour rendre hommage à l'intervention bienfaisante d'un des nôtres.

II

Il ne faudrait pas croire que tout se passât de la sorte, en œuvres de pure bienfaisance, dans le salon de la Princesse, — comme par exemple, à une certaine époque, dans celui de Mme de Swetchine. — La politique y avait bien son contre-coup et ses entrées. Elle se mêlait forcément, un jour ou l'autre, aux entretiens dont nous parlons et ne craignait pas de se glisser, par intervalle, dans les petits billets du fin critique, comme on le verra plus loin. Les *Lettres à la Princesse* sont du reste, dans leur ensemble, fort réservées sur ce point. Elles laissent deviner plutôt que voir. — On aurait voulu bien des choses dans la rue de Courcelles, aller de l'avant, inspirer et diriger le mouvement d'alors, avoir plus de part et d'action dans la conduite des

grandes affaires; on aurait voulu que la *tête d'airain* fût moins impénétrable, que les Tuileries fussent moins gardées et moins fermées. Il y avait là, en effet, à côté de la Princesse, toute une élite de jeunes penseurs qui professaient sur le gouvernement des idées hardies sans doute, mais élevées, libérales, dont l'influence pouvait renouveler et rajeunir la politique défaillante des anciens serviteurs de l'Empire. Pourquoi ne pas utiliser ces forces généreuses et ne pas s'enrichir de ces jeunes gloires ? —

LesTuileries étaient peu abordables, ne s'ouvraient pas, ou du moins, ne s'ouvraient que pour quelques-uns, à de rares intervalles, comme contraintes et forcées; elles tenaient en défiance la société de la Princesse, en redoutaient l'activité turbulente et la liberté d'esprit. On avait essayé de Renan pour une chaire au Collège de France. Ce fut un scandale. L'Episcopat, le Sénat, la presse religieuse et officieuse jetèrent les hauts cris. Il fallut sacrifier Renan, un cadeau de la Princesse. Son Altesse avait songé à utiliser Girardin, à l'envoyer au Sénat. Elle s'y était chaleureusement employée et avait fait du diable à quatre, avec le prince son frère, pour arriver à ses fins. La vieille garde qui veillait aux Tuileries serra les rangs et dit : On ne passe pas. Il faillit pourtant passer, mais plus tard, vers la fin, quand le navire napoléonien, faisant eau de toutes parts, ne pouvait déjà plus tenir la haute mer et que les anciens pilotes, éperdus, se jetaient dans les chaloupes de sauvetage.

La Princesse fut plus heureuse pour Sainte-Beuve et eut la chance d'en faire un sénateur. Ce ne fut pas sans peine. L'Empereur ne s'en souciait pas; M. Rouher n'en raffolait pas plus que son maître; les cardinaux et les familiers de la cour montraient des dispositions peu favorables. Il fallait piloter cette candidature et ramer contre vents et marée. La nomination de Sainte-Beuve fut un tour de force.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que Sainte-Beuve, qui était bien, par son indépendante humeur et son genre de talent, aux antipodes de ce qu'on est convenu d'appeler le *parfait sénateur;* qui était, au point de vue des idées s'entend, remuant, actif, oseur, c'est-à-dire juste l'opposé des dignitaires paisibles qui émaillaient le palais du Luxembourg, — ce qu'il y a de curieux, disons-nous, c'est que lui, Sainte-Beuve, l'éminent critique, dont le nom faisait autorité, dont la réputation ne pouvait rien gagner du côté de la politique, avait une faiblesse d'enfant pour la dignité sénatoriale. Les difficultés, les retards, les mauvaises dispositions, placés en travers de sa nomination, l'irritaient profondément, le faisaient sortir des gonds; il s'emportait et se répandait en vives saillies, comme Voltaire à Potsdam, quand Frédéric contrariait son hôte nerveux.

Une fois en possession du frac de sénateur, il s'y trouva fort gêné, et, lui-même, il fut trouvé fort gênant.

On fut mécontent des deux côtés. — Son séjour dans la haute Assemblée ne lui fut qu'une occasion

de déboires. Il y vécut seul, à l'écart sur son banc, comme Robinson, dans son île. Lorsqu'il lui arrivait d'y prendre la parole, c'étaient, à chaque fois, de nouveaux orages. On eût dit que le critique sénateur prenait un malin plaisir à percer, de son épingle acérée et légère, les outres d'Eole. Au fond, il souffrait extrêmement de cet état de choses persistant, de ce qu'il appelait l'intolérance et la bêtise du Sénat.

La Princesse n'en souffrait pas moins, mais faisait contre mauvaise fortune bon cœur, laissait passer la bourrasque, promettait de s'interposer, de tout arranger, de rogner doucement, si besoin était, les ongles de son ami. Il est facile d'imaginer ce qui devait se passer chez la Princesse, après chaque algarade du pétulant sénateur; les plaintes, les récriminations, les reproches pleuvaient rue de Courcelles : la Princesse n'en faisait pas d'autres; avec les meilleures intentions du monde, elle était cause de tous ces embarras; elle n'apportait à l'Empire que des présents dangereux; voilà bien vos amis, devait-on lui dire, des écervelés qui, si on les écoutait et s'ils étaient en nombre dans le gouvernement, le feraient sauter en l'air!

M. Rouher, qui aimait peu Sainte-Beuve, eut la chance d'avoir à prononcer, comme président de la haute Chambre, le panégyrique de son collègue défunt. Il s'acquitta de ce soin avec une froide ironie. L'oraison funèbre fut vive et courte comme une exécution.

Il est vrai que Sainte-Beuve avait pris sa revanche par anticipation et n'avait pas ménagé les traits de sa malice au Jupiter auvergnat. Bien des gens, une fois grassement pourvus et dotés, — cela s'est vu de tout temps, même au Sénat, — rentrent leurs griffes et se couchent mollement aux pieds de leur bienfaiteur. Sainte-Beuve ne fut point de ceux-là; il a fait montre d'un caractère plus porté à l'indépendance qu'à la soumission; la servilité n'était pas son fait. Entre autres mérites, il eut celui de s'appartenir, de ne pas se donner facilement, de résister, coûte que coûte, à ce qui blessait sa nature, ses sentiments, sa dignité professionnelle. Il le fit bien voir dans l'affaire du *Moniteur* dont on songeait dès lors à se débarrasser. « On est en train, dit-il dans une lettre à la Princesse, de faire pour le *Moniteur* une grosse affaire, et on la fera. X... intrigue pour avoir l'affaire; je n'en ferai mon compliment à personne. M. Rouher bouffi est inabordable; et puis, *qu'est-ce que ça lui fait,* ainsi qu'à La Valette ? C'est ainsi que tout chef d'Etat qui n'est pas méfiant, vigilant, toujours sur le dos des gens, toujours interrogeant, est servi ! Il ignore ou sait mal. En donnant à tous la liberté de la presse, le gouvernement s'arrange pour perdre le seul agent considérable qu'il ait et où il réunit sous le drapeau des noms honorables et des plumes estimées. Pour moi, je ne resterai jamais au *Moniteur* de Plon, censuré par M. Norbert-Billiard. O Sire, que de sottises on commet en votre nom ! »

L'ami de la Princesse s'émancipe, dit crûment ce qu'il pense; ainsi, à propos d'une nomination récente : « On envoie au premier corps de l'Etat un homme qu'il fallait envoyer à Charenton. Quel prix, après cela, attacher à la distinction ! »

M. Duruy trouve aussi son compte dans les *Lettres à la Princesse*. « M. Thiénot, jeune encore, est un ancien collègue de M. Duruy et ami assez intime; un des premiers actes du ministre a été de le faire décorer, et il a bien fait en cela. Vous pourriez questionner sur lui M. Duruy, comme incidemment. Ce ministre, en effet, si insuffisant comme ministre, ou si suffisant, eût été le meilleur professeur d'histoire pour le but voulu ; chacun son domaine. »

Il s'agissait de conférences historiques, d'un cours à huis clos à établir chez la Princesse.

Et dans une autre lettre : « Princesse, on travaille ferme pour le succès de cette affaire Berthelot. Je vous jure que c'est une belle et bonne chose. Mais Duruy n'a que des idées inférieures en fait d'enseignement et d'études. Cet ordre de sciences le dépasse. Il n'était bon qu'à être un très bon applicateur et inspecteur sous un chef. Il n'y a que l'Empereur pour lui dire : *Je le veux, faites !* »

Voilà ce qui s'appelle parler et n'y pas aller de main morte. Que nous sommes loin des temps ensoleillés où le bienveillant critique, séduit et entraîné par la fée de Saint-Gratien, voyait tout couleur d'azur, mettait dehors joyeusement ses voi-

les et s'écriait : Vogue la galère ! Il fait maintenant le métier d'Alceste ; il est morose et grondeur, soucieux du lendemain. — « L'avenir préoccupe un peu ; après les fêtes et le décor, on se retrouve en présence de la réalité. Que médite-t-on ? Quelles chances nous réserve l'année qui vient ? La tête de bronze, — celle que vous auriez quelquefois voulu casser pour savoir ce qu'elle renferme, — nous garde-t-elle quelque surprise ? L'idée seule que cela est possible est un inconvénient et tient les choses en échec. Personne n'ose s'abandonner. » — Plus tard, en octobre 1867, il ne craint pas de jeter ce cri de détresse : « Que de mécomptes en ce moment ! Et laissez-moi vous le dire, Princesse, quel désarroi dans l'opinion ! Comme tout semble flotter au hasard ! Comment personne ne présente-t-il à l'Empereur, dans un court tableau résumé, l'état vrai des esprits, l'espèce de démoralisation politique qui s'est emparée de l'opinion et qu'on a le tort de laisser durer des mois ? Qu'attend-on ? Pourquoi faire des parties de mer par un mauvais temps là-bas, quand on pourrait si bien jouir ici à Paris du mauvais temps et peut-être conjurer aussi des vents contraires ? » La cour était à Biarritz, et Calchas parlait d'Agamemnon. Bien touché, Sire !

A partir de ce moment, on peut dire que Sainte-Beuve fut un homme perdu pour l'Empire. Le détachement se faisait ; le sénateur brûlait ses vaisseaux. Le peu de goût qu'il avait pour le genre d'esprit hautain et sombre, impénétrable, sans prévoyance

ni discernement, qui gouvernait alors la France, le tenait de plus en plus éloigné du monde officiel. Les hauts serviteurs du régime impérial lui étaient généralement antipathiques. L'Empereur ne lui avait guère marqué que de la froideur ; il s'était fait tirer l'oreille pour le Sénat. Le Sainte-Beuve sénateur lui paraissait être une *bévue* de la Princesse. Il voulut pourtant, une fois, dans une réception aux Tuileries, lui dire un mot aimable : — Je vous lis toujours dans le *Moniteur,* lui dit le Souverain. — C'était une balourdise. Sainte-Beuve, depuis deux ans, écrivait au *Constitutionnel.* Le compliment n'était pas heureux. Sainte-Beuve se mordit les lèvres, eut peine à se contenir et éclata au-dehors contre un prince aussi mal informé.

Au fur et à mesure que le dégoût de la vie publique s'emparait de lui ; qu'il se voyait au Sénat plus isolé et plus impuissant ; que les désenchantements, les soucis, l'amertume des luttes politiques pénétraient dans son cœur et l'emplissaient ; à mesure que la santé l'abandonnait, il se rapprochait, de plus en plus, des muses qu'il avait cultivées, des seules fées qui ne trompent pas, des bonnes et sérieuses Lettres.

Dans les billets à la Princesse, tout ce qui concerne le monde littéraire est charmant. En voici un échantillon : « Avez-vous lu Sacy ce matin, sur madame de Sévigné ? Quel brave homme d'écrivain ! Comme il aime son auteur tout de bon ! Il

voudrait être en prison avec madame de Sévigné! Pas si bête! mais elle..... »

M. Flaubert, l'auteur de *Madame Bovary,* un ami de la maison, venait de publier un roman carthaginois, *Salammbô,* qui a eu le succès d'Agésilas, hélas! — On en demande son sentiment au critique; il répond: « Je suis dans *Salammbô* jusqu'au cou, ouf! »

Il y a bien des traits et des portraits dans ce genre, au cours des *Lettres à la Princesse,* d'un tour vif et malicieux, faits pour plaire aux gens d'esprit; ils y sont éparpillés et répandus d'une main prodigue. En les parcourant, ces aimables lettres, et chemin faisant, on découvre ainsi tout un petit coin de l'histoire contemporaine; on assiste à l'histoire même des *Nouveaux Lundis,* des articles qui étaient sur le chantier et en préparation. La Princesse, qui s'intéressait à tout, stimulait Sainte-Beuve, le pressait au sujet de tel ou tel article en voie de formation, tenait à être mise dans la confidence des études préliminaires et de l'esprit qui y présidait. C'était une curiosité de bon goût, intelligente et bienveillante, qui n'a pas été sans influence sur les dernières années de l'écrivain.

Les lettres avant tout! Telle fut la devise de Sainte-Beuve. Il ne déguisa jamais ses préférences et les formula de la sorte, à sa façon, un jour de vendredi, un jour de migraine de la Princesse: — « Quoi! Princesse, cette brillante et charmante gaieté du matin a fini par ce gris nuage qu'on ap-

pelle migraine ! Chassez-la ! Je viendrai la prendre ce soir, mon travail fait, pour vous en délivrer. » — Mon travail fait ! C'est bien de lui ! Le critique n'a pas le temps de prendre la migraine de la Princesse. Ce sera pour le soir, quand il n'aura rien de mieux à faire. La galanterie a des bornes. La migraine a été imaginée pour les belles princesses qui peuvent attendre, qui n'ont pas de *Nouveaux Lundis* à écrire. Oui, Sainte-Beuve est là, tout entier, dans ces simples mots : *Après mon travail fait*. La politique, les honneurs, les amitiés, le commerce du monde, il a tout subordonné à son travail, à l'accomplissement de sa tâche, à son amour pour les lettres. Un jour, à propos d'un article le concernant, il voulut bien nous adresser un billet de remerciement, où se voit, en un mot sincère, le fond de ses goûts :

« Je lis avec un sentiment de gratitude, Monsieur, votre compte rendu si indulgent. Je voudrais mériter tout ce que vous dites de moi. Ce qui est bien vrai, c'est que, plus que jamais, à mesure que la santé se retire, je me rattache aux lettres seules, le plus sûr des amours. Mais je n'en sépare pas ce qui en fait la force et l'honneur, je veux dire le sérieux et le vrai de la pensée. »

Cet amour-là survécut en lui à tous les autres. Sainte-Beuve eut la passion des Lettres, il les honora, il les voulut dignes et fières. Il les préféra à

la fortune, à son propre repos, aux relations les plus recherchées; il les préféra, en riant, aux augustes migraines de la Princesse et, ce qui était plus grave, plus poignant pour son cœur, à la Princesse elle-même dont il estimait à un si haut prix la charmante amitié.

6 novembre 1873.



JULES SIMON

—

Le succès de M. Jules Simon à l'Académie a été très franc et très vif. Son discours de réception a enlevé l'auditoire. Si l'on naissait académicien, comme on naît poète, on pourrait dire que M. Jules Simon est entré à l'Académie par droit de naissance. Il possède à un rare degré les qualités qui distinguent cette compagnie d'élite. Il a le savoir que donne l'étude et l'urbanité qui vient des lettres. Son esprit est fin, souple, varié, étendu. Il serait difficile de trouver, de nos jours, un homme capable de concevoir sur les sujets les plus divers des idées plus justes et de les exprimer en un meilleur style. Il a débuté avec éclat dans la philosophie purement spéculative. Tout jeune encore, il occupait à la Sorbonne la chaire illustrée par M. Cousin.

Nous avons gardé de ses leçons un précieux souvenir. La jeunesse des écoles les suivait avidement. Il existait, entre le maître et les élèves, plus que

des rapports d'estime et de déférence, — une sympathie véritable. Il nous semble le voir, avec sa taille fluette et ses longs cheveux, un peu voûté déjà, s'avancer lentement dans la salle, prendre place à son fauteuil, regarder son auditoire, sans mot dire, d'un œil caressant, mélancolique et vague, et commencer sa leçon sur un ton presque dolent, qui, peu à peu, s'élevait, s'animait, et atteignait à l'éloquence. Sa physionomie avait quelque chose de langoureux et de rêveur, qui n'était pas sans charme. Sa voix manquait de mordant, mais se plaisait dans des modulations douces et prolongées qui flattaient agréablement l'oreille. Il y avait du Lamartine dans ce disciple de Platon. Toute sa personne représentait à nos yeux le type parfait du philosophe au manteau de pourpre, fils de la cité de Minerve, de la poésie et de la sagesse; il s'y mêlait une légère teinte de romantisme que les écoliers d'alors prisaient beaucoup. C'était un charme de l'écouter, et nous prenions le plus vif plaisir à l'entendre dérouler, avec une élégance attique, les périodes de son discours et à le voir aussi, lorsque l'inspiration l'échauffait, s'élancer gracieusement dans les airs et se bercer sur les vagues bleues de l'idéalisme le plus éthéré, aux applaudissements de son jeune public.

Que sont devenus ces jours heureux, dont il nous semble encore apercevoir la lumière? Où sont les roses d'antan? Un jour que nous avions pris la liberté de les rappeler à M. Simon, il nous fit l'hon-



neur de nous répondre : — « Vous me retrouvez dans vos souvenirs, non pas, hélas ! tel que je suis, ni tel que j'étais, mais tel que me faisait votre bienveillante et sympathique jeunesse. Nous étions alors, vous et moi, dans le temps des illusions généreuses, mais, moi, je suis entré depuis, et voilà déjà bien des années, dans les tristes et rebutantes réalités de la politique. Le souvenir de la Sorbonne qui me revient, après un intervalle de quinze à vingt ans, m'est bien doux et me restera bien cher. »

La politique, en effet, prit M. Simon dès 1848, et l'enleva à ses études favorites. Il s'y fit remarquer, tout d'abord, par les qualités intellectuelles qui avaient assuré le succès du professeur ; par une instruction politique plus positive qu'on aurait cru ; par une méthode de discussion des mieux ordonnées ; par le tact, la modération, une sagacité ingénieuse et une sorte d'originalité d'esprit insinuante sans affectation, caressante sans adulation, dont le charme n'excluait ni n'affaiblissait le sérieux. Ces qualités acquirent plus tard une énergie et une ampleur singulières, au contact des événements qui survinrent, soit pendant la période républicaine, soit sous l'Empire, lorsque les circonstances firent de lui un des *leaders* de l'opposition.

On sait avec quel bonheur et au milieu de quelles espérances M. Jules Simon, en 1865, fit sa rentrée au Palais-Bourbon. Il prit position, sans perdre de temps, au premier rang des hommes de talent et

d'action et se distingua par une hauteur de vues, une puissance d'argumentation et une verve extraordinaires, dans le groupe des députés d'élite qui représentaient à la Chambre le parti de la souveraineté nationale. Il en fut un des orateurs les plus capables, les plus habiles, les plus écoutés. Son programme était alors d'un radicalisme absolu. Dans une assemblée où il n'y avait pas de place pour la liberté, il se fit l'apôtre de la liberté totale et la revendiqua pour la presse, le droit de réunion, les droits de la conscience, l'instruction publique, l'élection de la magistrature. Il avait son plan et son idéal, qu'il poursuivait avec une chaleur convaincue et une ténacité inébranlable, non aveuglément toutefois et sans tenir compte des demi-avantages qui pouvaient advenir à sa cause. L'école du *tout ou rien* n'était pas celle de notre philosophe radical. Il ne négligeait pas les petits profits et savait tirer parti des événements et des circonstances, des hésitations et des concessions de ses adversaires. Sa ligne de conduite et sa règle étaient celle-ci : « Marcher sans cesse vers l'idéal et, chemin faisant, accepter tout ce qui y mène ». Sa tactique, ses efforts, ses discours et, si je puis dire, toutes ses troupes convergeaient vers un but unique : la liberté totale, mais il se gardait bien de dédaigner les libertés partielles qui se présentaient à lui, quelque modestes et mutilées qu'elles fussent.

Les conquérantes ardeurs déployées par M. Jules Simon au cours de ses luttes contre l'Empire se



sont bien apaisées depuis. La catastrophe de la grande guerre, la part qu'il eut aux événements de 1870, la charge du pouvoir qu'il porta dans cette crise suprême et au sortir de ces temps douloureux, les terribles leçons de l'adversité, de l'invasion, des discordes civiles, ont singulièrement amorti sa flamme et décoloré son programme de revendications. Le fougueux orateur a fait sur bien des points amende honorable. L'abolition des octrois, de notre système actuel d'impôts, de la nomination des juges par le gouvernement, du salaire du clergé, du concordat, des armées permanentes, n'échauffera plus son cœur et n'excitera plus sa verve. Il est plus que froid pour ses anciennes maîtresses. Aux déclarations passionnées dont il était prodigue, ont succédé les avis circonspects, les sages admonestations, les froideurs voisines du divorce. Aussi, s'est-il vu traité d'intrigant et de renégat, et le coursier populaire, si docile naguère à sa voix, prend maintenant plaisir à mordre la main de son Hippolyte favori.

Son talent n'a pas souffert des outrages de la multitude; il a mûri au contact des événements, il a grandi dans les épreuves; M. Simon s'est dépouillé de ses armes jacobines, des procédés empiriques et des artifices d'opposition; il est devenu un homme de gouvernement, s'est appliqué à conduire le peuple et non à le suivre, à éclairer le suffrage universel au lieu de le corrompre. Il a apporté au pouvoir les lumières et les tempéraments d'une expérience

chèrement acquise, d'une réflexion profonde et personnelle.

L'imagination, la rhétorique, la conception théorique des problèmes politiques et sociaux ont le don de séduire les masses; trop souvent, elles les égarent. C'est le rôle des hommes supérieurs de mettre en pratique les leçons de l'expérience, de subordonner le sentiment au jugement, de ne pas sacrifier à l'idéal les réalités possibles, de plier et d'adapter leurs systèmes aux milieux qui les doivent supporter et de prendre, au risque d'encourir des disgrâces dans le présent, la direction des idées qu'ils jugent utiles à leur pays.

L'estime des honnêtes gens et des esprits éclairés vaut bien les suffrages d'une popularité inconsciente et inconstante; elle est acquise à M. Simon; l'Académie vient de lui en donner un signalé témoignage.

Le nouvel académicien nous fournit un exemple frappant du rôle que les hommes de haute culture intellectuelle peuvent remplir dans notre pays. On est généralement trop enclin, en France, à faire peu de cas des politiques lettrés. Nos hommes d'Etat se ressentent d'une pareille disposition : ils ressemblent aux vaches maigres de l'Ecriture. Il n'en est pas ainsi en Angleterre, où l'éloquence polie et savante des Bright, des Gladstone, des Disraëli, exerce sur les affaires de leur pays une influence prépondérante.

M. Simon, en politique, se rattache par bien des



points à cette grande école anglaise. Il ne se prodigue pas, mais il parle à propos et à fond. Dans les questions qui lui sont familières, en matière d'enseignement ou d'économie sociale par exemple, il fait preuve des connaissances spéciales les plus exactes, d'une abondance de ressources, d'une fécondité et d'une souplesse d'esprit, qui étonnent et ravissent jusqu'à ses adversaires. De tels orateurs élèvent le niveau des assemblées parlementaires, sont l'honneur du parti auquel ils sont attachés et la force du gouvernement qu'ils servent.

Par ses leçons, par ses livres et ses discours, M. Jules Simon appartenait de droit à l'Académie. Il y a pris place, comme un fils de la maison. La bonne fortune qui, si souvent, lui avait souri, l'a accompagné jusque dans le sanctuaire. Il a eu le bonheur d'être présenté à l'Académie par M. Thiers, son parrain, et d'avoir à faire l'éloge de M. de Rémusat, son ami. M. Simon n'a jamais été mieux inspiré. Le milieu et le sujet le portaient visiblement. Il a retracé de main de maître la figure de M. de Rémusat. Dans le cadre d'une étude bien conduite, semée d'aperçus intéressants et de traits ingénieux, il a fait revivre à nos yeux cet homme considérable, qui l'avait devancé dans la triple carrière où lui-même s'est engagé plus tard, et qui a partagé sa vie, avec une probité et une gloire égales, entre la philosophie, les lettres et la politique. Cet hommage rendu à M. de Rémusat, au défenseur de la liberté morale et du spiritualisme philosophique,

à l'auxiliaire de M. Thiers dans la libération du territoire, par un des hommes qui l'ont le mieux connu et le plus aimé, pénètrera la France intelligente et libérale d'un profond sentiment de respect pour la mémoire du bon citoyen qui, au milieu de tant de défaillances, d'injustices et de revers, a su rester généreux et fidèle à lui-même.

Le discours de M. Jules Simon est une belle page d'histoire contemporaine. Sa péroraison a été couverte d'applaudissements ; elle contient un vif éloge de M. Thiers. M. de Rémusat et M. Thiers avaient été — pendant de longues années, et surtout pendant les tristes temps que nous venons de traverser, — si étroitement associés dans les mêmes sentiments et la même œuvre, qu'ils méritaient d'être unis dans les mêmes honneurs. C'est de la justice et de l'à-propos. On y applaudira en France, comme à l'Académie.

De tous nos héros politiques qui ont tenu un emploi dans les grandes affaires de nos jours, M. Thiers, aujourd'hui, est presque le seul qui survive. L'injustice des partis a poussé la haine de son nom jusqu'au délire. Il est debout et les défie. Il les défie sans amertume et sans bravade, par la seule autorité de son génie, de sa sagesse, de son patriotisme. Les prétendants croyaient son règne achevé et ils se sont jetés sur son arc fameux pour essayer de s'en servir, mais leurs efforts coalisés se sont épuisés en vain. Le vieil Ulysse,

reparaissant tout-à-coup, a repris son arc et l'a tendu aisément, sous les yeux des prétendants confondus.

1876.

THALÈS BERNARD

Notre première entrevue eut lieu en 1844, au pays Latin, dans sa chambre de travail, une pièce modeste, contenant le strict nécessaire, un lit, une table, quelques chaises, nombre de livres rangés sur des rayons contre le mur, un pupitre, devant lequel il avait l'habitude de se tenir debout, où il faisait ses recherches et écrivait.

Thalès Bernard était de petite taille, brun, assez fortement constitué. Ses cheveux noirs, très épais, étaient négligemment répandus, à la mode du temps, sur ses épaules. Il était affreusement myope, mais ses yeux, d'un noir foncé, lançaient des flammes.

Ce qui me frappa tout d'abord en lui et m'impressionna, ce fut l'ouverture de son intelligence, le sérieux de son esprit, l'impétuosité de sa parole, une verve inépuisable, d'un relief extraordinaire,

un timbre de voix admirable, très pur et perçant, qui tenait l'attention en éveil sans la fatiguer.

Nous liâmes vite connaissance. Son naturel était confiant, expansif, cordial. Il me mit tout de suite au courant de son intérieur, de ses habitudes de famille, de ses travaux, de ses projets, des belles relations qu'il avait à Paris. Il vivait avec sa mère, qui était veuve, et pour laquelle il avait un culte véritable, une tendresse filiale qui ne se démentit jamais. Une jeune sœur, qu'il affectionnait beaucoup, venait d'entrer dans les ordres, était religieuse et se trouvait alors en Russie; il ne pouvait en parler qu'avec un sentiment d'émotion.

Bernard qui était devenu très sédentaire, se contentant d'explorer en rêveur les environs de Paris, Meudon, le bois de Boulogne, Ville-d'Avray, avait eu l'heureuse occasion, dans les premières années de sa jeunesse, de faire quelques voyages qui avaient laissé dans son esprit une impression profonde. Il avait visité le Nord de la France et passé plusieurs années dans le Midi. Son séjour à Avignon l'avait particulièrement ravi et s'était marqué dans son imagination en traits ineffaçables. La ville des papes, des troubadours, de la vie fastueuse, poétique et brillante, au moyen âge, était un de ses souvenirs de prédilection. Une particularité étrange y avait excité au plus haut point sa curiosité : il s'agissait d'une secte d'alchimistes qui étaient venus s'établir à Avignon vers la fin du XVIIIe siècle ; dont les traces subsistaient encore à

l'époque de son voyage et qui prétendaient avoir trouvé la pierre philosophale. Leurs origines, leur vie, leur organisation, leurs travaux furent l'objet de ses investigations; cette étude l'intéressa au plus haut point et le passionna pendant des années. La beauté du climat, les paysages des bords du Rhône, les monuments du passé, les grands souvenirs au milieu desquels il vivait, la langue romane à laquelle il s'était initié, les surprises de sa jeune imagination dans un monde tout nouveau pour elle, étaient autant de liens qui le retenaient loin de la capitale.

Il ne fallut pas moins que l'aiguillon de la nécessité, le désir de parvenir, de se faire un nom, pour le ramener à Paris. L'image des jolies contrées de Vaucluse lui revenait sans cesse à l'esprit, se représentait à lui sous les formes les plus variées et les plus attrayantes, dans ses rêveries solitaires, dans ses entretiens familiers. Son imagination s'y était teinte des couleurs du Midi, avait visiblement reçu le coup de soleil de l'éclatante Provence; elle en conserva jusqu'à la fin la vivacité et le feu, malgré les durs travaux d'érudition et de compilation auxquels les besoins de la vie le réduisirent.

Thalès Bernard s'annonça, dès ses débuts, comme érudit et comme poète.

Il ne tarda pas à se faire remarquer par l'étendue de son savoir et les dons inventifs de son esprit. Peu d'écrivains entrèrent dans la vie littéraire mieux préparés et mieux armés. A l'âge où la

plupart commencent d'apprendre, il possédait assez à fond les littératures anciennes, pour se passer des traductions et lire couramment dans leur langue Homère et Thucydide, Virgile et Horace. Sans avoir poussé aussi avant l'étude de l'hébreu, il étonnait les spécialistes par ses remarques et sa sagacité. Les langues vivantes n'avaient pas de secrets pour lui. Il avait dépassé à peine la vingtième année que déjà il était en mesure de fournir à la librairie Didot la traduction d'un ouvrage important, le *Dictionnaire mythologique* de Jacobi. Cette traduction eut du succès, fixa les regards des érudits.

Les travaux auxquels il se livra successivement, et qui embrassaient les genres les plus divers, la philosophie, l'histoire, la critique, la poésie, mirent bientôt en relief et en honneur, dans le cercle des gens de lettres, un esprit si ouvert et si heureux, qui avait la bonne fortune d'unir à de rares connaissances tous les agréments de l'imagination. Des patrons illustres l'honorèrent de leur amitié. Il était un des favoris, et nous pouvons dire une des espérances de Béranger. Lamennais appréciait infiniment ses qualités intellectuelles, les approvisionnements de sa mémoire prodigieuse. M. Philippe Lebas, de l'Institut, sous la direction duquel il avait travaillé au *Dictionnaire encyclopédique de l'Histoire de France,* avec MM. Renier et Ludovic Lalanne, faisait grand cas de son studieux collaborateur. L'Académie avait déjà les yeux sur lui ; elle couronna ses débuts. La Société des gens de lettres,



dont il fit partie plus tard, le tenait pour un de ses membres d'élite et d'avenir.

Ses liaisons les plus hautes et les plus chères furent celles de Béranger et de Lamennais.

Il fréquenta beaucoup M. Auguste Comte dans les derniers temps de la vie de ce philosophe, non pas qu'il fût gagné à ses idées, mais pour profiter de la conversation de cet homme éminent, recueillir ses confidences et aussi pour se donner le plaisir de rompre quelques lances, en bon catholique qu'il était, avec le fondateur de l'école positiviste.

Thalès Bernard était un controversiste redoutable. Les plus célèbres ne dédaignaient pas de se mesurer avec lui. Sa discussion était pleine de faits, pressante, d'une éloquence originale et vive. Comte écoutait ce jeune et ardent adversaire de ses doctrines avec une bienveillance marquée. Lamennais, parlant de lui, dit un jour à Béranger : « Il sera plus fort que nous, ce petit Thalès. »

Ce pronostic ne devait pas se réaliser. Thalès Bernard emporté, de plus en plus, par la mobilité de son esprit, sa facilité extrême, s'égara malheureusement dans des études sans lien commun, estimables sans doute, mais simplement ébauchées qui amoindrirent son esprit en le dispersant.

Une de ses faiblesses qui, vers la fin, touchait à la manie, était de dépister les génies incompris, de découvrir les talents ignorés. Il ne se passait pas de mois qu'il ne nous fît part de quelque trouvaille nouvelle. Nous en étions venus à connaître toutes

les muses en jupons de la capitale; la province nous fournissait aussi son contingent. On l'appelait, dans notre petit cénacle, *le Dénicheur des Muses*. Cette innocente manie, qui témoignait de la bonté de son cœur et se traduisait souvent par des secours effectifs, se compliquait d'une correspondance suivie, amenait une réelle perte de temps.

Sa facilité était telle que nous l'avons vu dicter des vers à trois secrétaires à la fois, de bien pauvres poètes en général que ces secrétaires, aussi crottés dans le présent que confiants dans l'avenir, pâles victimes couronnées des fleurs de l'espérance, promises dès lors à l'hôpital plutôt qu'à la gloire, qui venaient fidèlement s'alimenter et s'abreuver à cette source intarissable.

Les amis de Thalès Bernard ne manquaient pas de le railler sur cette veine prodigue qui s'épuisait dans une production incessante, et risquait de ne donner que des fruits médiocres. Un des plus sévères sur ce chapitre, au fond très bienveillant et attaché de cœur à Thalès dont il prisait les qualités d'esprit, M. Leconte de Lisle, le faisait entrer dans des accès de rage lorsqu'il lui demandait des nouvelles des vingt mille vers qu'il avait en portefeuille : « La fécondité, lui disait-il, est une belle chose, mais encore est-il bon d'enfanter dans la douleur et à terme ! » Thalès Bernard bondissait sous l'aiguillon et ripostait que l'enfantement dans la douleur est bon pour les femmes, non pour les poètes. Puis

il revenait, comme devant, à ses moutons, à ses secrétaires, à l'éparpillement de ses brillantes facultés.

Il commença beaucoup de travaux, en acheva un petit nombre. Les connaissances dont il était pourvu ne trouvèrent pas d'issue suffisamment préparée, pour se répandre avec ordre et harmonie dans un grand ouvrage; elles se firent jour isolément, par fragments et morceaux. Il manqua le courant, ne put le rattraper. L'esprit de suite, la puissance de concentration, l'énergique volonté de conduire un dessein à bout, de *finir* une œuvre, ces qualités maîtresses, si nécessaires pour réunir et masser les facultés de l'esprit, ne point les perdre en de vaines rêveries et tentatives, lui firent défaut.

Ses forces furent mal disciplinées et mal conduites. Si, comme Balzac, il les avait appliquées au roman, ou si, à l'exemple de Comte ou de Sainte-Beuve, il les avait portées sur la philosophie ou la critique, nul doute que son nom n'eût retenti avec éclat parmi ses contemporains. Thalès Bernard fut supérieur à son œuvre; il ne livra qu'une partie de lui-même. C'était un arbre magnifique, qui, dès le printemps, s'était chargé de fleurs et de fruits, mais qui, avant l'heure, finit par fléchir, s'épuiser et dépérir sous le poids de ses richesses.

Il n'en a pas moins occupé un rang honorable dans la littérature contemporaine. Ses études sur les *Variations du Polythéisme grec,* son *Histoire du Polythéisme* portent l'empreinte d'un talent vigoureux et rompu aux fortes études. Son œuvre

poétique, les *Adorations*, les *Poésies nouvelles*, les *Poésies mystiques*, les *Poésies pastorales*, se distinguent par une grande pureté de sentiment, une simplicité et une harmonie élégantes.

Il a laissé nombre de publications intéressantes : *Lettres sur la Poésie*, *Histoire de la Poésie*, le *Mouvement intellectuel au XIXe Siècle*, *Béranger à Passy*, une notice sur *Rodolphe Turecki*, la *Lisette de Béranger*.

Ses ouvrages d'érudition, malgré les encouragements et l'estime des connaisseurs, ne lui rapportaient rien et ne lui laissaient entrevoir que la perspective de mourir de faim. « Après avoir travaillé onze ans à l'histoire des religions, m'écrivait-il un jour, j'ai vendu six exemplaires de mon livre, total six francs, tandis que, pour un mauvais article publié dans un journal ténébreux, j'ai tout de suite trouvé des facilités pour le présent et des espérances pour l'avenir. » Ces espérances se traduisirent par la publication, en 1854, des *Rêves du Commandeur*, un recueil de contes fantastiques, et de la *Couronne de Saint Etienne*, un roman historique qui eut du succès et les honneurs de la traduction.

Il avait commencé, dès l'année précédente, un grand ouvrage sur les poètes de la langue d'oc. C'était, avec des notes étendues, biographiques, bibliographiques, un choix de poésies méridionales recueillies dans les écrivains qui se sont succédé depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours et divisées en quatre catégories, Provence, Auvergne, Languedoc



et Gascogne ; il avait, pour ce travail, amassé des matériaux énormes ; je crois que beaucoup ont été utilisés dans diverses publications, notamment dans la *Littérature française* de Staaf, un bon recueil auquel il apporta une collaboration assidue et précieuse. Le livre de Thalès resta interrompu, ne parut point.

Son ouvrage de prédilection, celui qui lui tenait le plus à cœur, commencé par lui à vingt ans, où il comptait se dépenser et se mettre tout entier, était un roman descriptif et philosophique, *la Confession d'un Mystique,* dont il aimait à entretenir ses amis ; que, bien souvent, dans nos promenades au bois de Boulogne, il m'a raconté avec une verve incomparable, un enthousiasme débordant ; et au sujet duquel, je me permettais parfois d'innocentes plaisanteries, lui disant que le plus beau de ses enfants mettait bien du temps à naître, que je n'en augurais rien de bon, et le priant avec une insistance affectueuse de mettre enfin la dernière main à une composition si importante pour son renom littéraire. Ce livre, non plus, n'a pas vu le jour. Il avait pris dans sa pensée, au fur et à mesure qu'il avançait, des proportions telles que Bernard recula sans doute devant l'exécution. Le sujet était vaste, devait former tout un tableau de la société au XIXe siècle, encadré dans des paysages du nord et du sud de la France, entremêlé de récits et de jugements sur les littérateurs du Midi, les alchimistes d'Avignon, les personnages illustres qu'il avait connus, Lamen-

nais, Béranger, Auguste Comte, le père de Ravignan. Bernard en attendait le rayon désiré, le laurier cher au poète. Le mort qui le surprit à cinquante-un ans mit brusquement fin à ses rêves de gloire.

On lira, je suppose, avec intérêt une lettre qu'il m'adressait, en 1868, à propos de ce roman si longtemps caressé et médité, et qui jette un curieux jour sur les données de cet ouvrage, les procédés de composition de Thalès et son affreux dénuement à cette époque.

« Paris, 19 septembre 1868.

» Mon cher ami,

» Je retrouve, sous un monceau de papiers griffonnés, dont quelques-uns remontent peut-être à l'invention de l'écriture, ton aimable lettre du 3 juillet, à laquelle je pensais pourtant avoir répondu : mais non, car alors elle serait dans le sac immense où je mets ma correspondance, sans jamais m'y retrouver, comme tu penses bien, quand j'ai besoin d'une missive. Du reste, si, à la suite d'un violent accès de fièvre qui me prit rue des Feuillantines, en me faisant croire que le moment de la négative était arrivé, je n'avais pas, pendant deux jours, alimenté mon poêle avec tant de souvenirs précieux,



il m'aurait fallu louer un logement spécial pour caser mes lettres.

» J'en reviens à la tienne qui méritait des remerciements pour ta bienveillante souscription et demande quelques réponses. Donc, j'avance à l'ordre.

» La *Confession d'un Mystique,* à laquelle tu veux bien t'intéresser, est en effet le livre intime dont tu m'as entendu souvent parler. Alors je songeais à l'intituler *le Livre des Feuillages*. En 1854, je le redigeai en entier d'après mon point de vue d'alors; je possède encore le manuscrit, qui n'a jamais paru, mais le trouvant trop court (il n'a que 500 pages), je l'ai condamné au silence, et je récris maintenant la *Confession d'un Mystique* dans des conditions beaucoup plus considérables.

» Comme on m'a toujours accusé d'être un peu étourdi et que je sens en moi ce défaut, je n'ai pas encore commencé la rédaction de mon manuscrit; j'ai seulement fait un *scenario,* un canevas très détaillé que j'emporte dans mes excursions, et que je modifie sans cesse en indiquant ligne par ligne ce que je dirai à telle page. Je commence ainsi par le squelette de mon livre, car j'ai toujours attaché la plus grande importance à la composition, au cadre. Quand l'édifice sera complet à mon gré, alors j'y installerai la chair et le sang, comme un liquide qu'on laisserait couler et figer dans un moule compliqué préparé à l'avance.

» Mon livre donnera au moins trois volumes in-8°.

Il commence, à propos de mon aïeul qui fut membre de la Commune de Paris, par un sombre tableau de la révolution de 1793, avec des appréciations politiques qui reparaîtront quand je raconterai le mouvement de 1848. Je ferai le tableau le plus soigné de ce Paris armé, que je connais bien en ma qualité de vieux Parisien; je dépeindrai les barricades sanglantes, les clubs pleins de vociférations, la fusillade, les Tuileries envahies par le peuple en délire, les convois de transportés, et au milieu de ce ciel, rouge de sang et de flammes, je placerai, pour reposer la vue, les délicieux paysages de Vélizy, de Meudon, les grandes bruyères de la route du Frège, la tranquille maison de campagne de Thiais, avec ses parfums de luzerne et de sainfoin, et pour varier encore, je changerai de ciel, et, aux clartés d'une lune plus brillante que celle de Paris, je dresserai devant mes lecteurs les tours massives du palais des papes, du pied desquelles j'ai si souvent regardé les étoiles étinceler dans le Rhône, ou les roches jaunes que baignent les flots de la Méditerranée.

» J'ai froid dans les cheveux en pensant à ce livre, que je rumine constamment. Ce sera une collection de tableaux, de peintures, de portraits historiques, un mélange singulier, comme on n'en a jamais vu, mais sans désordre, puisque c'est la description d'une évolution intellectuelle. L'un des chapitres les plus nouveaux sera consacré aux alchimistes d'Avignon; je donnerai là quelques-unes



de leurs recettes, avec des histoires fantastiques à surprendre Hoffmann lui-même.

» Mon canevas est tout prêt, sauf quelques modifications insignifiantes. Comme j'ai besoin de tranquillité pour ma rédaction qui du reste ne sera pas longue, puisque tout est conçu d'avance et les tableaux tellement indiqués que je pourrais dès aujourd'hui réciter mon livre, je vais, à l'automne, tâcher d'obtenir un petit emploi dans une bibliothèque; une fois assuré de mon pain quotidien, je me mettrai à la besogne pour ne m'arrêter qu'à la fin, car je déteste les ouvrages interrompus. En attendant, j'écris une comédie en vers que je présenterai à l'Odéon en novembre. J'ai de plus, pour un concours ouvert par la Société Philotechnique, écrit un poème sur la *Télégraphie électrique,* sujet baroque, s'il en fut, mais qui m'a séduit, je ne sais pourquoi.

» Tu vois, cher ami, que je ne m'endors pas, et j'ai bien quelque mérite à conserver tant d'activité, au milieu de l'abominable pauvreté dans laquelle je végète. Croirais-tu que, depuis quinze jours, obligé d'amasser pour payer mon terme, je suis au pain et à l'eau, comme un criminel du moyen âge. Je ne puis m'empêcher de rire de ce fruit du travail et de la bonne conduite. Jusqu'au 8 octobre, je suis condamné forcément à ce régime; le 9, je recommencerai à me nourrir plus convenablement.

» Octave Lacroix, dont tu me parles dans ta lettre, a eu plus d'esprit que moi. Il gagne de l'argent et

est décoré sur toutes les coutures. Je ne lui porte pas envie, mais je voudrais bien dîner tous les jours.....

» THALÈS BERNARD. »

C'est la sécurité du lendemain qui manqua à Thalès. La fortune est souvent bien dure pour les gens de lettres. Le sort d'Hégésippe Moreau, de Mürger, de Gérard de Nerval, hantait tristement le cerveau de notre malheureux ami. Il craignait de finir comme eux et, suivant son expression, « en véritable homme de lettres, avec une redingote retenue par trois ficelles. » Ce fut l'obsession de ses dernières années. Il n'y échappait que par le travail, une activité de composition incroyable.

Les poésies populaires furent sa consolation et son occupation préférée dans cette douloureuse période de sa vie. Il en avait écrit l'histoire. Il les recherchait et les étudiait avec un zèle infatigable. Il s'était mis en rapport avec les académies étrangères, les écrivains en renom dans plusieurs parties de l'Europe. La poésie savante, raffinée, maniérée et maladive, telle que nos civilisations avancées la produisent, était peu de son goût. Il aimait mieux la puiser aux sources, la recueillir, dans sa première fraîcheur et sa simplicité native, à l'état de fabliau et de légende, sur les lèvres du soldat ou du laboureur. Ces chants populaires, sans

origine connue, éclos du génie des foules, répétés et transmis de génération en génération, faisaient ses délices. Il professait pour les poésies du Nord, les chants de la Scandinavie, de la Serbie, de la Bohême, de la Hongrie, une admiration enthousiaste. A plusieurs reprises il avait appelé, dans ses publications, l'attention du public lettré sur des écrivains étrangers qui s'étaient consacrés au soin de recueillir les poésies originales de leurs pays ou qui s'en étaient inspirés dans des compositions personnelles. De précieux témoignages de sympathie lui étaient venus du dehors à cette occasion. Son étude sur les ouvrages du jeune poète Petoefi, mort à vingt-six ans, en combattant les Russes, l'avait rendu populaire à Pesth, où il était connu et estimé à l'égal des plus nobles enfants de la Hongrie.

Il ne borna pas son action littéraire à des écrits périodiques, sous forme d'articles dans les journaux et de brochures. Dans le dessein de l'étendre sur la province et d'y intéresser le plus grand nombre possible d'adhérents, il avait organisé une vaste propagande poétique, s'adressant aux académies des départements, aux groupes épars des littérateurs provinciaux, s'efforçant d'entraîner à sa suite et de gagner à sa cause les jeunes esprits sur lesquels son talent et la notoriété de son nom avaient quelque empire.

L'*Union des Poètes* dont il fut le fondateur, avait pour but, dans sa pensée, de répandre le

goût de la poésie populaire, d'opposer aux grandes tribunes de Paris, d'un si difficile accès, réservées aux maîtres, ouvertes de préférence à la poésie intensive de Gautier, de Baudelaire, de Banville, des foyers de production, plus modestes sans doute, mais plus rapprochés des sources, de la nature, où pourrait refleurir la grâce naïve des chansons anciennes et se retrouver le courant de l'inspiration primitive.

Ce fut son principal effort. Il s'y dévoua presque exclusivement pendant plusieurs années ; il y trouva bien des satisfactions, de nobles amitiés qui sont demeurées fidèles à sa mémoire, mais encore plus de déboires et de désenchantements. Le succès fut médiocre. Les lecteurs et sociétaires ne répondirent pas comme il l'espérait à son appel. Thalès Bernard comprit qu'il devait renoncer au plaisir de voir triompher ses idées ; que c'était affaire de temps, la tâche et le lot de ses successeurs. Il en éprouva quelque amertume. Aux encouragements de ses amis qui ne lui manquèrent pas, il répondait : « Je ne partage pas vos espérances, car tous ceux qui marchent dans une voie nouvelle ont bien de la peine à rassembler un nombre suffisant d'auditeurs. Qu'importe ! il faut aller en avant, et semer une idée qui ne fleurira peut-être que dans l'avenir. »

Les germes qu'il a jetés ne sont pas perdus. Il n'entre pas dans nos vues de discuter et d'apprécier ici ses opinions sur le rôle et les conditions de



la poésie dans la société moderne. Ce qu'il est juste de dire, c'est que Thalès Bernard a fait beaucoup pour vulgariser les lettres, en propager le goût, pour en étendre et favoriser l'action, les jouissances, les progrès. Son nom mérite de rester attaché au mouvement considérable qui, depuis ses premiers essais d'organisation, s'est produit dans les départements.

Les nombreuses revues et publications, plus ou moins filles ou parentes de la sienne, qui paraissent aujourd'hui en province, ne sont pas seulement un théâtre ouvert aux jeux de l'imagination ; elles forment entre elles une puissante association d'études communes, d'intelligences diverses unies par le même culte ; elles constituent, entre leurs adhérents, comme une vaste académie, d'où il sort des compositions qui ne sont pas sans mérite, parfois remarquables, dignes des meilleurs suffrages, un courant d'idées, de sentiments, d'émulation, utile au progrès général des lettres ; qui fournit tout au moins à la grande littérature des esprits formés pour la comprendre, un public de lecteurs d'élite.

Il faut savoir gré à Thalès Bernard de s'être consacré à une tâche aussi louable et reconnaître que sa vie littéraire, si elle n'a pas donné tout ce qu'elle avait promis, s'est distinguée par d'estimables travaux et de nobles entreprises. Quelque incomplète que soit son œuvre, elle atteste une vigueur d'intelligence et une variété d'aptitudes peu commu-

nes. Tous les ouvriers qui travaillaient à côté de lui, dans le même champ, n'ont pas laissé une gerbe aussi belle que la sienne.

15 juin 1883.

GEORGE SAND

—

L'inauguration de la statue de George Sand a renoué les fils d'or qui rattachaient les générations de mon temps au génie de cette femme d'élite. L'herbe vient si vite sur les tombes, même illustres. Le bruit des vivants étouffe l'esprit des morts. Les générations contemporaines du célèbre écrivain qui avaient gardé sa foi et son culte, voient tous les jours leurs rangs s'éclaircir ; il n'en restera nul vestige dans quelques années. A ce nom si grand, on se retourne encore. Combien de lustres faudra-t-il pour que le passant s'y arrête à peine et suive indifféremment son chemin ? Plus la vie de ceux que nous regrettons était intense, et plus la nuit que leur disparition a faite est épaisse, tristement profonde. George Sand fut la vie même, la passion, l'enthousiasme, la poésie, l'amour, la souffrance, le rêve. Toute autre existence se serait cent fois perdue au milieu des récifs qu'elle a traversés.

Elle est revenue paisiblement s'éteindre, dans sa 72e année, à Nohant, dans un coin de cette vallée noire du Berry qu'elle a illustrée par ses livres ; où, de son vivant, après tant d'âpres combats, elle était heureuse de goûter le repos et où elle a voulu trouver le repos éternel. Il y a huit ans qu'elle est morte. Elle était restée, jusqu'à la fin, jeune d'esprit, d'imagination, d'ardeur généreuse et de cœur.

On dit que le génie n'a pas de sexe. Il serait aussi juste de dire qu'il n'a point d'âge. A lire les dernières productions de George Sand, qui se fût douté des ravages du temps ! Rien n'y sentait l'effort, la veine tarissante, les approches de la stérilité. Il semblait que cette vie, pleine et débordante, ne dût point finir. On avait beau la représenter vieillie et penchée vers la tombe; il y avait dans ses ouvrages un tel souffle de printemps, des sources d'émotions si limpides, un courant de lumière et de fraîcheur si continu, qu'on se refusait à reconnaître l'évidence et qu'on se prenait à dire, en la voyant ainsi, déjà atteinte par les années, avec sa couronne de cheveux blancs : Bah ! c'est la fée de Nohant !

Les fées, autrefois, se métamorphosaient de la sorte et se plaisaient, dit-on, à revêtir les traits et les formes de la vieillesse. C'est ainsi, pensions-nous, et par un stratagème semblable, que George Sand s'était déguisée à nos regards, et nous en donnions pour preuve le charme sous lequel elle

continuait de nous tenir, le spectacle surprenant de sa beauté idéale et de sa jeunesse éternelle, qui perçaient et rayonnaient visiblement à travers l'enveloppe charnelle qu'il lui avait convenu d'adopter.

Cette nature de fée qui était propre à Mme Sand, peut seule expliquer la facilité d'incarnation qu'elle a montrée dans sa longue carrière de femme de lettres.

Sensible à l'excès, aussi curieuse qu'impressionnable, avide de tout connaître, enthousiaste comme une enfant, sérieuse comme un apôtre, crédule comme une villageoise, elle nous apparaissait, suivant qu'elle était placée sous l'influence de telle ou telle constellation littéraire ou philosophique, avec des formes nouvelles et nous dirions presque sous des costumes différents.

On se souvient encore de l'avoir vue, dans l'église saint-simonienne, parée des vêtements du lévite, et pleine de ferveur pour cette religion séduisante qui prêchait, avec une éloquence passionnée, le mépris des vieilles conventions sociales et l'émancipation de la femme. Elle communia ensuite, avec une piété non moins exemplaire, aux autels révolutionnaires de Lamennais. On ne fut pas peu étonné de la rencontrer, quelques années plus tard, sous la casaque plébéienne du plus grave des philosophes, de Pierre Leroux, grand utopiste, penseur profond, esprit souvent faux, cœur toujours droit; aussi malpropre au physique que pur et net

au moral ; une sorte de saint Labre sans-culotte, qui vivait béatement, dans la misère la plus noire, des seules délices des paradis qu'il construisait dans son imagination. Cet idéologue avait succédé, dans les engouements de l'époque, au Père Enfantin et à Lamennais, et il rayonnait alors tranquillement, comme une lune vertueuse, dans le firmament humanitaire.

Nous avons toujours eu la pensée que ce fut pour la société une bonne aubaine que l'avènement de Pierre Leroux aux fonctions de grand-prêtre du socialisme. La terrible secte dont les coups ébranlaient si fortement le trône de Louis-Philippe et jusqu'aux assises de la nation, s'adoucit considérablement sous la férule paternelle du philanthrope Leroux. Il s'appliqua et réussit si bien à noyer les phrases brèves et tranchantes des Saint-Just modernes dans le flot de ses discours et l'abondance de ses théories réformatrices que la société, rassurée, se rendormit sur ses deux oreilles, jusqu'au jour où elle fut réveillée en sursaut par la *Marseillaise* du 24 Février.

Comment se fit-il que le moins agréable des apôtres eut l'heur de plaire à la poétique imagination de Mme Sand? La conjonction intellectuelle de ces deux esprits dissemblables serait une des énigmes de l'histoire des lettres, si l'on ne savait que Nohant, où chantait le poète, confine à Boussac, où rêvait le philosophe, et que le tendre rossignol de Nohant, curieux comme un écolier de génie,

fort épris pour lors des symphonies socialistes, allait à l'école chez le magister Leroux.

Elle ne tarda pas, du reste, à déserter les bancs de l'austère classe de Boussac, pour suivre Michel de Bourges dans la brillante campagne politique qu'il faisait à ce moment et d'où son nom est sorti éclatant comme une étoile républicaine de première grandeur. Elle salua, avec les accents enflammés d'une Cornélie française, le triomphe de la révolution de Février. On dit même qu'emportée par son zèle républicain, elle siégeait, en écharpe tricolore, dans les conseils du gouvernement et rédigeait les bulletins de la République.

Georges Sand se présentait ainsi, sous les aspects les plus divers, suivant la cause, le parti ou l'idée du moment qu'elle avait embrassés; — déconcertant et charmant tour à tour ses admirateurs par la prestesse de ses mouvements et la grâce fuyante de ses métamorphoses. Il n'était pas difficile, toutefois, d'apercevoir, sous cette mobilité même, un fond de persistante unité. La croyance au progrès, un invariable attachement à la forme républicaine, un sincère amour du peuple, un admirable esprit de bonté et de dévouement, tels furent, en effet, les sentiments et les idées qui formèrent les fondements et comme la substance de sa vie. Il n'est pas jusqu'au cri de guerre sociale qu'elle avait poussé dès les premiers jours, et si avant prolongé dans ses nombreux ouvrages, qui ne témoigne de la persévérance de sa foi, pour ce qui touche le sort de la

femme, dans la nécessité des réformes les plus radicales.

Tout le monde sait quelle publicité elle donna à ses démêlés domestiques et avec quelle impétuosité, servie par un talent hors ligne d'écrivain, elle transforma ses dissensions de famille en une querelle sociale. Ses débuts dans les lettres eurent un retentissement prodigieux, un succès d'admiration pour les uns, de scandale pour les autres. C'est alors qu'on la vit, de sa main élégante et vigoureuse, lancer aux flancs de la société française, effrayée et séduite à la fois, ces traits étincelants qui, sous le nom de *Lélia,* d'*Indiana,* de *Valentine,* portèrent du premier coup, si haut et si loin, la renommée de Mme Sand. Elle s'appelait Aurore Dupin, et, du nom de son mari, Dudevant. On raconte qu'elle changea de nom à cette époque et prit celui de George Sand, qu'elle a porté depuis; que même elle quitta les habits de son sexe pour revêtir le costume masculin, afin, sans doute, d'être plus alerte et plus libre, et de mieux assurer ses coups dans la campagne qu'elle avait entreprise.

Un ami de Charles Nodier nous a rapporté qu'un jour, dans une excursion qu'il faisait en Suisse, il avait rencontré la fougueuse et belle Lélia; qu'elle avait en effet le costume, l'entrain et la désinvolture d'un garçon, et qu'on prenait plaisir à la voir franchir les torrents, gravir les cimes ardues, avec la légèreté d'une gazelle. Il ajoutait que, vingt ans auparavant, il avait rencontré dans les mêmes lieux

une touriste, d'un mérite non moins grand, Mme de Staël; mais que celle-ci admirait moins la belle nature, tenait sa cour dans les auberges et passait son temps à y disserter sur les questions politiques de l'époque. Elle portait, disait-il, une robe à ramages et était coiffée d'un turban, comme une sultane. Il faisait malicieusement remarquer, à ce propos, que Mme de Staël, bien qu'elle n'eût pas déposé le costume de son sexe, portait visiblement culotte, qu'on ne pouvait s'y tromper et que la livrée masculine aurait convenu parfaitement à cette virago de génie; tandis que son émule de 1830 faisait de vains efforts pour se déguiser sous un vêtement d'homme; que son sexe était facilement reconnaissable, et qu'on sentait battre sous son gilet de dandy le cœur le plus tendre, le plus aimant, le plus féminin qui eût jamais existé.

Les dernières années de la vie de George Sand furent aussi sereines que ses commencements avaient été agités. Nohant, qui avait assisté à sa période de fougue, de passion et d'exaltation changeante, avait peine à reconnaître l'ancienne amie de Musset, de Michel de Bourges, de Chopin, de Lamennais. Non pas que l'impétueuse femme des premiers temps, du quai Malaquais et du voyage d'Italie, s'y fût jamais montrée tout entière. Elle s'y effaçait volontiers, y recherchait plutôt le silence, l'apaisement de ses désirs, l'oubli de ses peines. Même aux jours les plus troublés de son existence, elle aimait à s'y détendre et à s'y reposer dans la solitude, le

travail, l'amitié. Elle n'y régnait plus maintenant que par le cœur. Les gens de l'endroit la nommaient *la Bonne Dame de Nohant.* Ce fut là sa dernière transformation, son dernier titre, le plus pur sinon le plus radieux. C'est sous ce gracieux vocable qu'elle était désignée dans son pays, bénie des pauvres, chérie et vénérée de tous. Sa maison était un asile, une école, un lieu de secours et de consolation. Elle soulageait les malheureux, réconfortait les affligés, soignait les malades, préparait et administrait les remèdes. Sa porte était toujours ouverte, sa main aussi ; voilà pourquoi dans la contrée on l'appelait *la Bonne Dame de Nohant !*

Notre ami regretté, Victor Borie, qui avait passé plusieurs années dans l'intimité de Nohant, nous a souvent conté les attraits de cet intérieur, la vie élevée et tranquille qu'on y trouvait, les événements domestiques qui en formaient la trame, les courses dans les bois, les parties à La Châtre, les heures de travail, les causeries au salon ; et les prouesses du chien Fadet, et les gentillesses des oiseaux, dès que s'approchait de leur cage la *Fée aux Miettes,* Mme Sand ; puis les longues soirées, pleines d'éclats de rire, du bruit des enfants, des divins concerts de Chopin, des improvisations au piano de grand'mère Aurore et de celles, si amusantes, qui animaient le théâtre des marionnettes de Maurice. Qu'on était loin alors de la période romantique et des apothéoses de la vingtième année !

De même qu'après les grands orages, la nature se montre riante et doucement embellie, de même il s'était fait dans cet esprit, où avait grondé le tonnerre, et dans ce cœur où la passion avait retenti non moins haut, un renouvellement moral, un adoucissement sincère, l'éclaircie clémente qui suit les bouleversements de l'atmosphère. La *Petite Fadette, François le Champi, Claudie, le Marquis de Villemer*, se rattachent à cette heureuse période de sa vie. L'ardente Lélia n'existait plus à vrai dire; c'est la bonne dame de Nohant qui tenait la plume. Aux romans d'autrefois qui avaient incendié tant de têtes, succédaient des compositions d'une fraîcheur incomparable, de la vérité la plus naïve. Ses personnages ne sortaient pas, comme jadis, armés en guerre et le casque en tête, de son cerveau embrasé; ils étaient empruntés à la vie commune et faisaient partie de son entourage rustique. Les beaux paysages du Berry, dont elle connaissait intimement les replis cachés et les multiples harmonies, prenaient sous son pinceau une vie et un éclat, jusque-là inconnus. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre n'ont pas eu à ce degré le sentiment profond, poétique et attendri de la nature.

Cette femme admirable avait le don d'ennoblir, d'idéaliser, de convertir en or tout ce qu'elle touchait. Des alliages d'idées les plus contraires, de l'obscure métaphysique des philosophes, elle tirait des perles précieuses. Sa puissance d'enthousiasme était irrésistible. Dans le domaine du sentiment,

elle était sans rivale. La nature n'avait pas de secrets pour elle. Elle était paysagiste comme Corot et Diaz, poète comme Sapho et Virgile. Victor Hugo l'a comparée à une lyre. Son esprit s'élevait avec une facilité merveilleuse à la compréhension des plus belles œuvres du génie humain, de même qu'il s'intéressait avec une curiosité ingénue à la vie des plus humbles plantes.

Quels rêves Mme Sand n'a pas traversés, et combien se sont évanouis tristement ! Le dernier qu'elle fit a été du moins réalisé. Elle a pu donner son corps à Nohant, qui depuis tant d'années avait pris son cœur. Elle repose dans le cimetière qu'elle avait rêvé, un cimetière de campagne, sous les palmes vertes des arbres, au milieu des sites qu'elle affectionnait. Le murmure des eaux voisines lui arrive encore. Ses chères amies, les fleurs, se penchent sur elle, attristées. Le rossignol soupire sa douce élégie en l'honneur de celle qui chanta si bien.

C'est là qu'un regain de gloire est venu la chercher. De nobles discours prononcés au pied du marbre de Millet l'on fait revivre à nos yeux. Les fêtes de La Châtre ont été le couronnement de son génie, un hommage à sa mémoire. Elle a pu entendre des voix amies, des voix éloquentes, celle, entre autres, du poète souverain de nos jours, qui, pareil à Dante, édicte des châtiments et dispense la renommée. Son ombre, saluée et glorifiée ainsi, a dû, ce me semble, tressaillir d'un sentiment d'aise

et de gratitude. Mais ce qui aura ému la *Bonne Dame de Nohant,* plus encore que la poésie et l'éloquence, c'est la douleur muette des braves gens de son village.

31 août 1884.

TABLE DES MATIÈRES

Tulle, imprimerie Crauffon, 589

